LES AMES

DU PURGATOIRE.

Cicéron dit quelque part, c'est, je crois, dans son traité *de la nature des Dieux*, qu'il y a eu plusieurs Jupiter, — un Jupiter en Crète, un autre à Olympie, — un autre ailleurs; — si bien qu'il n'y a pas une ville de Grèce un peu célèbre qui n'ait eu son Jupiter à elle. De tous ces Jupiter on en a fait un seul à qui l'on a attribué toutes les aventures de chacun de ses homonymes. C'est ce qui explique la prodigieuse quantité de bonnes fortunes qu'on prête à ce dieu.

La même confusion est arrivée à l'égard de don Juan, personnage qui approche de bien près de la célébrité de Jupiter. Séville seule a possédé plusieurs don Juan, sans compter ceux qui ont vécu ou qui vivent ailleurs. Chacun avait autrefois sa légende séparée. Elles se sont fondues en une seule.

Pourtant, en y regardant de près, il est facile de faire la part

de chacun, ou du moins de distinguer deux de ces héros, savoir : don Juan Tenorio, qui, comme chacun sait, a été emporté par une statue de pierre, et don Juan de Marana dont la fin a été toute différente.

On conte de la même manière la vie de l'un et de l'autre; le dénouement seul les distingue. Il y en a pour tous les goûts, comme dans les pièces de Ducis, qui finissent bien ou mal, suivant la sensibilité des personnes.

Quant à la vérité de cette histoire ou de ces deux histoires, elle est incontestable, et on offenserait grandement le patriotisme d'antichambre des Sévillans, si l'on révoquait en doute l'existence de ces garnemens qui ont rendu suspecte la généalogie de leurs plus nobles familles. On montre aux étrangers la maison de don Juan Tenorio, et tout homme ami des arts n'a pu passer à Séville sans visiter l'église de la Charité. Il y aura vu le tombeau du chevalier Marana avec cette inscription dictée par son humilité, ou si l'on veut son orgueil : *Aqui yace el peor hombre que fue en el mundo*. Le moyen de douter après cela? Il est vrai qu'après vous avoir conduit à ces deux monumens, votre cicerone vous racontera comment don Juan (on ne sait lequel) fit des propositions étranges à la Giralda, cette figure de bronze qui surmonte la tour moresque de la cathédrale, et comment la Giralda les accepta; — comment don Juan, se promenant, chaud de vin, sur la rive gauche du Guadalquivir, demanda du feu à un homme qui passait sur la rive droite en fumant un cigarre, et comment le bras du fumeur (qui n'était autre que le diable en personne) s'allongea tant et tant qu'il traversa le fleuve et vint présenter son cigarre à don Juan, qui alluma le sien sans sourciller et sans profiter de l'avertissement, tant il était endurci...

J'ai tâché de faire à chaque don Juan la part qui lui revient dans leur fonds commun de méchancetés et de crimes. Faute de meilleure méthode, je me suis appliqué à ne conter du don Juan Marana, mon héros, que des aventures qui n'appartinssent pas par droit de prescription à don Juan Tenorio, si connu parmi nous par les chefs-d'œuvre de Molière et de Mozart.

Le comte don Carlos Marana était l'un des seigneurs les plus riches et les plus considérés qu'il y eût à Séville. Sa naissance était

illustre, et, dans la guerre contre les Morisques révoltés, il avait prouvé qu'il n'avait pas dégénéré du courage de ses aïeux. Après la soumission des Alpuxarres, il revint à Séville avec balafre sur le front et bon nombre d'enfans pris sur les infidèles qu'il fit baptiser avec soin, et qu'il vendit avantageusement dans des maisons chrétiennes. Ses blessures, qui ne le défiguraient point, ne l'empêchèrent pas de plaire à une demoiselle de bonne maison, qui lui donna la préférence sur un grand nombre de prétendans à sa main. De ce mariage naquirent d'abord plusieurs filles dont les unes se marièrent par la suite, et les autres entrèrent en religion. Don Carlos Marana se désespérait de n'avoir pas d'héritier de son nom, lorsque la naissance d'un fils vint le combler de joie, et lui fit espérer que son antique majorat ne passerait pas à une ligne collatérale.

Don Juan, ce fils tant désiré, et le héros de cette véridique histoire, fut gâté par son père et par sa mère, comme devait l'être l'unique héritier d'un grand nom et d'une grande fortune. Tout enfant il était maître à peu près absolu de ses actions, et dans le palais de son père personne n'aurait eu la hardiesse de le contrarier. Seulement, sa mère voulait qu'il fût dévot comme elle; son père voulait que son fils fût brave comme lui. L'une, à force de caresses et de friandises, obligeait l'enfant à apprendre les litanies, les rosaires, enfin toutes les prières obligatoires et non obligatoires. Elle lui racontait la légende. D'un autre côté, son mari lui apprenait les romans du Cid et de Bernard de Carpio, lui contait la révolte des Morisques, et l'encourageait à s'exercer toute la journée à lancer le javelot, à tirer de l'arbalète ou même de l'arquebuse contre un mannequin vêtu en maure qu'il avait fait construire au bout de son jardin.

Il y avait dans l'oratoire de la comtesse de Marana un tableau dans le style dur et sec de Moralès, qui représentait les tourmens du purgatoire. Tous les genres de supplices que l'imagination du peintre avait pu inventer s'y trouvaient représentés avec toute l'exactitude qu'aurait pu donner le tortionnaire de l'inquisition. Les ames en purgatoire étaient dans une espèce de grande caverne au haut de laquelle on voyait un soupirail. Un ange, placé sur le bord du soupirail, tendait la main à une ame qui sortait du séjour de douleurs, tandis qu'à côté de lui un homme âgé tenant un cha-

pelet dans ses mains jointes, paraissait prier avec beaucoup de ferveur. Cet homme était le donataire du tableau, qui l'avait fait faire pour une église de Huesca. Les Morisques mirent le feu à la ville; l'église fut détruite; mais, par miracle, le tableau fut conservé. Le comte Marana l'avait rapporté et en avait décoré l'oratoire de sa femme. Le petit Juan, toutes les fois qu'il entrait chez sa mère, demeurait long-temps immobile en contemplation devant ce tableau qui l'effrayait et le captivait à la fois. Il ne pouvait surtout détacher ses yeux d'un homme dont un serpent paraissait ronger les entrailles, pendant qu'il était suspendu au-dessus d'un gril ardent au moyen d'hameçons de fer qui l'accrochaient par les côtes. Il tournait les yeux avec anxiété du côté du soupirail, et semblait demander au donataire des prières pour l'arracher à tant de souffrances. La comtesse ne manquait jamais d'expliquer à son fils que ce malheureux subissait ce supplice, parce qu'il n'avait pas bien su son catéchisme, parce qu'il s'était moqué d'un prêtre, ou qu'il avait été distrait à l'église. L'ame qui s'envolait vers le paradis, c'était l'ame d'un parent de la famille de Marana, qui avait sans doute quelques peccadilles à se reprocher; mais le comte Marana avait prié pour lui, il avait beaucoup donné au clergé pour le racheter du feu et des tourmens, et il avait eu la satisfaction d'envoyer au paradis l'ame de son parent sans lui laisser le temps de beaucoup s'ennuyer en purgatoire. — « Pourtant, Juanito, ajoutait la comtesse, je souffrirai peut-être un jour comme cela, et je resterais des millions d'années en purgatoire si tu ne pensais pas à faire dire des messes pour m'en tirer! Comme il serait mal de laisser là la mère qui t'a nourri! » Alors l'enfant pleurait, et s'il avait quelques réaux dans sa poche, il s'empressait de les donner au premier quêteur qu'il rencontrait porteur d'une tirelire pour les ames du purgatoire.

S'il entrait dans le cabinet de son père, il voyait des cuirasses faussées par des balles d'arquebuse, un casque que le comte Marana portait à l'assaut d'Alméria, et qui gardait l'empreinte du tranchant d'une hache d'armes musulmane; des lances, des sabres mauresques, des étendards pris sur les infidèles décoraient cet appartement.

— Ce cimeterre, disait le comte, je l'ai enlevé au cadi de Vejer,

qui m'en frappa trois fois avant que je lui ôtasse la vie. — Cet étendard était porté par les rebelles de la montagne d'Elvire. Ils venaient de saccager un village chrétien; j'accourus avec vingt cavaliers. Quatre fois j'essayai de pénétrer au milieu de leur bataillon pour enlever cet étendard; quatre fois je fus repoussé. A la cinquième, je fis le signe de la croix, je criai : « Saint Jacques! » et j'enfonçai les rangs de ces païens. — Et vois-tu ce calice d'or que je porte sur mes armes? Un alfaqui des Morisques l'avait volé dans une église où il avait commis mille horreurs. Ses chevaux avaient mangé de l'orge sur l'autel, et ses soldats avaient dispersé les ossemens des saints. L'alfaqui se servait de ce calice pour boire du sorbet à la neige. Je le surpris dans sa tente comme il portait à ses lèvres le vase sacré. Avant qu'il eût dit : « Allah! » pendant que le breuvage était encore dans sa gorge, de cette bonne épée je frappai la tête rasée de ce chien, et la lame entra jusqu'aux dents. Le roi, pour rappeler cette sainte vengance, m'a permis de porter un calice d'or dans mes armes. Je te dis cela, Juanito, pour que tu le racontes à tes enfans, et qu'ils sachent pourquoi tes armes ne sont pas exactement celles de ton grand-père, don Diego, que tu vois peintes au-dessous de son portrait.

Partagé entre la guerre et la dévotion, l'enfant passait ses journées à fabriquer de petites croix avec des lattes, ou bien, armé d'un sabre de bois, à s'escrimer dans le potager contre des citrouilles de Rota, dont la forme ressemblait beaucoup, suivant lui, à des têtes de Maures couvertes de leurs turbans.

A dix-huit ans, don Juan expliquait assez mal le latin, servait fort bien la messe, et maniait la rapière, ou l'épée à deux mains, mieux que ne faisait le Cid. Son père, jugeant qu'un gentilhomme de la maison de Marana devait encore acquérir d'autres talens, résolut de l'envoyer à Salamanque. Les apprêts du voyage furent bientôt faits. Sa mère lui donna force chapelets, scapulaires et médailles bénites. Elle lui apprit aussi plusieurs oraisons d'un grand secours dans une foule de circonstances de la vie. Don Carlos lui donna une épée dont la poignée, damasquinée d'argent, était ornée des armes de sa famille; il lui dit : « Jusqu'à présent tu n'as vécu qu'avec des enfans, tu vas maintenant vivre avec des hommes. Souviens-toi que le bien le plus précieux d'un gentilhomme, c'est

son honneur; et ton honneur, c'est celui des Marana. Périsse le dernier rejeton de cette maison plutôt qu'une tache soit faite à son honneur! Prends cette épée, elle te défendra si l'on t'attaque. Ne sois jamais le premier à la tirer, mais rappelle-toi que tes ancêtres n'ont jamais remis la leur dans le fourreau que lorsqu'ils étaient vainqueurs et vengés. » Ainsi muni d'armes spirituelles et temporelles, le descendant des Marana monta à cheval et quitta la demeure de ses pères.

L'université de Salamanque était alors dans toute sa gloire. Ses étudians n'avaient jamais été plus nombreux, ses professeurs plus doctes; mais aussi jamais les bourgeois n'avaient eu tant à souffrir des insolences de la jeunesse indisciplinable qui demeurait, ou plutôt régnait dans leur ville. Les sérénades, les charivaris, toute espèce de tapage nocturne, tel était leur train de vie ordinaire, dont la monotonie était de temps en temps diversifiée par des enlèvemens de femmes ou de filles, par des vols ou des bastonnades. Don Juan, arrivé à Salamanque, passa quelques jours à remettre des lettres de recommandation aux amis de son père, à visiter ses professeurs, à parcourir les églises, et à se faire montrer les reliques qu'elles renfermaient. D'après la volonté de son père, il remit à l'un des professeurs une somme assez considérable, pour être distribuée entre les étudians pauvres. Cette libéralité eut le plus grand succès, et lui fit aussitôt de nombreux amis.

Don Juan avait un grand désir d'apprendre. Il se proposait bien d'écouter comme paroles d'évangile tout ce qui sortirait de la bouche de ses professeurs, et pour n'en rien perdre, il voulut se placer aussi près que possible de la chaire. Lorsqu'il entra dans la salle où devait se faire la leçon, il vit qu'une place était vide aussi près du professeur qu'il eût pu le désirer. Il s'y assit. Un étudiant sale, mal peigné, vêtu de haillons, comme il y en a tant dans les universités, détourna un instant les yeux de son livre pour les porter sur don Juan avec un air d'étonnement stupide. « Vous vous mettez à cette place, dit-il d'un ton presque effrayé, ignorez-vous que c'est là que s'assied d'ordinaire don Garcia Navarro? »

Don Juan répondit qu'il avait toujours entendu dire que les places appartenaient au premier occupant, et que trouvant celle-ci vide,

il croyait pouvoir la prendre, surtout si le seigneur don Garcia n'avait pas chargé son voisin de la lui garder.

« Vous êtes étranger ici à ce que je vois, dit l'étudiant, et arrivé depuis bien peu de temps, puisque vous ne connaissez pas don Garcia. Sachez donc que c'est un des hommes les plus... » Ici l'étudiant baissa la voix, et parut éprouver la crainte d'être entendu des autres étudians. « Don Garcia est un homme terrible. Malheur à qui l'offense ! Il a la patience courte et l'épée longue ; et soyez sûr que si quelqu'un s'assied à une place où don Garcia s'est assis deux fois, c'en est assez pour qu'une querelle s'ensuive, car il est fort chatouilleux et susceptible. Quand il querelle, il frappe, et quand il frappe, il tue. Or donc, je vous ai averti ; vous ferez ce qui vous semblera bon. »

Don Juan trouvait fort extraordinaire que ce don Garcia prétendit se réserver les meilleures places sans se donner la peine de les gagner par son exactitude. En même temps il voyait que plusieurs étudians avaient les yeux sur lui, et il sentait combien il serait mortifiant de quitter son siége après s'y être assis. D'un autre côté, il ne se souciait pas du tout d'avoir une querelle dès son arrivée, et surtout avec un homme aussi dangereux que paraissait l'être don Garcia. Il était dans cette perplexité, ne sachant à quoi se déterminer, et restant toujours machinalement à la même place, lorsqu'un étudiant entra et s'avança droit vers lui. « Voici don Garcia, » lui dit son voisin.

Ce don Garcia était un jeune homme large d'épaules, bien découplé, le teint hâlé, l'œil fier et la bouche méprisante. Il avait un pourpoint qui avait pu être noir, et un manteau troué ; par-dessus tout cela pendait une longue chaîne d'or. On sait que de tout temps les étudians de Salamanque et des autres universités d'Espagne ont mis une espèce de point d'honneur à paraître déguenillés, voulant probablement montrer par là que le véritable mérite sait se passer des ornemens empruntés à la fortune.

Don Garcia s'approcha du banc où don Juan était encore assis, et le saluant avec beaucoup de courtoisie : « Seigneur étudiant, dit-il, vous êtes nouveau venu parmi nous ; pourtant, votre nom m'est bien connu. Nos pères ont été grands amis, et si vous voulez le permettre, leurs fils ne le seront pas moins. » En parlant ainsi,

il tendait la main à don Juan de l'air le plus cordial. Don Juan, qui s'attendait à un tout autre début, reçut avec beaucoup d'empressement les politesses de don Garcia, et lui répondit qu'il se tiendrait pour très honoré de l'amitié d'un cavalier tel que lui.

« Vous ne connaissez point encore Salamanque, poursuivit don Garcia; si vous voulez bien m'accepter pour votre guide, je serai charmé de vous faire tout voir, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, dans le pays où vous allez vivre. » Ensuite, s'adressant à l'étudiant assis à côté de don Juan : « Allons, Périco, tire-toi de là. Crois-tu qu'un butor comme toi doive faire compagnie au seigneur don Juan Marana? » En parlant ainsi, il le poussa rudement, et se mit à sa place, que l'étudiant se hâta d'abandonner.

Lorsque le cours fut fini, don Garcia donna son adresse à son nouvel ami, et lui fit promettre de venir le voir. Puis l'ayant salué de la main d'un air gracieux et familier, il sortit en se drapant avec grace de son manteau rapiécé.

Don Juan, tenant ses livres sous son bras, s'était arrêté dans une galerie du collége pour examiner les vieilles inscriptions qui couvraient les murs, lorsqu'il s'aperçut que l'étudiant qui lui avait d'abord parlé s'approchait de lui comme s'il voulait examiner les mêmes objets. Don Juan, après lui avoir fait une inclination de tête pour lui montrer qu'il le reconnaissait, se disposait à sortir; mais l'étudiant l'arrêta par son manteau. « Seigneur don Juan, dit-il, si rien ne vous presse, seriez-vous assez bon pour m'accorder un moment d'entretien? — Volontiers, répondit don Juan, et il s'appuya contre un pilier; je vous écoute. » Périco regarda de tous côtés d'un air d'inquiétude, comme s'il craignait d'être observé, et se rapprocha de don Juan pour lui parler à l'oreille, ce qui paraissait une précaution inutile, car il n'y avait personne qu'eux deux dans la vaste galerie gothique où ils se trouvaient.— Après un moment de silence : — « Pourriez-vous me dire, seigneur don Juan, demanda l'étudiant d'une voix basse et presque tremblante, pourriez-vous me dire si votre père a réellement connu le père de don Garcia Navarro? »

Don Juan fit un mouvement de surprise. — Vous avez entendu don Garcia le dire à l'instant même.

— Oui, répondit l'étudiant, baissant encore plus la voix; mais

enfin avez-vous jamais entendu dire à votre père qu'il connût le seigneur Navarro?

— Oui, sans doute; et il était avec lui à la guerre contre les Morisques.

— Fort bien; mais avez-vous entendu dire de ce gentilhomme qu'il eût... un fils?

— En vérité, je n'ai jamais fait beaucoup d'attention à ce que mon père pouvait en dire.... Mais à quoi bon ces questions? Don Garcia n'est-il pas le fils du seigneur Navarro?... Serait-il bâtard?

— J'atteste le ciel que je n'ai rien dit de semblable, s'écria l'étudiant effrayé, en regardant derrière le pilier contre lequel s'appuyait don Juan; je voulais vous demander seulement si vous n'aviez pas connaissance d'une histoire étrange que bien des gens racontent sur ce don Garcia?

— Je n'en sais pas un mot.

— On dit..., remarquez bien que je ne fais que répéter ce que j'ai entendu dire..., on dit que don Diego Navarro avait un fils qui, à l'âge de six ou sept ans, tomba malade d'une maladie grave et si étrange, que les médecins ne savaient quel remède y apporter. Sur quoi le père, qui n'avait pas d'autre enfant, envoya de nombreuses offrandes à plusieurs chapelles, fit toucher des reliques au malade, le tout en vain. Désespéré, il dit un jour, m'a-t-on assuré..., il dit un jour, en regardant une image de saint Michel : Puisque tu ne peux pas sauver mon fils, je veux voir si celui qui est là sous tes pieds n'aura pas plus de pouvoir.

— C'était un blasphème abominable! s'écria don Juan, scandalisé au dernier point.

— Peu après l'enfant guérit..., et cet enfant..., c'était don Garcia!

— Si bien que don Garcia a le diable au corps depuis ce temps-là, dit en éclatant de rire don Garcia, qui se montra au même instant, et qui paraissait avoir écouté cette conversation caché derrière un pilier voisin. En vérité, Périco, dit-il d'un ton froid et méprisant à l'étudiant stupéfait, si vous n'étiez pas un poltron, je vous ferais repentir de l'audace que vous avez eue de parler de moi. — Seigneur don Juan, poursuivit-il en s'adressant à Marana, quand vous nous connaîtrez mieux, vous ne perdrez pas votre temps à

écouter ce bavard. Et tenez, pour vous prouver que je ne suis pas un méchant diable, faites-moi l'honneur de m'accompagner de ce pas à l'église de Saint-Pierre; lorsque nous y aurons fait nos dévotions, je vous demanderai la permission de vous faire faire un mauvais dîner avec quelques camarades.

En parlant ainsi, il prenait le bras de don Juan, qui, honteux d'avoir été surpris à écouter l'étrange histoire de Périco, se hâta d'accepter l'offre de son nouvel ami, pour lui prouver le peu de cas qu'il faisait des médisances dont il était l'objet.

En entrant dans l'église de Saint-Pierre, don Juan et don Garcia s'agenouillèrent devant une chapelle autour de laquelle il y avait un grand concours de fidèles. Don Juan fit sa prière à voix basse; et bien qu'il demeurât un temps convenable dans cette pieuse occupation, il trouva, lorsqu'il releva la tête, que son camarade paraissait encore plongé dans une extase dévote; il remuait doucement les lèvres; l'on eût dit qu'il n'était pas à la moitié de ses méditations. Un peu honteux d'avoir si tôt fini, il se mit à réciter tout bas les litanies qui lui revinrent en mémoire. Les litanies dépêchées, don Garcia ne bougeait pas davantage. Don Juan expédia encore avec distraction quelques menus suffrages; puis, voyant son camarade toujours immobile, il crut pouvoir regarder un peu autour de lui pour passer le temps et attendre la fin de cette éternelle oraison. Trois femmes agenouillées sur des tapis de Turquie attirèrent son attention tout d'abord. L'une, à son âge, à ses lunettes, et à l'ampleur vénérable de ses coiffes, ne pouvait être autre qu'une duègne. Les deux autres étaient jeunes et jolies, et ne tenaient pas leurs yeux tellement baissés sur leurs chapelets qu'on ne pût voir qu'ils étaient grands, vifs, et bien fendus. Don Juan éprouva beaucoup de plaisir à regarder l'une d'elles, plus de plaisir même qu'il n'aurait dû en avoir dans un saint lieu. Oubliant la prière de son camarade, il le tira par la manche et lui demanda tout bas quelle était cette demoiselle qui tenait un chapelet d'ambre jaune.

— C'est, répondit Garcia, nullement scandalisé de son interruption, c'est dona Teresa de Ojeda, et celle-ci, c'est dona Fausta, sa sœur aînée, toutes les deux filles d'un auditeur au conseil de Castille. Je suis amoureux de l'aînée; tâchez de le devenir de la cadette.

Tenez, ajouta-t-il, elles se lèvent et vont sortir de l'église; hâtons-nous, afin de les voir monter en voiture; peut-être que le vent soulevera leurs jupes, et que nous apercevrons une jolie jambe ou deux.

Don Juan était tellement ému par la beauté de dona Teresa, que sans faire attention à l'indécence de ce langage, il suivit don Garcia jusqu'à la porte de l'église, et vit les deux nobles demoiselles monter dans leur carrosse et quitter la place de l'église pour entrer dans une des rues les plus fréquentées. Lorsqu'elles furent parties, don Garcia, enfonçant son chapeau de travers sur sa tête, s'écria gaiement :

— Voilà de charmantes filles! Je veux que le diable m'emporte si l'aînée n'est pas à moi avant qu'il soit dix jours! Et vous, avez-vous avancé vos affaires avec la cadette?

— Comment? avancé mes affaires! répondit don Juan d'un air naïf, mais voilà la première fois que je la vois!

— Bonne raison! vraiment, s'écria don Garcia. Croyez-vous qu'il y ait beaucoup plus long-temps que je connais dona Fausta. Aujourd'hui pourtant je lui ai remis un billet qu'elle a fort bien pris.

— Un billet! Mais je ne vous ai pas vu écrire?

— J'en ai toujours de tout écrits sur moi, et pourvu qu'on n'y mette pas de nom, ils peuvent servir pour toutes. Ayez seulement l'attention de ne pas employer d'épithètes compromettantes sur la couleur des yeux ou des cheveux. Quant aux soupirs, aux larmes et aux alarmes, brunes ou blondes, filles ou femmes, les prendront également en bonne part.

Tout en courant de la sorte, don Garcia et don Juan se trouvèrent à la porte de la maison, où le dîner les attendait. C'était une chère d'étudians, plus copieuse qu'élégante et variée : force ragouts épicés, viandes salées, toutes choses provoquant la soif. D'ailleurs il y avait abondance de vins de la Manche et de l'Andalousie. Quelques étudians, amis de don Garcia, attendaient son arrivée. On se mit immédiatement à table, et pendant quelque temps on n'entendit d'autre bruit que celui des machoires et des verres heurtant les flacons. Bientôt, le vin mettant les convives en belle humeur, la conversation commença et devint des plus bruyantes. Il ne fut question que de duels, d'amourettes et de tours d'écoliers.

L'un racontait comment il avait dupé son hôtesse en déménageant la veille du jour qu'il devait payer son loyer. L'autre avait envoyé demander chez un marchand de vin quelques jarres de *val de Penas* de la part d'un des plus graves professeurs de théologie, et il avait eu l'adresse de détourner les jarres, laissant le professeur payer le mémoire s'il voulait. Celui-ci avait battu le guet; celui-là, au moyen d'une échelle de cordes, était entré chez sa maîtresse malgré les précautions d'un jaloux. D'abord don Juan écoutait avec une espèce de consternation le récit de tous ces désordres. Peu à peu, le vin qu'il buvait, ou la gaîté des convives désarma sa pruderie. Les histoires que l'on racontait le firent rire, et même il en vint à envier la réputation que donnaient à quelques-uns leurs tours d'adresse ou d'escroquerie. Il commença à oublier les sages principes qu'il avait apportés à l'université, pour adopter la règle de conduite des étudians; règle simple et facile à suivre qui consiste à tout se permettre envers les *pillos*, c'est-à-dire toute la partie de l'espèce humaine qui n'est pas immatriculée sur les registres de l'université. L'étudiant au milieu des *pillos* est en pays ennemi, et il a le droit d'agir à leur égard comme les Hébreux à l'égard des Cananéens. Seulement monsieur le corregidor ayant malheureusement peu de respect pour les saintes lois de l'université et ne cherchant que l'occasion de nuire à ses sectateurs, ils doivent être unis comme frères, s'entr'aider et surtout se garder un secret inviolable.

Cette édifiante conversation dura aussi long-temps que les bouteilles. Lorsqu'elles furent vides, toutes les judiciaires étaient singulièrement embrouillées, et chacun éprouvait une violente envie de dormir. Le soleil étant encore dans toute sa force, chacun se sépara pour aller faire la sieste. Don Juan accepta un lit chez don Garcia. Il ne se fut pas plus tôt étendu sur un matelas de cuir que la fatigue et les fumées du vin le plongèrent dans un profond sommeil. Pendant long-temps, ses rêves furent si bizarres et si confus, qu'il n'éprouvait d'autre sentiment que celui d'un malaise vague sans avoir la perception d'une image ou d'une idée qui pût en être la cause. Peu à peu il commença à voir plus clair, si l'on peut s'exprimer ainsi, et il rêva avec suite. Il lui semblait qu'il était dans une barque sur un grand fleuve, plus large et plus trouble qu'il

n'avait jamais vu le Guadalquivir en hiver. Il n'avait ni voiles, ni rames, ni gouvernail, et la rive du fleuve était déserte. La barque était tellement ballottée par le courant qu'au malaise qu'il éprouvait, il se crut à l'embouchure du Guadalquivir, au moment où les badauds de Séville qui vont à Cadiz commencent à ressentir les premières atteintes du mal de mer. Bientôt il se trouva dans une partie de la rivière beaucoup plus resserrée, en sorte qu'il pouvait facilement voir et même se faire entendre sur les deux bords. Alors parurent en même temps sur les deux rives deux figures lumineuses qui s'approchèrent chacune de son côté comme pour lui porter secours. Il tourna d'abord la tête à droite, et vit un vieillard d'une figure grave et austère, pieds nus, n'ayant pour vêtement qu'un sayon épineux. Il semblait tendre la main à don Juan. A gauche, où il regarda ensuite, il vit une femme d'une taille élevée et de la figure la plus noble et la plus attrayante, tenant à sa main une couronne de fleurs qu'elle lui présentait. En même temps il remarqua que sa barque se dirigeait à son gré, sans rames, mais par le seul fait de sa volonté. Il allait prendre terre du côté de la femme, lorsqu'un cri, parti de la rive droite, lui fit tourner la tête et se rapprocher de ce côté. Le vieillard avait l'air encore plus austère que la première fois. Tout ce que l'on voyait de son corps était couvert de meurtrissures livides et teint de sang caillé. D'une main il tenait une couronne d'épines, de l'autre un fouet, garni de pointes de fer. Ce spectacle le saisit d'horreur; il revint bien vite à la rive gauche. L'apparition qui l'avait tant charmé s'y trouvait encore; les cheveux de la femme flottaient au vent, ses yeux étaient animés d'un feu surnaturel, et au lieu d'une couronne de fleurs, elle tenait en main une épée. Don Juan s'arrêta un instant avant de prendre terre, et alors, regardant avec plus d'attention, il s'aperçut que la lame de l'épée était rouge de sang, et que la main de la nymphe était rouge aussi. Il fut saisi d'horreur et se réveilla en sursaut. En ouvrant les yeux, il ne put retenir un cri à la vue d'une épée nue qui brillait à deux pieds du lit. Mais ce n'était pas une belle nymphe qui tenait cette épée. Don Garcia allait réveiller son ami, et voyant auprès de son lit une épée d'un travail curieux, il l'examinait de l'air d'un connaisseur. Sur la lame était cette devise : « Garde loyauté. » Et la poignée, comme

nous l'avons déjà dit, portait les armes, le nom et la devise des Marana.

— Vous avez là une belle épée, mon camarade, dit don Garcia. — Vous devez être reposé maintenant. — La nuit est venue. Promenons-nous un peu, et quand les honnêtes gens de cette ville seront rentrés chez eux, nous irons, s'il vous plaît, donner une sérénade à nos divinités.

Don Juan et don Garcia se promenèrent quelque temps au bord de la Tormes, regardant passer les femmes qui venaient respirer le frais ou lorgner leurs amans. Peu à peu les promeneurs devinrent plus rares, ils disparurent tout-à-fait.

—Voici le moment, dit don Garcia, voici le moment où la ville tout entière appartient aux étudians. Les pillos n'oseraient nous troubler dans nos innocentes récréations; quant au guet, si par aventure nous avions quelque démêlé avec lui, je n'ai pas besoin de vous dire que c'est une canaille qu'il ne faut pas ménager. Mais si les drôles étaient trop nombreux et qu'il fallût jouer des jambes, n'ayez aucune inquiétude; je connais tous les détours, ne vous mettez en peine que de me suivre, et soyez sûr que tout ira bien.

En parlant ainsi, il jeta son manteau sur son épaule gauche de manière à se couvrir la plus grande partie de la figure, mais à se laisser le bras droit libre. Don Juan en fit autant, et tous les deux se dirigèrent vers la rue qu'habitaient dona Fausta et sa sœur. En passant devant le porche d'une église, don Garcia siffla, et son domestique parut tenant une guitare à la main. Don Garcia la prit et le congédia.

— Je vois, dit don Juan en entrant dans la rue de Valladolid, je vois que vous voulez m'employer à protéger votre sérénade; soyez sûr que je me conduirai de manière à mériter votre approbation. Je serais renié par Séville ma patrie, si je ne savais pas garder une rue contre les fâcheux!

— Je ne prétends pas vous poser en sentinelle, répondit don Garcia. J'ai mes amours ici, mais vous avez aussi les vôtres. A chacun son gibier. Chut, voici la maison. Vous à cette jalousie, moi à celle-ci, et alerte!

Don Garcia, ayant accordé la guitare, se mit à chanter d'une voix assez agréable une romance, où, comme à l'ordinaire, il était

question de larmes, de soupirs et de tout ce qui s'ensuit. Je ne sais s'il en était l'auteur.

A la troisième ou quatrième seguidille, les jalousies de deux fenêtres se soulevèrent légèrement, et une petite toux se fit entendre. Cela voulait dire qu'on écoutait. Les musiciens, dit-on, ne jouent jamais lorsqu'on les en prie ou qu'on les écoute. Don Garcia déposa sa guitare sur une borne et entama la conversation à voix basse avec une des femmes qui l'écoutaient.

Don Juan, en levant les yeux, vit à une fenêtre au-dessus de lui une femme qui paraissait le considérer attentivement. Il ne doutait pas que ce ne fût la sœur de dona Fausta, que son goût et le choix de son ami lui donnaient pour dame de ses pensées. Mais il était timide encore, sans expérience, et il ne savait par où commencer. Tout à coup un mouchoir tomba de la fenêtre et une petite voix douce s'écria : « Ah! Jésus! mon mouchoir est tombé! » Don Juan le ramassa aussitôt, le plaça sur la pointe de son épée et le porta à la hauteur de la fenêtre. C'était un moyen d'entrer en matière. La voix commença par des remerciemens, puis demanda si le seigneur cavalier qui avait tant de courtoisie n'avait pas été dans la matinée à l'église de Saint-Pierre. Don Juan répondit qu'il y avait été et qu'il y avait perdu le repos. — Comment? — En vous voyant. — La glace était brisée. Don Juan était de Séville et savait par cœur toutes les romances morisques dont la langue amoureuse est si riche. Il ne pouvait manquer d'être éloquent. La conversation dura environ une heure. Enfin dona Teresa s'écria qu'elle entendait son père et qu'il fallait se retirer. Les deux galans ne quittèrent la rue qu'après avoir vu deux petites mains blanches sortir de la jalousie et lui jeter à chacun une branche de jasmin. Don Juan alla se coucher la tête remplie d'images délicieuses. Pour don Garcia, il entra dans un cabaret où il passa la plus grande partie de la nuit.

Le lendemain les soupirs et les sérénades recommencèrent. Il en fut de même les nuits suivantes. Après une résistance convenable, les deux dames consentirent à donner et à recevoir des boucles de cheveux, opération qui se fit au moyen d'un fil qui descendit et rapporta les gages échangés. Don Garcia, qui n'était pas homme à se contenter de bagatelles, parla d'une échelle de cordes ou bien

de fausses clefs; mais on le trouva hardi, et sa proposition fut sinon rejetée, du moins indéfiniment ajournée.

Depuis un mois à peu près, don Juan et don Garcia roucoulaient assez inutilement sous les fenêtres de leurs maîtresses; une nuit très sombre ils étaient à leur faction ordinaire, et la conversation durait depuis quelque tems à la satisfaction de tous les interlocuteurs, lorsqu'à l'extrémité de la rue parurent sept à huit hommes en manteaux, dont la moitié portait des instrumens de musique.

— Juste ciel! s'écria dona Teresa, voici don Christoval qui vient nous donner une sérénade. Éloignez-vous pour l'amour de Dieu, ou il arrivera quelque malheur!

— Nous ne cédons à personne une si belle place, s'écria don Garcia, et élevant la voix : Cavalier, dit-il au premier qui s'avançait, la place est prise, et ces dames ne se soucient guère de votre musique; donc, s'il vous plaît, cherchez fortune ailleurs.

— C'est un de ces faquins d'étudians qui prétend nous empêcher de passer! s'écria don Christoval. Je vais lui apprendre ce qu'il en coûte pour s'adresser à nos amours! A ces mots il mit l'épée à la main. Celles de deux de ses compagnons en même temps brillèrent hors du fourreau; Don Garcia, avec une prestesse admirable, roulant son manteau autour de son bras, mit flamberge au vent et s'écria : A moi, les étudians! Mais il n'y en avait pas un seul aux environs. Les musiciens, craignant sans doute de voir leurs instrumens brisés dans la bagarre, prirent la fuite en appelant la justice, pendant que les deux femmes à la fenêtre invoquaient à leur aide tous les saints du paradis.

Don Juan, qui se trouvait au-dessous de la fenêtre la plus proche de don Christoval, eut d'abord à se défendre contre lui. Son adversaire était adroit, et en outre il avait à la main gauche une targe en fer dont il se servait pour parer tandis que don Juan n'avait que son épée et son manteau. Vivement pressé par don Christoval, il se rappela fort à propos une botte du seigneur Uberti, son maître d'armes. Il se laissa tomber sur sa main gauche, et de la droite, glissant son épée sous la targe de don Christoval, il la lui enfonça au défaut des côtes avec tant de force, que le fer se brisa après avoir pénétré de la longueur d'une palme. Don Christoval poussa un cri et tomba baigné dans son sang. Pendant cette opération, qui

dura moins à faire qu'à raconter, don Garcia se défendait avec succès contre ses deux adversaires qui n'eurent pas plus tôt vu leur chef sur le carreau qu'ils prirent la fuite à toutes jambes.

— Sauvons-nous maintenant, dit don Garcia, ce n'est pas le moment de s'amuser. Adieu, mes belles! et il entraîna avec lui don Juan tout effaré de son exploit. A vingt pas de la maison, don Garcia s'arrêta pour demander à son compagnon ce qu'il avait fait de son épée.

— Mon épée? dit don Juan, s'apercevant alors seulement qu'il ne la tenait plus à la main... Je ne sais... je l'aurai probablement laissé tomber.

— Malédiction! s'écria don Garcia, et votre nom qui est gravé sur la garde!

Dans ce moment on voyait des hommes avec des flambeaux sortir des maisons voisines et s'empresser autour du mourant. D'un autre côté de la rue, une troupe d'hommes armés s'avançaient rapidement. C'était évidemment une patrouille attirée par les cris des musiciens et par le bruit du combat.

Don Garcia rabattant son chapeau sur ses yeux, et se couvrant de son manteau le bas du visage, pour n'être pas reconnu, s'élança, malgré le danger, au milieu de tous ces hommes rassemblés, espérant retrouver cette épée qui aurait indubitablement fait reconnaître le coupable. Don Juan le vit frapper de droite et de gauche, éteignant les lumières et culbutant tout ce qui se trouvait sur son passage. Il reparut bientôt courant de toutes ses forces et tenant une épée de chaque main: toute la patrouille le poursuivait.

— Ah! don Garcia, s'écria don Juan en prenant l'épée qu'il lui tendait, que de remerciemens je vous dois!

— Fuyons, fuyons! s'écria don Garcia. Suivez-moi, et si quelqu'un de ces coquins vous serre de trop près, piquez-le comme vous venez de faire à l'autre.

Tous deux alors se mirent à courir avec toute la vitesse que pouvait leur prêter leur vigueur naturelle augmentée de la peur de M. le corrégidor, magistrat qui passait pour plus redoutable aux étudians qu'aux voleurs.

Don Garcia, qui connaissait Salamanque comme son *Deus det*,

était fort habile à tourner rapidement les coins de rues et à se jeter dans les allées étroites, tandis que son compagnon, plus novice, avait grand'peine à le suivre. L'haleine commençait à leur manquer, lorsqu'au bout d'une rue, ils rencontrèrent un groupe d'étudians qui se promenaient en chantant et jouant de la guitare. Aussitôt que ceux-ci se furent aperçus que deux de leurs camarades étaient poursuivis, ils se saisirent de pierres, de bâtons et de toutes les armes possibles. Les archers, tout essouflés, ne jugèrent pas à propos d'entamer l'escarmouche. Ils se retirèrent prudemment, et les deux coupables allèrent se réfugier et se reposer un instant dans une église voisine.

Sous le portail, don Juan voulut remettre son épée dans fourreau, ne trouvant pas convenable, ni chrétien, d'entrer dans la maison de Dieu une arme à la main. Mais le fourreau résistait, la lame n'entrait qu'avec peine; bref, il reconnut que l'épée qu'il tenait n'était pas la sienne. Don Garcia, dans sa précipitation, avait saisi la première épée qu'il avait trouvée à terre, et c'était celle du mort ou d'un de ses acolytes. Le cas était grave; don Juan en avertit son ami qu'il avait appris à regarder comme de bon conseil.

Don Garcia fronça le sourcil, se mordit les lèvres, tordit les bords de son chapeau, se promena quelques pas, pendant que don Juan, tout étourdi de la fâcheuse découverte qu'il venait de faire, était en proie à l'inquiétude autant qu'aux remords. Après un quart d'heure de réflexion, pendant lequel don Garcia eut le bon goût de ne pas dire une seule fois : « Pourquoi laissiez-vous tomber votre épée? » don Garcia prit don Juan par le bras et lui dit : « Venez avec moi, je tiens votre affaire. »

Dans ce moment un prêtre sortait de la sacristie de l'église et se disposait à gagner la rue; don Garcia l'arrêta.

— N'est-ce pas au savant licencié Gomez que j'ai l'honneur de parler? lui dit-il en s'inclinant profondément.

— Je ne suis pas encore licencié, répondit le prêtre évidemment flatté de passer pour un licencié. Je m'appelle Manuel Tordoya, fort à votre service.

— Mon père, dit don Garcia, vous êtes précisément la personne à qui je désirais parler; c'est d'un cas de conscience qu'il s'agit, et, si la renommée ne m'a pas trompé, vous êtes auteur de ce fa-

meux traité *de casibus conscientiæ* qui a fait tant de bruit à Madrid?

Le prêtre, se laissant aller au péché de vanité, répondit en balbutiant qu'il n'était pas l'auteur de ce livre (lequel, à vrai dire, n'avait jamais existé), mais qu'il s'était fort occupé de semblables matières. Don Garcia, qui avait ses raisons pour ne pas l'écouter, poursuivit de la sorte : « Voici, mon père, en trois mots, l'affaire sur laquelle je désirais vous consulter. Un de mes amis, aujourd'hui même, il y a moins d'une heure, est abordé dans la rue par un homme qui lui dit : « Cavalier, je vais me battre à deux pas d'ici, mon adversaire a une épée plus longue que la mienne, veuillez me prêter la vôtre pour que les armes soient égales. » Et mon ami a changé d'épée avec lui. Il attend quelque temps au coin de la rue que l'affaire soit terminée. N'entendant plus le cliquetis des épées, il s'approche, que voit-il? un homme mort, qui avait été percé par l'épée même qu'il venait de prêter. Depuis ce moment, il est désespéré, il se reproche sa complaisance, et il craint d'avoir fait un péché mortel. Moi, j'essaie de le rassurer. Je crois le péché véniel, en ce que s'il n'avait pas prêté son épée, il aurait été la cause que deux hommes se seraient battus à armes inégales. Qu'en pensez-vous, mon père? N'êtes-vous pas de mon sentiment? »

Le prêtre, qui était apprenti casuiste, dressa les oreilles à cette histoire, et se frotta quelque temps le front comme un homme qui cherche une citation. Don Juan commençait à comprendre le dessein de don Garcia; mais il n'ajouta rien, craignant de faire quelque gaucherie.

— Mon père, poursuivit don Garcia, la question est fort ardue, puisqu'un aussi grand savant que vous hésite à la résoudre. Demain, si vous le permettez, nous reviendrons savoir votre sentiment. En attendant, veuillez, je vous prie, dire ou faire dire quelques messes pour l'ame du mort. Il déposa, en disant ces mots, deux ou trois ducats dans la main du prêtre, ce qui acheva de le disposer favorablement pour des jeunes gens si dévots, si scrupuleux et surtout si généreux. Il les assura que le lendemain au même lieu, il leur donnerait son opinion par écrit. Don Garcia fut prodigue de remerciemens; puis, il ajouta d'un ton dégagé et comme une observation de peu d'importance : « Pourvu que la justice n'aille pas

nous rendre responsables de cette mort! Nous espérons en vous pour nous réconcilier avec Dieu.

— Quant à la justice, dit le prêtre, vous n'avez rien à en craindre. Votre ami, n'ayant fait que prêter son épée, n'est point légalement complice.

— Oui, mon père, mais le meurtrier a pris la fuite. On examinera la blessure, on trouvera peut-être l'épée ensanglantée... que sais-je? Les gens de lois sont terribles, dit-on.

— Mais, dit le prêtre, vous étiez témoin que l'épée a été empruntée?

— Certainement, dit don Garcia. Je l'affirmerai devant toutes les cours du royaume. D'ailleurs, poursuivit-il du ton le plus insinuant, vous, mon père, vous seriez là pour rendre témoignage de la vérité. Nous nous sommes présentés à vous long-temps avant que l'affaire fût connue, pour vous demander vos conseils spirituels. Vous pourriez même attester l'échange... En voici la preuve. — Il prit alors l'épée de don Juan. — Voyez plutôt cette épée, dit-il, quelle figure elle fait dans ce fourreau!

Le prêtre inclina la tête comme un homme convaincu de la vérité de l'histoire qu'on lui racontait. Il soupesait sans parler les ducats qu'il avait dans la main, et il y trouvait toujours un argument sans réplique en faveur des deux jeunes gens.

— Au surplus, mon père, dit don Garcia d'un ton fort dévot, que nous importe la justice? c'est avec le ciel que nous voulons être réconciliés.

— A demain, mes enfans, dit le prêtre en se retirant.

— A demain, répondit don Garcia; nous vous baisons les mains, et nous comptons sur vous.

Le prêtre partit; don Garcia fit un saut de joie. Vive la simonie! s'écria-t-il, nous voilà dans une meilleure position, je l'espère. Si la justice s'inquiète de vous, ce bon père, pour les ducats qu'il a reçus et ceux qu'il espère tirer de nous, est prêt à attester que nous sommes aussi étrangers à la mort du cavalier que vous venez d'expédier, que l'enfant qui vient de naître. Rentrez chez vous maintenant, soyez toujours sur le qui-vive, et n'ouvrez votre porte qu'à bonnes enseignes; moi, je vais courir la ville et savoir un peu les nouvelles.

Don Juan rentra dans sa chambre, et se jeta tout habillé sur son

lit. Il passa la nuit sans dormir, ne pensant qu'au meurtre qu'il venait de commettre et surtout à ses conséquences. Chaque fois qu'il entendait dans la rue le bruit des pas d'un homme, il s'imaginait que la justice venait l'arrêter. Cependant, comme il était fatigué et qu'il avait encore la tête lourde par suite d'un dîner d'étudians auquel il avait assisté, il s'endormit au moment où le soleil se levait.

Il reposait déjà depuis quelques heures, quand son domestique l'éveilla en lui disant qu'une dame voilée demandait à lui parler. Au même moment une femme entra dans la chambre. Elle était enveloppée de la tête aux pieds d'un grand manteau noir, qui ne lui laissait qu'un œil découvert. Cet œil, elle le tourna vers le domestique, puis vers don Juan, comme pour demander à lui parler sans témoins. Le domestique sortit aussitôt. La dame s'assit regardant don Juan de tout son œil avec la plus grande attention. Après un assez long silence, elle commença de la sorte :

— Seigneur cavalier, ma démarche a de quoi surprendre, et vous devez sans doute concevoir de moi une médiocre opinion; mais si l'on connaissait les motifs qui m'amènent ici, sans doute, on ne me blâmerait pas. Vous vous êtes battu hier avec un cavalier de cette ville.....

— Moi, madame! s'écria don Juan en pâlissant; je ne suis pas sorti de cette chambre.....

— Il est inutile de feindre avec moi, et je dois vous donner l'exemple de la franchise. — En parlant ainsi, elle écarta son manteau, et don Juan reconnut dona Teresa. — Seigneur don Juan, poursuivit-elle en rougissant, je dois vous avouer que votre bravoure m'a intéressée pour vous au dernier point. J'ai remarqué, malgré le trouble où j'étais, que votre épée s'était brisée, et que vous l'aviez jetée à terre auprès de notre porte. Au moment où l'on s'empressait autour du blessé, je suis descendue et j'ai ramassé la poignée de cette épée. En la considérant, j'ai lu votre nom, et j'ai compris combien vous seriez exposé si elle tombait entre les mains de vos ennemis. La voici, je suis bien heureuse de pouvoir vous la rendre.

Don Juan tomba, comme de raison, à ses genoux, lui dit qu'il lui devait la vie, mais que c'était un présent inutile, puisqu'elle allait le faire mourir d'amour. Dona Teresa était pressée et voulait

se retirer sur-le-champ, cependant elle écoutait don Juan avec tant de plaisir qu'elle ne pouvait se décider à s'en retourner. Une heure à peu près se passa de la sorte toute remplie de sermens d'amour éternel, baisemens de main, prières d'une part, faibles refus de l'autre. Don Garcia, qui entra tout à coup, interrompit le tête-à-tête. Il n'était pas homme à se scandaliser. Son premier soin fut de rassurer dona Teresa. Il loua beaucoup son courage, sa présence d'esprit, et finit par la prier de s'entremettre auprès de dona Fausta, afin de lui ménager un accueil plus humain. Dona Teresa promit tout ce qu'il voulut, s'enveloppa hermétiquement dans son manteau, et partit après avoir promis de se trouver le soir même avec sa sœur dans une partie de la promenade qu'elle désigna.

— Nos affaires vont bien, dit don Garcia aussitôt que les deux jeunes gens furent seuls. Personne ne vous soupçonne. Le corrégidor, qui ne me veut pas de bien, m'avait d'abord fait l'honneur de penser à moi. Il était persuadé, disait-il, que c'était moi qui avais tué don Christoval. Savez-vous ce qui lui a fait changer d'opinion? C'est qu'on lui a dit que j'avais passé toute la soirée avec vous, et vous avez, mon cher, une si grande réputation de sainteté, que vous en avez à revendre pour les autres. Quoi qu'il en soit, on ne pense pas à nous. L'espiéglerie de cette brave petite Teresa nous rassure pour l'avenir; ainsi n'y pensons plus, et ne songeons qu'à nous amuser.

Ah! don Garcia, s'écria tristement don Juan, c'est une bien triste chose que de tuer un de ses semblables!

— Il y a quelque chose de plus triste, répondit don Garcia, c'est qu'un de nos semblables nous tue, et une troisième chose qui surpasse les deux autres en tristesse, c'est un jour passé sans dîner. C'est pourquoi je vous invite à dîner aujourd'hui avec quelques bons vivans qui seront charmés de vous voir. En disant ces mots, il sortit.

L'amour faisait déjà une puissante diversion aux remords de don Juan. La vanité acheva de les étouffer. Les étudians avec lesquels il dîna chez don Garcia, avaient appris par lui quel était le véritable meurtrier de don Christoval. Ce don Christoval était un cavalier fameux par son courage et par son adresse; il était redouté

des étudians : aussi sa mort ne pouvait qu'exciter leur gaîté, et son heureux adversaire fut accablé de complimens. Il était l'honneur, la fleur, le bras de l'université. Sa santé fut bue avec enthousiasme, et un étudiant de Murcie improvisa un sonnet à sa louange dans lequel il le comparait au Cid et à Bernard de Carpio. En se levant de table, don Juan sentait bien encore quelque poids sur son cœur; mais s'il avait eu le pouvoir de ressusciter don Christoval, je ne crois pas qu'il en eût fait usage, pour ne pas perdre la considération et la renommée que sa mort lui avait acquises dans toute l'université de Salamanque. Le soir venu, des deux côtés, on fut exact au rendez-vous qui eut lieu sur les bords de la Tormes. Dona Teresa prit la main de don Juan (on ne donnait pas encore le bras), et dona Fausta celle de don Garcia. Après quelques tours de promenade, les deux couples se séparèrent fort contens, avec la promesse de ne pas laisser échapper une seule occasion de se revoir.

En quittant les deux sœurs, ils rencontrèrent quelques bohémiennes qui dansaient avec des tambours de basque, au milieu d'un groupe d'étudians. Ils se mêlèrent à eux. Les danseuses plurent à don Garcia qui résolut de les emmener souper. La proposition fut aussitôt faite et aussitôt acceptée. Don Juan, en sa qualité de *fidus Achates*, était de la partie. Piqué de ce qu'une des bohémiennes lui avait dit qu'il avait l'air d'un moine novice, il s'étudia à faire tout ce qu'il fallait pour prouver que ce surnom était mal appliqué. Il jura, dansa, joua, et but autant à lui seul que deux étudians de seconde année auraient pu faire. On eut beaucoup de peine à le ramener chez lui après minuit, un peu plus qu'ivre et dans un tel état de fureur, qu'il voulait mettre le feu à Salamanque et boire toute la Tormes pour l'empêcher d'éteindre l'incendie.

C'est ainsi que don Juan perdait l'une après l'autre toutes les heureuses qualités que la nature et son éducation lui avaient données. Au bout de trois mois de séjour à Salamanque, sous la direction de don Garcia, il avait tout-à-fait séduit la pauvre dona Teresa; son camarade avait réussi de son côté huit à dix jours plus tôt. D'abord don Juan aima sa maîtresse avec tout l'amour qu'un enfant de son âge porte à la première femme qui se donne à lui; mais don Garcia lui démontra sans peine que la constance était une vertu chimérique, et que s'il se conduisait autrement que ses camarades

dans les orgies auxquelles il prenait part, il serait cause que la réputation de dona Teresa en recevrait des atteintes, car, disait-il, il n'y a qu'un amour très violent et satisfait qui se contente d'une seule femme. En outre, la mauvaise compagnie dans laquelle don Juan était plongé ne lui laissait pas un moment de repos. Il paraissait à peine dans les classes, ou bien, affaibli par les veilles et la débauche, il s'assoupissait aux doctes leçons des plus illustres professeurs. En revanche, il était toujours le premier et le dernier à la promenade, et quant à ses nuits, il passait régulièrement au cabaret ou en pire lieu celles que dona Teresa ne pouvait lui consacrer.

Un matin il avait reçu un billet de cette dame, qui lui exprimait le regret qu'elle avait de ne pouvoir le recevoir la nuit. Une vieille parente venait d'arriver à Salamanque, et on lui donnait la chambre de dona Teresa; elle devait coucher dans celle de sa mère. Ce désappointement affecta très médiocrement don Juan, qui trouva bientôt le moyen d'employer sa soirée. Au moment qu'il sortait dans la rue, préoccupé de ses projets, une femme voilée lui remit un billet; il était de dona Teresa. Elle avait trouvé moyen d'avoir une autre chambre, et avait tout arrangé avec sa sœur pour un rendez-vous. Don Juan montra la lettre à don Garcia. Ils hésitèrent quelque temps; puis enfin, machinalement, et comme par habitude, ils escaladèrent le balcon de leurs maîtresses et passèrent la nuit avec elles.

Dona Teresa avait à la gorge un signe assez apparent. Ce fut une immense faveur que reçut don Juan la première fois qu'il eut la permission de le regarder. Pendant quelque temps il continua à le considérer comme la plus ravissante chose du monde. Il le comparait tantôt à une violette, tantôt à une anémone, tantôt à la fleur de l'alfalfa. Mais bientôt ce signe, qui était réellement fort joli, cessa, par la satiété, de lui paraître tel. — C'est une grande tache noire, voilà tout, se disait-il en soupirant. C'est dommage qu'elle se trouve là. Parbleu, c'est que cela ressemble à une couenne de lard. Le diable emporte le signe ! — Un jour même il demanda à dona Teresa si elle n'avait pas consulté un médecin sur les moyens de le faire disparaître. A quoi la pauvre fille répondit en rougissant jusqu'au blanc des yeux qu'il n'y avait pas un seul homme, excepté

lui, qui eût vu cette tache; qu'au surplus sa nourrice avait coutume de lui dire que de tels signes portaient bonheur.

Le soir que j'ai dit, don Juan étant venu au rendez-vous d'assez mauvaise humeur, revit le signe en question, qui lui parut encore plus grand que les autres fois. — C'est parbleu la représentation d'un gros rat, se dit-il à lui-même, en le considérant. En vérité, c'est une monstruosité! C'est un signe de réprobation comme celui dont fut marqué Caïn. Il faut avoir le diable au corps pour faire sa maîtresse d'une pareille femme! — Il fut maussade au dernier point. Il querella sans sujet la pauvre Teresa, la fit pleurer, et sortit enfin à l'aube sans vouloir l'embrasser. Don Garcia, qui sortait avec lui, marcha quelque temps sans parler; puis, s'arrêtant tout d'un coup :

— Convenez, don Juan, dit-il, que nous nous sommes bien ennuyés cette nuit. Pour moi, j'en suis encore excédé, et j'ai bien envie d'envoyer une bonne fois la princesse à tous les diables!

— Vous avez tort, dit don Juan, dona Fausta est une charmante personne, blanche comme un cigne, et elle est toujours de bonne humeur. Et puis elle vous aime tant; en vérité vous êtes bien heureux.

— Blanche, à la bonne heure; je conviens qu'elle est blanche, mais elle n'a pas de couleurs; et à côté de sa sœur elle semble un hibou auprès d'une colombe. C'est vous qui êtes bien heureux.

— Comme cela, répondit don Juan. La petite est assez gentille, mais c'est un enfant, et il n'y a pas à causer raisonnablement avec elle. Elle a la tête farcie de romans de chevalerie, et elle s'est fait sur l'amour les opinions les plus extravagantes. Vous ne vous faites pas d'idée de son exigence.

— C'est que vous êtes trop jeune, don Juan, et vous ne savez pas dresser vos maîtresses. Une femme, voyez-vous, est comme un cheval. Si vous lui laissez prendre de mauvaises habitudes, si vous ne lui persuadez pas que vous ne lui pardonnez aucun caprice, jamais vous n'en pourrez rien obtenir.

— Dites-moi, don Garcia, traitez-vous vos maîtresses comme vos chevaux? Employez-vous souvent la gaule pour leur faire passer leurs caprices?

— Rarement, mais je suis trop bon. Tenez, don Juan, voulez-

vous me céder dona Teresa? je vous promets qu'au bout de quinze jours elle sera souple comme un gant. Je vous offre dona Fausta en échange. Vous faut-il du retour?

— Le marché serait assez de mon goût, dit don Juan en souriant, si ces dames de leur côté y consentaient. Mais dona Fausta ne voudrait jamais vous céder. Elle perdrait trop à l'échange.

— Vous êtes trop modeste; mais rassurez-vous. Je l'ai tant fait enrager hier, que le premier venu lui semblerait auprès de moi comme un ange de lumière pour un damné. Savez-vous, don Juan, poursuivit don Garcia, que je parle très sérieusement. — Et don Juan rit plus fort du sérieux avec lequel son ami débitait ces extravagances.

Cette édifiante conversation fut interrompue par l'arrivée de plusieurs étudians qui donnèrent un autre cours à leurs idées. Mais le soir venu, les deux amis étant assis devant une bouteille de vin de Montilla accompagnée d'une petite corbeille remplie de glands de Valence, don Garcia se remit à se plaindre de sa maîtresse. Il venait de recevoir une lettre de dona Fausta, pleine d'expressions tendres et de doux reproches, au milieu desquels on voyait percer son esprit enjoué et son habitude de saisir le côté ridicule de chaque chose.

— Tenez, dit don Garcia, tendant la lettre à don Juan et bâillant outre mesure, lisez ce beau morceau. Encore un rendez-vous pour ce soir! Mais le diable m'emporte si j'y vais!

Don Juan lut la lettre qui lui parut charmante.

— En vérité, dit-il, si j'avais une maîtresse comme la vôtre, toute mon étude serait de la rendre heureuse.

— Prenez-la donc, mon cher, s'écria don Garcia, prenez-la et traitez-la à votre fantaisie. Je vous abandonne mes droits. Faisons mieux, ajouta-t-il en se levant, comme éclairé par une inspiration soudaine, jouons nos maîtresses. Voici des cartes. Faisons une partie d'hombre. Dona Fausta est mon enjeu; vous, mettez sur table dona Teresa.

Don Juan, riant aux larmes de la folie de son camarade, prit les cartes et les mêla. Quoiqu'il ne mît presque aucune attention à son jeu, il gagna. Don Garcia, sans paraître fort chagrin de la perte de sa partie, demanda ce qu'il fallait pour écrire, et fit une espèce

de billet à ordre, tiré sur dona Fausta, à laquelle il enjoignait de se mettre à la disposition du porteur, absolument comme il eût écrit à son intendant de compter cent ducats à un de ses créanciers.

Don Juan riait toujours, et offrait à don Garcia de prendre sa revanche. Mais celui-ci refusa. Si vous avez un peu de courage, dit-il, prenez mon manteau, allez à la petite porte que bien vous connaissez. Vous ne trouverez que dona Fausta, puisque la Teresita ne vous attend pas. Suivez-la sans dire un mot; une fois dans sa chambre, il se peut fort bien qu'elle éprouve un moment de surprise, qu'elle verse même une larme ou deux; mais que cela ne vous arrête pas. Soyez sûr qu'elle n'osera pas crier. Montrez-lui alors ma lettre; dites-lui que je suis un horrible scélérat, un monstre, tout ce que vous voudrez; qu'elle a une vengeance facile et prompte; et cette vengeance, soyez certain qu'elle la trouvera bien douce.

A chacune des paroles de don Garcia le diable entrait plus avant dans le cœur de don Juan, et lui démontrait que ce qu'il n'avait jusqu'à présent regardé que comme une plaisanterie sans but pouvait se terminer pour lui de la manière la plus agréable. Il cessa de rire, et le rouge du plaisir commença à lui monter au front.

— Si j'étais assuré, dit-il, que dona Fausta consentît à cet échange....

— Si elle consentait! s'écria don Garcia. Quel blanc-bec êtes-vous, mon camarade, pour croire qu'une femme puisse hésiter entre un amant de six mois et un amant d'un jour! Allez, vous me remercierez tous les deux demain, je n'en doute pas, et la seule récompense que je vous demande, c'est de me permettre de faire la cour à la Teresita pour me dédommager. — Puis, voyant que don Juan était plus qu'à moitié convaincu, il lui dit : — Décidez-vous, car pour moi je ne veux pas voir Fausta ce soir; si vous n'en voulez pas, je donne ce billet au gros Fadrique, et c'est lui qui en aura l'aubaine.

— Ma foi! arrive que pourra, s'écria don Juan, saisissant le billet, et pour se donner du courage, il avala d'un trait un grand verre de Montilla.

L'heure approchait. Don Juan, qu'un reste de conscience retenait encore, buvait coup sur coup pour s'étourdir. Enfin l'hor-

loge sonna. Don Garcia jeta son manteau sur les épaules de don Juan et le conduisit jusqu'à la porte de sa maîtresse; puis, ayant fait le signal convenu, il lui souhaita une bonne nuit, et s'éloigna sans le moindre remords de la mauvaise action qu'il venait de commettre.

La porte s'ouvrit. Dona Fausta attendait depuis quelque temps.

— Est-ce vous, don Garcia? demanda-t-elle à voix basse.

— Oui, répondit don Juan encore plus bas et la figure cachée sous les plis d'un large manteau. Il entra; la porte se referma aussitôt, et don Juan commença à monter un escalier obscur avec son guide.

— Prenez le bout de ma mantille, dit-elle, et suivez-moi le plus doucement que vous pourrez.

En peu d'instans il se trouva dans la chambre de Fausta. Une lampe seule y jetait une médiocre clarté. Don Juan n'ôta ni son manteau ni son chapeau, et se tint debout, le dos près de la porte, n'osant encore se découvrir. Dona Fausta le considéra quelque temps sans rien dire; puis, ouvrant les bras, elle s'avança vers lui pour l'embrasser. Don Juan laissa alors tomber son manteau et lui tendit les bras.

— Quoi! c'est vous, seigneur don Juan! s'écria-t-elle. Est-ce que don Garcia est malade?

— Malade? Non, dit don Juan.... Mais il ne peut venir. Il m'a envoyé auprès de vous....

— Oh! que j'en suis fâchée! Mais, dites-moi, ce n'est pas une autre femme qui l'empêche de venir?

— Vous le croyez donc bien libertin?....

— Que ma sœur va être contente de vous voir! La pauvre enfant! elle croyait que vous ne viendriez pas?

— Laissez-moi passer, je vais l'avertir.

— C'est inutile.

— Vous avez un air singulier, don Juan.... Vous avez une mauvaise nouvelle à m'apprendre.... parlez, il est arrivé quelque malheur à don Garcia?

Don Juan, pour s'épargner une réponse embarrassante, tendit à la pauvre fille l'infâme billet de don Garcia. Elle le lut avec précipitation et ne le comprit pas d'abord. Elle le relut et n'en put croire

ses yeux. Don Juan l'observait avec attention; il la voyait tour à tour s'essuyer le front, se frotter les yeux; ses lèvres tremblaient, une pâleur mortelle couvrait son visage, et elle était obligée de tenir à deux mains le papier, pour qu'il n'échappât pas de ses mains. Enfin elle se leva par un effort désespéré, et s'écria : Tout cela est faux! c'est une horrible fausseté. Don Garcia n'a jamais écrit cela.

Don Juan répondit : — Vous connaissez son écriture. Il ne savait pas le prix du trésor qu'il possédait.... et moi j'ai accepté, parce que je vous adore.

Elle jeta sur lui un regard du plus profond mépris et se mit à relire la lettre avec l'attention d'un avocat qui soupçonne une falsification dans un acte. Ses yeux étaient démesurément ouverts et fixés sur le papier. De temps en temps une grosse larme s'en échappait sans qu'elle clignât la paupière, et tombait en glissant sur ses joues. Tout à coup elle sourit d'un sourire de fou et s'écria : C'est une plaisanterie, n'est-ce pas? c'est une plaisanterie? Don Garcia est là, il va venir.

— Ce n'est point une plaisanterie, dona Fausta. Il n'y a rien de plus vrai que l'amour que j'ai pour vous. Je serais bien malheureux si vous ne me croyiez pas.

— Misérable! s'écria dona Fausta; mais si tu dis vrai, tu es un plus grand scélérat encore que don Garcia.

— L'amour excuse tout, belle Faustita. Don Garcia vous abandonne. Prenez-moi pour vous consoler. Je vois peint sur ce panneau Bacchus et Ariane; laissez-moi être votre Bacchus.

Sans répondre un mot, elle saisit un poignard suspendu à la muraille, et s'avança vers don Juan en le tenant élevé au-dessus de sa tête. Mais il avait vu le mouvement, il lui saisit le bras, la désarma sans peine, et se croyant autorisé à la punir de ce commencement d'hostilité, il l'embrassa trois ou quatre fois, et voulut l'entraîner vers un petit lit de repos. Dona Fausta était une femme faible et délicate; mais la colère lui donnait des forces, elle résistait à don Juan, tantôt s'attachant aux meubles, tantôt se défendant des mains, des pieds et des dents. Don Juan avait d'abord reçu quelques coups en souriant, mais bientôt la colère fut chez lui aussi forte que l'amour. Il étreignait fortement Faustita sans craindre de froisser sa peau délicate. C'était un lutteur irrité qui voulait à tout

prix triompher de son adversaire, prêt à l'étouffer, s'il fallait, pour le vaincre. Fausta eut alors recours à la dernière ressource qui lui restait. Un sentiment de pudeur féminine l'avait empêchée d'appeler à son aide; mais alors, se voyant sur le point d'être vaincue, elle fit retentir la maison de ses cris.

Don Juan sentit qu'il ne s'agissait plus pour lui de posséder sa victime, et qu'il devait, avant tout, songer à sa sûreté. Il voulut repousser Fausta et gagner la porte; mais elle s'attachait à ses habits, et il ne pouvait s'en débarrasser. En même temps le bruit alarmant de portes qui s'ouvraient se faisait entendre, des pas et des voix d'hommes s'approchaient, il n'y avait pas un instant à perdre. Il fit un effort pour rejeter loin de lui dona Fausta; mais elle se cramponnait à son pourpoint avec tant de force, qu'il tourna sur lui-même avec elle sans avoir gagné autre chose que de changer de position. Fausta était alors du côté de la porte qui s'ouvrait en dedans. Elle continuait ses cris. Tout d'un coup la porte s'ouvre; un homme tenant une arquebuse à la main paraît à l'entrée. Il laisse échapper une exclamation de surprise, et une détonation suit aussitôt. La lampe s'éteignit, et don Juan sentit que les mains de dona Fausta se desserraient et que quelque chose de chaud et d'humide coulait sur les siennes. Elle glissa ou plutôt tomba sur le plancher, la balle venait de lui fracasser l'épine du dos; son père l'avait tuée au lieu de son ravisseur. Don Juan, se sentant libre, s'élança vers l'escalier, au milieu de la fumée de l'arquebuse. Il reçut d'abord un coup de crosse du père et un coup d'épée d'un laquais qui le suivait. Mais ni l'un ni l'autre ne lui fit beaucoup de mal. Il mit l'épée à la main et chercha à se frayer un passage. Le laquais eut peur de son air résolu, et se retira en arrière. Mais don Alonso d'Ojeda, homme ardent et intrépide, se précipita sur lui; don Juan para quelques bottes, et sans doute il n'avait d'abord que l'intention de se défendre; mais l'habitude de l'escrime fait qu'une riposte, après une parade, n'est plus qu'un mouvement machinal et presque involontaire. Au bout d'un instant, le père de dona Fausta poussa un grand soupir et tomba mortellement blessé. Don Juan, trouvant le passage libre, s'élança comme un trait sur l'escalier, de là vers la porte, et en un clin d'œil il fut dans la rue, sans être poursuivi des domestiques, qui s'empressaient autour de leur

maître expirant. Dona Teresa, accourue au bruit du coup d'arquebuse, avait vu cette horrible scène, et était tombée évanouie à côté de son père. Elle ne connaissait encore que la moitié de son malheur.

Don Garcia achevait la dernière bouteille de Montilla, lorsque don Juan, pâle, couvert de sang, les yeux égarés, son pourpoint déchiré et son rabat sortant d'un demi-pied de ses limites ordinaires, entra précipitamment dans sa chambre et se jeta tout haletant sur un fauteuil sans pouvoir parler. Don Garcia comprit à l'instant que quelque accident grave venait d'arriver. Il laissa don Juan respirer péniblement deux ou trois fois, puis il lui demanda des détails; en deux mots il fut au fait. Don Garcia ne perdait pas facilement son flegme habituel. Il écouta sans sourciller le récit entrecoupé que lui fit son ami. Puis, remplissant un verre et le lui présentant : Buvez, dit-il, vous en avez besoin. C'est une mauvaise affaire! ajouta-t-il après avoir bu lui-même. Tuer un père est grave..... Il y a bien des exemples pourtant, à commencer par le Cid. Le pire, c'est que vous n'avez pas cinq cents hommes tout habillés de blanc pour vous défendre des archers de Salamanque et des parens du défunt; occupons-nous d'abord du plus pressé..... Il fit deux ou trois tours dans la chambre comme pour recueillir ses idées.

Rester à Salamanque, reprit-il, après une semblable esclandre, ce serait folie. Ce n'est pas un hobereau que don Alonso Ojeda, et d'ailleurs les domestiques ont dû vous reconnaître. Admettons pour un moment que vous n'ayez pas été reconnu; vous vous êtes acquis maintenant à l'université une réputation si avantageuse, qu'on ne manquera pas de vous imputer un méfait anonyme. Tenez, croyez-moi, il faut partir, et le plus tôt, c'est le mieux. Vous êtes devenu ici trois fois plus savant qu'il ne sied à un gentilhomme de bonne maison. Laissez là Minerve, et essayez un peu de Mars; cela vous réussira mieux, car vous avez des dispositions. On se bat en Flandres. Allons tuer des protestans; rien n'est plus propre à racheter nos peccadilles en ce monde et dans l'autre. Amen! Je finis comme au sermon.

Le mot de Flandres opéra comme un talisman sur don Juan. Quitter l'Espagne, il croyait que c'était s'échapper à lui-même. Au milieu des fatigues et des dangers de la guerre, il n'aurait pas de

loisir pour ses remords! — En Flandres, en Flandres! s'écria-t-il, jetons ces guenilles et montrons que l'étude ne nous a pas amollis.

— De Salamanque à Bruxelles, il y a loin, reprit gravement don Garcia, et dans votre position vous ne pouvez partir trop tôt. Songez que si M. le corrégidor vous attrape, il vous sera bien difficile de faire une campagne autre part que sur les galères de Sa Majesté.

Don Juan, après s'être concerté quelques instans avec son ami, se dépouilla promptement de son habit d'étudiant. Il prit une veste de cuir brodé telle qu'en portaient alors les militaires, un grand chapeau rabattu, et n'oublia pas de garnir sa ceinture d'autant de doublons que don Garcia put la charger. Tous ces apprêts ne durèrent que quelques minutes. Il se mit en route, à pied, sortit de la ville sans être reconnu, et marcha toute la nuit et toute la matinée suivante jusqu'à ce que la chaleur du soleil l'obligeât à s'arrêter. A la première ville où il arriva, il acheta un cheval, et s'étant joint à une caravane de voyageurs, il parvint sans obstacle à Saragosse. Là il demeura quelques jours sous le nom de don Juan Carrazo. Don Garcia, qui avait quitté Salamanque le lendemain de son départ, et qui avait pris un autre chemin, le rejoignit à Saragosse. Ils n'y firent pas un long séjour. Après avoir accompli fort à la hâte leurs dévotions à Notre-Dame du Pilier, avoir lorgné quelques beautés aragonaises, et s'être pourvu chacun d'un bon domestique, ils se rendirent à Barcelonne où ils s'embarquèrent pour Civita Vecchia. La fatigue, le mal de mer, la nouveauté des sites, et la légèreté naturelle de don Juan, tout se réunissait pour qu'il oubliât vîte les horribles scènes qu'il laissait derrière lui. Les plaisirs que les deux amis trouvèrent en Italie leur firent négliger pendant quelques mois le but principal de leur voyage; mais l'argent commençant à leur manquer, ils se joignirent à un certain nombre de leurs compatriotes, braves comme eux et légers d'argent, et se mirent en route pour l'Allemagne.

Arrivés à Bruxelles, chacun s'enrôla dans la compagnie du capitaine qui lui plut. Les deux amis voulurent faire leurs premières armes dans celle du capitaine don Manuel de Gomare, d'abord parce qu'il était Andaloux, ensuite parce qu'il passait pour n'exiger de ses soldats que du courage, et des armes bien polies et en bon état.

Le capitaine Gomare, charmé de leur bonne mine, les traita bien et selon leurs goûts, c'est-à-dire qu'il les employa dans toutes les occasions périlleuses. La fortune leur fut favorable, et là où beaucoup de leurs camarades trouvèrent la mort, ils ne reçurent pas une blessure et se firent remarquer des généraux. Ils obtinrent chacun une enseigne le même jour. Dès ce moment, se croyant sûrs de l'estime et de l'amitié de leurs chefs, ils avouèrent leurs véritables noms et reprirent leur train de vie ordinaire, c'est-à-dire qu'ils passaient le jour à jouer ou à boire, et la nuit à donner des sérénades aux plus belles dames des villes où ils se trouvaient en garnison pendant l'hiver. Ils avaient reçu de leurs parens leur pardon, ce qui les toucha médiocrement, et des lettres de crédit sur des banquiers d'Anvers. Ils en firent bon usage. Jeunes, riches, braves et entreprenans, leurs conquêtes furent nombreuses et rapides. Je ne m'arrêterai pas à les décrire; qu'il suffise au lecteur de savoir que lorsqu'ils voyaient une jolie femme, tous les moyens leur étaient bons pour l'obtenir. Promesses, sermens, n'étaient qu'un jeu pour ces indignes libertins; et si des frères ou des maris trouvaient à redire à leur conduite, ils avaient pour leur répondre de bonnes épées et des cœurs impitoyables.

La guerre recommença avec le printemps. Dans une escarmouche qui fut malheureuse pour les Espagnols, le capitaine Gomare fut mortellement blessé. Don Juan, qui le vit tomber, accourut auprès de lui et appela quelques soldats pour l'emporter; mais le bon capitaine, rassemblant ce qui lui restait de forces, lui dit : Laissez-moi mourir ici. Je sens que je n'irai pas loin. Autant vaut mourir ici qu'une demi-lieue plus loin. Gardez vos soldats; ils vont être assez occupés, car je vois les Hollandais qui s'avancent en force. — Enfans, ajouta-t-il en s'adressant aux soldats qui s'empressaient autour de lui, serrez-vous autour de vos enseignes et ne vous inquiétez pas de moi.

Don Garcia survint dans ce moment, et lui demanda s'il n'avait pas quelque dernière volonté qui pût être exécutée après sa mort.

— Que diable voulez-vous que je veuille dans un moment comme celui-ci?... Il parut se recueillir quelques instans. — Je n'ai jamais beaucoup songé à la mort, reprit-il, et je ne la croyais pas si prochaine... Je ne serais pas fâché d'avoir auprès de moi quelque

prêtre... Mais tous nos moines sont aux bagages... Il est dur pourtant de mourir sans confession!.

— Voici mon livre d'heures, dit don Garcia en lui présentant un flacon de vin. Prenez courage.

Les yeux du vieux soldat devenaient de plus en plus troubles. La plaisanterie de don Garcia ne fut pas remarquée par lui; mais les vieux soldats qui l'entouraient en furent scandalisés.

— Don Juan, dit le moribond, approchez, mon enfant. Tenez, je vous fais mon héritier. Prenez cette bourse. Elle contient tout ce que je possède. Il vaut mieux qu'elle soit à vous qu'à ces excommuniés. La seule chose que je vous demande, c'est de faire dire quelques messes pour le repos de mon ame.

Don Juan promit en lui serrant la main, tandis que don Garcia lui faisait observer tout bas quelle différence il y avait entre les opinions d'un homme faible quand il meurt et celles qu'il professe assis devant une table couverte de bouteilles. Quelques balles venant à siffler à leurs oreilles leur annoncèrent l'approche des Hollandais. Les soldats reprirent leurs rangs. Chacun dit adieu à la hâte au capitaine Gomare, et on ne s'occupa plus que de faire retraite en bon ordre. Cela était assez difficile avec un ennemi nombreux, un chemin malaisé et des soldats fatigués d'une longue marche. Pourtant les Hollandais ne purent les entamer, et abandonnèrent la poursuite à la nuit, sans avoir pris un drapeau ou fait un seul prisonnier qui ne fût blessé.

Le soir, les deux amis, assis dans une grange avec quelques officiers, devisaient de l'affaire à laquelle ils venaient d'assister. On blâma, comme cela se pratique, les dispositions du commandant du jour, et l'on trouva après coup tout ce qu'il aurait fallu faire. Puis on en vint à parler des morts et des blessés.

— Pour le capitaine Gomare, dit don Juan, je le regretterai long-temps. C'était un brave officier, bon camarade, un véritable père pour ses soldats.

— Oui, dit don Garcia, mais je vous avouerai que jamais je n'ai été si surpris que lorsque je l'ai vu tant en peine pour n'avoir pas une robe noire à ses côtés. Cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'il est plus facile d'être brave en paroles qu'en actions. Tel se moque d'un danger éloigné, qui pâlit quand il s'approche. A propos, don

Juan, puisque vous êtes son héritier, dites-nous ce qu'il y a dans la bourse qu'il vous a laissée. Don Juan l'ouvrit alors pour la première fois, et vit qu'elle contenait environ soixante pièces d'or.

— Puisque nous sommes en fonds, dit don Garcia qui était habitué à regarder la bourse de son ami comme la sienne, pourquoi ne ferions-nous pas une partie de pharaon au lieu de pleurnicher ainsi en pensant à nos amis morts?

La proposition fut goûtée de tous; on apporta quelques tambours que l'on couvrit d'un manteau. Ils servirent de table de jeu. Don Juan joua le premier, conseillé par don Garcia; mais avant de ponter, il tira de sa bourse dix pièces d'or qu'il enveloppa dans son mouchoir et qu'il mit dans sa poche.

— Que diable voulez-vous en faire? s'écria don Garcia. Un soldat thésauriser! et la veille d'une affaire!

— Vous savez, don Garcia, que tout cet argent n'est pas à moi. Don Manuel m'a fait un legs *sub pœnæ nomine,* comme nous disions à Salamanque.

— La peste soit du fat! s'écria don Garcia. Je crois, le diable m'emporte, qu'il a l'intention de donner ces dix écus au premier curé que nous rencontrerons!

— Pourquoi pas? Je l'ai promis.

— Taisez-vous, par la barbe de Mahomet!... vous me faites honte, et je ne vous reconnais pas.

Le jeu commença; les chances furent d'abord variées; bientôt elles tournèrent décidément contre don Juan. En vain, pour rompre la veine, don Garcia prit les cartes, au bout d'une heure tout l'argent qu'ils possédaient avec les cinquante écus du capitaine Gomare étaient passés dans les mains du banquier. Don Juan voulait aller dormir; mais don Garcia était échauffé, il prétendait avoir sa revanche et regagner ce qu'il avait perdu.

— Allons, M. Prudent, dit-il, voyons ces derniers écus que vous avez si bien serrés. Je suis sûr qu'ils vous porteront bonheur.

— Songez, don Garcia, que j'ai promis!...

— Allons, allons, enfant que vous êtes! il s'agit bien de messes à présent. Le capitaine, s'il était ici, aurait plutôt pillé une église que de laisser passer une carte sans ponter.

— Voilà cinq écus, dit don Juan. Ne les exposez pas d'un seul coup.

— Point de faiblesse! dit don Garcia. Et il mit les cinq écus sur une carte. Il gagna, fit paroli, mais perdit le second coup. — Voyons les cinq derniers! s'écria-t-il pâlissant de colère. Don Juan fit quelques objections, mais don Garcia insista plus fortement. Il céda et donna quatre écus. Ils suivirent les premiers. Don Garcia jeta les cartes au nez du banquier, et se leva furieux. Il dit à don Juan :

— Vous avez toujours été heureux, vous, et j'ai entendu dire qu'un dernier écu a un grand pouvoir pour conjurer le sort.

Don Juan était pour le moins aussi furieux que lui. Il ne pensa plus aux messes, ni à sa promesse. Il mit sur un roi le seul écu restant et le perdit aussitôt.

— Au diable l'ame du capitaine Gomare! s'écria-t-il. Je crois que son argent était ensorcelé...

Le banquier leur demanda s'ils voulaient jouer encore; mais comme ils n'avaient plus d'argent et qu'on fait difficilement crédit à des gens qui s'exposent tous les jours à se faire casser la tête, force leur fut de quitter le jeu et de chercher à se consoler avec les buveurs. L'ame du pauvre capitaine fut tout-à-fait oubliée.

Deux jours après, les Espagnols, ayant reçu des renforts, reprirent l'offensive et marchèrent en avant. Ils traversèrent les lieux où l'on s'était battu. Les morts n'étaient pas encore enterrés. Don Garcia et don Juan se hâtaient de marcher pour échapper à ces cadavres qui choquaient à la fois la vue et l'odorat, lorsqu'un soldat qui les précédait fit un grand cri à la vue d'un corps gisant dans un fossé. Ils s'approchèrent et reconnurent le capitaine Gomare. Il était pourtant tout défiguré. Ses traits s'étaient déformés, et raidis dans d'horribles convulsions; il était évident que ses derniers momens avaient été accompagnés de douleurs atroces. Don Juan ne put s'empêcher de frémir, en voyant ce cadavre, dont les yeux ternes et remplis de sang caillé semblaient se diriger sur lui avec un air de menace. Il se rappela les dernières recommandations du pauvre capitaine, et comment il avait négligé de les faire exécuter. La dureté factice dont il était parvenu à remplir son cœur le délivra bientôt de ces remords; il fit promptement creuser une fosse pour ensevelir le capitaine. Un capucin

qui se trouvait là, par hasard, récita à la hâte quelques prières. Le cadavre, aspergé d'eau bénite, fut recouvert de pierres et de terre, et les soldats poursuivirent leur route plus silencieux que de coutume; mais don Juan remarqua un vieil arquebusier, qui, après avoir long-temps fouillé dans ses poches, y trouva enfin un écu, qu'il donna au capucin, en lui disant : « Voilà pour dire des messes au capitaine Gomare. » Ce jour-là don Juan donna des preuves d'une bravoure extraordinaire, et s'exposa au feu de l'ennemi avec si peu de ménagement, qu'on eût dit qu'il voulait se faire tuer.

Peu de temps après la mort du capitaine Gomare, un jeune soldat fut admis comme recrue dans la compagnie où servaient don Juan et don Garcia; il paraissait décidé et intrépide, mais d'un caractère sournois et mystérieux. Jamais on ne le voyait boire ni jouer avec ses camarades; il passait des heures entières assis sur un banc dans le corps-de-garde, occupé à regarder voler les mouches, ou bien à faire jouer la détente de son arquebuse. Les soldats, qui le raillaient de sa réserve, lui avaient donné le sobriquet de *Modesto*. C'était sous ce nom qu'il était connu dans la compagnie, et ses chefs même ne lui en donnaient pas d'autre.

La campagne finit par le siége de Berg-op-Zoom, qui fut, comme on le sait, un des plus meurtriers de cette guerre, les assiégés s'étant défendus avec le dernier acharnement. Une nuit les deux amis se trouvaient ensemble de service à la tranchée; elle était tellement rapprochée des murailles de la place, que le poste était des plus dangereux. Les sorties des assiégés étaient fréquentes, et leur feu vif et bien dirigé.

La première partie de la nuit se passa en alertes continuelles; ensuite assiégés et assiégeans parurent céder également à la fatigue. De part et d'autre, on cessa de tirer, et un profond silence s'établit dans toute la plaine, ou s'il était interrompu, ce n'était que par de rares décharges, qui n'avaient d'autre but que de prouver que si l'on avait cessé de combattre, on continuait néanmoins à faire bonne garde. Il était environ quatre heures du matin; c'est le moment où l'homme qui a veillé éprouve une sensation de froid pénible, accompagnée d'une espèce d'accablement sourd, produit par la lassitude physique et l'envie de dormir. Il n'est aucun

homme de bonne foi qui ne convienne qu'en de pareilles dispositions d'esprit et de corps, il s'est senti capable de faiblesses dont il a rougi après le lever du soleil.

— Morbleu ! s'écria don Garcia en piétinant pour se réchauffer et serrant son manteau autour de son corps, je sens ma moelle se figer dans mes os; je crois qu'un enfant hollandais me battrait avec une cruche à bière pour toute arme. En vérité, je ne me reconnais plus. Voilà une arquebusade qui vient de me faire tressaillir. Ma foi ! si j'étais dévot, il ne tiendrait qu'à moi de prendre l'étrange état où je me trouve pour un avertissement d'en haut.

Tous ceux qui étaient présens, et don Juan surtout, furent extrêmement surpris de l'entendre parler du ciel, car il ne s'en occupait guère, ou s'il en parlait, c'était pour s'en moquer. Il s'aperçut que plusieurs souriaient en l'entendant, et ranimé par un sentiment de vanité, il s'écria :

— Que personne, au moins, n'aille s'aviser de croire que j'ai peur des Hollandais, de Dieu ou du diable, car nous aurions à la garde montante nos comptes à régler ensemble !

— Passe pour les Hollandais, mais pour Dieu et l'autre, il est bien permis de les craindre, dit un vieux capitaine à moustaches grises, qui portait un chapelet suspendu à côté de son épée.

— Quel mal peuvent-ils me faire ? demanda-t-il, le tonnerre ne porte pas aussi juste qu'une arquebuse protestante.

— Et votre ame ? dit le vieux capitaine en se signant à cet horrible blasphème.

— Ah ! pour mon ame.... il faudrait avant tout que je fusse bien sûr d'en avoir une. Qui m'a jamais dit que j'eusse une ame ? Les prêtres. Or, l'invention de l'ame leur rapporte de si beaux revenus, qu'il n'est pas douteux qu'ils n'en soient les auteurs, de même que les pâtissiers ont inventé les tartes pour les vendre.

— Don Garcia, vous finirez mal, dit le vieux capitaine. Ces propos-là ne doivent pas se tenir à la tranchée.

— A la tranchée comme ailleurs je dis ce que je pense. Mais je me tais, car voici mon camarade don Juan dont le chapeau va tomber, tant ses cheveux se dressent sur sa tête. Lui ne croit pas seulement à l'ame; il croit encore aux ames du purgatoire.

— Je ne suis point un esprit fort, dit don Juan en riant, et j'envie

parfois votre sublime indifférence pour les choses de l'autre monde; car, je vous l'avouerai, dussiez-vous vous moquer de moi, il y a des instans où ce que l'on raconte des damnés me donne des rêveries désagréables.

— La meilleure preuve du peu de pouvoir du diable, c'est que vous êtes aujourd'hui debout dans cette tranchée. Sur ma parole, messieurs, dit don Garcia en frappant sur l'épaule de don Juan, s'il y avait un diable, il aurait déjà emporté ce garçon-là. Tout jeune qu'il est, je vous le donne pour un véritable excommunié. Il a mis plus de femmes à mal et plus d'hommes en bière que deux cordeliers et deux braves de Valence n'auraient pu faire.

Il parlait encore quand un coup d'arquebuse partit du côté de la tranchée qui regardait le camp espagnol. Don Garcia porta la main sur sa poitrine, et s'écria : Je suis blessé. Il chancela, et tomba presque aussitôt. En même temps on vit un homme prendre la fuite, mais l'obscurité le déroba bientôt à ceux qui le poursuivaient.

La blessure de don Garcia parut mortelle. Le coup avait été tiré de très près, et l'arme était chargée de plusieurs balles. Mais la fermeté de ce libertin endurci ne se démentit pas un instant. Il renvoya bien loin ceux qui lui parlaient de se confesser. Il disait à don Juan : — Une seule chose me fâche dans ma mort, c'est que les capucins vous persuaderont que c'est un jugement de Dieu contre moi. Convenez avec moi qu'il n'y a rien de plus naturel qu'une arquebusade qui tue un soldat. Ils disent que le coup a été tiré de notre côté, c'est sans doute quelque jaloux rancuneux qui m'a assassiné. Faites-le pendre haut et court si vous l'attrapez. Écoutez, don Juan, j'ai deux maîtresses à Anvers, trois à Bruxelles, et d'autres ailleurs que je ne me rappelle guère,... ma mémoire se trouble... Je vous les lègue... faute de mieux... prenez encore mon épée... et surtout n'oubliez pas la botte que je vous ai apprise... Adieu... et au lieu de messes, que mes camarades se réunissent dans une glorieuse orgie après mon enterrement.

Telles furent à peu près ses dernières paroles. De Dieu, de l'autre monde, il ne s'en soucia pas plus qu'il ne l'avait fait étant plein de vie et de force. Il mourut le sourire sur les lèvres, la vanité lui donnant la force de soutenir jusqu'au bout le rôle détestable

qu'il avait si long-temps joué. Modesto ne reparut plus. Toute l'armée fut persuadée qu'il était l'assassin de don Garcia, mais on se perdait en vaines conjectures sur les motifs qui l'avaient poussé à ce meurtre.

Don Juan regretta don Garcia plus qu'il n'aurait fait son frère. Il se disait, l'insensé! qu'il lui devait tout. C'était lui qui l'avait initié aux mystères de la vie, qui avait détaché de ses yeux l'écaille épaisse qui les couvrait. Qu'étais-je avant de le connaître? se demandait-il, et son amour-propre lui disait qu'il était devenu un être supérieur aux autres hommes. Enfin tout le mal qu'en réalité lui avait fait la connaissance de cet athée, il le changeait en bien, et en était aussi reconnaissant qu'un disciple doit l'être à l'égard de son maître.

Les tristes impressions que lui laissa cette mort si soudaine demeurèrent assez long-temps dans son esprit pour l'obliger à changer pendant plusieurs mois son genre de vie. Mais peu à peu il revint à ses anciennes habitudes. Elles étaient maintenant trop enracinées en lui pour qu'un accident pût le changer. Il se remit à jouer, à boire, à courtiser les femmes et à se battre avec les maris. Tous les jours il avait de nouvelles aventures. Aujourd'hui le premier à un assaut, le lendemain escaladant un balcon, le matin ferraillant avec un mari, le soir buvant avec des courtisanes.

Au milieu de ces honteuses occupations, il apprit que son père venait de mourir : sa mère ne lui avait survécu que de quelques jours, en sorte qu'il reçut les deux nouvelles à la fois. Les hommes d'affaires, d'accord avec son propre goût, lui conseillaient de retourner en Espagne et de prendre possession du majorat et des grands biens dont il venait d'hériter. Il avait depuis long-temps obtenu sa grace pour la mort de don Alonso d'Ojeda, le père de dona Fausta, et il regardait cette affaire comme entièrement terminée. D'ailleurs il avait envie de s'exercer sur un plus grand théâtre. Il pensait aux délices de Séville et aux nombreuses beautés qui n'attendaient sans doute que son arrivée pour se rendre à discrétion. Quittant donc la cuirasse, il partit pour l'Espagne. Il séjourna quelque temps à Madrid; se fit remarquer dans une course de taureaux par la richesse de son costume et son adresse à piquer; il y fit quelques conquêtes, mais il ne s'y arrêta pas long-

temps. Arrivé à Séville, il éblouit petits et grands par son faste et sa magnificence. Tous les jours il donnait des fêtes nouvelles où il invitait les plus belles dames de l'Andalousie. Il n'y avait sorte de plaisirs qu'on ne trouvât dans son magnifique palais; il était devenu le roi d'une foule de libertins qui, désordonnés et indisciplinables avec tout le monde, lui obéissaient avec cette docilité qui se trouve trop souvent dans les associations des méchans. Enfin il n'y avait pas de débauche dans laquelle il ne se plongeât, et comme un riche vicieux n'est pas seulement dangereux pour lui-même, son exemple pervertissait la jeunesse andalouse qui l'élevait aux nues et le prenait pour modèle. Nul doute que si la Providence eût souffert plus long-temps ces excès, il n'eût fallu une pluie de feu pour faire justice des désordres et des crimes de Séville. Une maladie qui retint don Juan dans son lit pendant quelques jours, ne lui inspira pas de retour en lui-même. Au contraire, il ne demandait à son médecin de lui rendre la santé qu'afin de courir à de nouveaux excès.

Pendant sa convalescence, il s'amusa à dresser une liste de toutes les femmes qu'il avait séduites et de tous les maris qu'il avait trompés. La liste était divisée en deux colonnes. Dans l'une étaient les noms des femmes et leur signalement sommaire, à côté le nom de leurs maris et leur profession. Il eut beaucoup de peine à retrouver dans sa mémoire les noms de toutes ces malheureuses, et il est à croire que ce catalogue était loin d'être complet. Il le montra un jour à un de ses amis qui était venu lui rendre visite; et comme en Italie il avait eu les faveurs d'une femme qui osait se vanter d'avoir été la maîtresse d'un pape, la liste commençait par son nom, et celui du pape figurait dans la liste des maris. Venait ensuite un prince régnant, puis des ducs, des marquis, enfin jusqu'à des artisans.

— Vois! mon cher, dit-il à son ami; vois, nul n'a pu m'échapper depuis le pape jusqu'au cordonnier : il n'y a pas une classe qui ne m'ait fourni sa quote part.

Don Torribio, c'était le nom de cet ami, examina le catalogue, et le lui rendit en disant d'un ton de triomphe : Il n'est pas complet!

— Comment! pas complet? Qui manque donc à ma liste des maris?

— Dieu, répondit don Torribio.

— Dieu? C'est vrai, il n'y a pas de religieuse. Morbleu! je te remercie de m'avoir averti. Eh bien! je te jure ma foi de gentilhomme qu'avant qu'il soit un mois il sera sur ma liste, avant le pape, et que je te ferai souper ici avec une religieuse. Dans quel couvent de Séville y a-t-il de jolies nonnes?

Quelques jours après, don Juan était en campagne. Il se mit à fréquenter les églises, s'agenouillant fort près des grilles qui séparent les épouses du Seigneur des autres fidèles. Là il jetait ses regards effrontés sur ces vierges timides, comme un loup entré dans une bergerie cherche la brebis la plus grasse pour l'immoler la première. Il eut bientôt remarqué, dans l'église de N. D. du Rosaire, une jeune religieuse d'une beauté ravissante, que relevait encore un air de mélancolie répandu sur tous ses traits. Jamais elle ne levait les yeux, ni ne les tournait à droite ou à gauche; elle paraissait entièrement absorbée par le divin mystère qu'on célébrait devant elle. Ses lèvres remuaient doucement, et il était facile de voir qu'elle priait avec plus de ferveur et d'onction que toutes ses compagnes. Sa vue rappela à don Juan d'anciens souvenirs. Il lui sembla qu'il avait vu cette femme ailleurs, mais il lui était impossible de se rappeler en quel lieu et en quel temps. Tant de portraits étaient plus ou moins bien gravés dans sa mémoire, qu'il lui était impossible de ne pas faire de confusion. Il revint deux jours de suite dans l'église et se plaça toujours au même lieu, sans pouvoir parvenir à faire lever les yeux à la sœur Agathe. Il apprit que tel était son nom.

La difficulté de triompher d'une personne si bien gardée par sa position et sa modestie ne servit qu'à irriter les désirs de don Juan. Le plus important, et il semblait aussi le plus difficile, c'était d'être remarqué. Sa vanité lui persuadait que s'il pouvait seulement attirer l'attention de la sœur Agathe, la victoire était plus qu'à demi gagnée. Voici l'expédient dont il s'avisa pour faire lever les yeux de cette belle personne. Il se plaça aussi près d'elle qu'il lui fut possible, et profitant du moment de l'élévation, où tout le monde se prosterna, il passa la main entre les barreaux de la grille et répandit devant la sœur Agathe le contenu d'une fiole d'essence qu'il avait apportée. L'odeur pénétrante qui se développa subite-

ment obligea la jeune religieuse à lever la tête; et comme don Juan était placé précisément en face d'elle, elle ne put manquer de l'apercevoir. D'abord un vif étonnement se peignit sur tous ses traits, puis elle devint d'une pâleur mortelle; elle poussa un faible cri et tomba évanouie sur les dalles. Ses compagnes s'empressèrent autour d'elle et l'emportèrent dans sa cellule. Don Juan, en se retirant très content de lui-même, se disait : Cette religieuse est vraiment charmante, mais plus je la vois, plus il me semble qu'elle figure dans mon catalogue !

Le lendemain, il fut exact à se trouver auprès de la grille à l'heure de la messe. Mais la sœur Agathe n'était pas à sa place ordinaire, sur le premier rang des religieuses; elle était au contraire presque cachée derrière ses compagnes. Néanmoins, don Juan remarqua qu'elle regardait souvent à la dérobée. Il en tira un augure favorable pour sa passion. La petite me craint, pensa-t-il;.. elle s'apprivoisera bientôt. La messe finie, il observa qu'elle entrait dans un confessionnal; mais pour y arriver, elle passa près de la grille, et laissa tomber son chapelet comme par mégarde. Don Juan avait trop d'expérience pour se laisser prendre à cette prétendue distraction. Il pensait bien qu'il était important pour lui d'avoir ce chapelet, mais il était de l'autre côté de la grille, et il sentit que pour le ramasser, il fallait attendre que tout le monde fût sorti de l'église. Pour attendre ce moment, il s'adossa contre un pilier, dans une attitude méditative, une main placée sur ses yeux, mais les doigts légèrement écartés, en sorte qu'il ne perdait rien des mouvemens de la sœur Agathe. Quiconque l'eût vu dans cette posture l'eût pris pour un bon chrétien absorbé dans une pieuse rêverie.

La religieuse sortit du confessionnal et fit quelques pas pour rentrer dans l'intérieur du couvent; mais elle s'aperçut bientôt ou plutôt elle feignit de s'apercevoir que son chapelet lui manquait. Elle jeta les yeux de tous côtés, et vit qu'il était auprès de la grille. Elle revint et se baissa pour le ramasser. Dans le même moment don Juan observa quelque chose de blanc qui passait sous la grille. C'était un très petit papier plié en quatre. Aussitôt la religieuse se retira.

Le libertin, surpris de réussir plus vite qu'il ne s'y était attendu,

éprouva une espèce de regret de ne pas rencontrer plus d'obstacles. Tel est à peu près le regret d'un chasseur qui poursuit un cerf, comptant sur une longue et pénible course. Tout à coup l'animal tombe à peine lancé, enlevant ainsi au chasseur le plaisir et le mérite qu'il s'était promis de la poursuite. Toutefois il ramassa promptement le billet, et sortit de l'église pour aller le lire à son aise. Voici ce qu'il contenait.

« C'est vous, don Juan! Est-il donc vrai que vous ne m'avez point oubliée. J'étais bien malheureuse, mais je commençais à m'habituer à mon sort. Je vais être maintenant une fois plus malheureuse. Je devrais vous haïr....; vous avez versé le sang de mon père..., mais je ne puis vous haïr ni vous oublier. Ayez pitié de moi. Ne revenez plus dans cette église; vous me faites trop de mal. Adieu, adieu, je suis morte au monde.

TERESA DE OJEDA. »

— Ah! c'est la Teresita! se dit don Juan. Je savais bien que je l'avais vu quelque part. Puis il relut encore le billet. — *Je devrais vous haïr.* — C'est-à-dire je vous adore. — *Vous avez versé le sang de mon père!...* — Chimène en disait autant à Rodrigue... — *Ne revenez plus dans cette église.* — C'est-à-dire je vous attends demain. Fort bien! elle est à moi. Il alla dîner là-dessus.

Le lendemain il fut ponctuel à se trouver à l'église avec une lettre toute prête dans sa poche, mais sa surprise fut grande de ne pas voir paraître la sœur Agathe. Jamais une messe ne lui sembla plus longue. Il était furieux. Après avoir maudit cent fois les scrupules de Teresa, il alla se promener sur les bords du Guadalquivir pour chercher quelque expédient, et voici celui auquel il s'arrêta :

Le couvent de Notre-Dame du Rosaire était renommé parmi tous ceux de Séville pour les excellentes confitures que les sœurs y préparaient. Il alla au parloir, demanda la tourière, et se fit donner la liste de toutes les confitures qu'elle avait à vendre. N'auriez-vous pas des citrons à la Marana? demanda-t-il de l'air le plus naturel du monde.

— Des citrons à la Marana, seigneur cavalier? Voici la première fois que j'entends parler de ces confitures-là.

— Rien n'est plus à la mode pourtant, et je m'étonne que dans une maison comme la vôtre on n'en fasse pas beaucoup.

— Citrons à la Marana?

— A la Marana, répéta don Juan en pesant sur chaque syllabe. Il est impossible que quelqu'une de vos religieuses ne sache pas la recette pour les faire. Demandez, je vous prie, à ces dames si elles ne connaissent pas ces confitures-là. Demain je repasserai.

Quelques minutes après, il n'était question dans tout le couvent que des citrons à la Marana. Les meilleures confiseuses n'en avaient jamais entendu parler. La sœur Agathe seule savait le procédé. Il fallait ajouter de l'eau de rose, des violettes, etc., à des citrons ordinaires. Elle se chargeait de tout. Don Juan, lorsqu'il revint, trouva un pot de citrons à la Marana; c'était à la vérité un mélange abominable au goût, mais sous l'enveloppe du pot se trouvait un billet de la main de Teresa. C'étaient de nouvelles prières de renoncer à elle et de l'oublier. La pauvre fille cherchait à se tromper elle-même. La religion, la piété filiale et l'amour se disputaient le cœur de cette infortunée; mais il était aisé de s'apercevoir que l'amour était le plus puissant. Don Juan envoya un de ses pages au couvent avec une caisse contenant des citrons qu'il voulait faire confire et qu'il recommandait particulièrement à la religieuse qui avait préparé les confitures achetées la veille. Au fond de la caisse était adroitement cachée une réponse aux lettres de Teresa. Il lui disait : « J'ai été bien malheureux. C'est une fatalité qui a conduit mon bras. Depuis cette nuit funeste je n'ai cessé de penser à toi. Je n'osais espérer que tu ne me haïrais pas. Enfin je t'ai retrouvée. Cesse de me parler des sermens que tu as prononcés. Avant de t'engager au pied des autels, tu m'appartenais. Tu n'as pu disposer de ton cœur qui était à moi. Je viens réclamer un bien que je préfère à la vie. Je périrai ou tu me seras rendue. Demain j'irai te demander au parloir. Je n'ai pas osé m'y présenter avant de t'avoir prévenue. J'ai craint que ton trouble ne nous trahît. Armé-toi de courage. Dis-moi si la tourière peut être gagnée. » Deux gouttes d'eau adroitement jetées sur le papier figuraient des larmes répandues en écrivant.

Quelques heures après, le jardinier du couvent lui apporta une réponse et lui fit offre de ses services. La tourière était incorrup-

tible. La sœur Agathe consentait à descendre au parloir, mais à condition que ce serait pour dire et recevoir un adieu éternel.

La malheureuse Teresa parut au parloir plus morte que vive. Il fallut qu'elle tînt la grille à deux mains pour se soutenir. Don Juan, calme et impassible, savourait avec délices le trouble où il la jetait. D'abord, et pour donner le change à la tourière, il parla d'un air dégagé des amis que Teresa avait laissés à Salamanque, et qui l'avaient chargé de lui porter leurs complimens. Puis, profitant d'un moment où la tourière s'était éloignée, il dit très bas et très vite à Teresa.

— Je suis résolu à tout tenter pour te tirer d'ici. S'il faut mettre le feu au couvent, je le brûlerai. Je ne veux rien entendre. Tu m'appartiens. Dans quelques jours tu seras à moi, ou je périrai; mais bien d'autres périront avec moi.

La tourière revint. Dona Teresa suffoquait et ne pouvait articuler un mot. Don Juan cependant, d'un ton d'indifférence, parlait des confitures, des travaux d'aiguille qui occupaient les religieuses, promettait à la tourière de lui envoyer des chapelets bénis à Rome, et de donner au couvent une robe de brocard pour habiller la sainte patrone du couvent le jour de sa fête. Après une demi-heure de semblable conversation, il salua Teresa d'un air respectueux et formel, et la laissa dans un état d'agitation et de désespoir impossible à décrire. Elle courut s'enfermer dans sa cellule, et sa main, plus obéissante que sa langue, traça une longue lettre de reproches, de prières et de lamentations. Mais elle ne pouvait s'empêcher d'avouer son amour, et elle s'excusait de cette faute par la pensée qu'elle l'expiait bien en refusant de se rendre aux prières de son amant. Le jardinier qui se chargeait de cette correspondance criminelle apporta bientôt une réponse. Don Juan menaçait toujours de se porter aux dernières extrémités. Il avait cent braves à son service. Le sacrilége ne l'effrayait pas. Il serait heureux de mourir, pourvu qu'il eût serré encore une fois son amie entre ses bras. Que pouvait faire cette faible enfant habituée à céder à un homme qu'elle adorait? Elle passait les nuits à pleurer, et le jour elle ne pouvait prier, l'image de don Juan la suivait partout; et même quand elle accompagnait ses compagnes dans leurs exercices de piété, son corps faisait machinalement les gestes d'une

personne qui prie, mais son cœur était tout entier à sa funeste passion.

Au bout de quelques jours, elle n'eut plus la force de résister. Elle annonça à don Juan qu'elle était prête à tout. Elle se voyait perdue de toute manière, et elle sentait que mourir pour mourir il valait mieux avoir auparavant un instant de bonheur. Don Juan, au comble de la joie, prépara tout pour l'enlever. Il choisit une nuit sans lune. Le jardinier porta à Teresa une échelle de soie qui devait lui servir à franchir les murs du couvent. Un paquet contenant des habits de femme serait caché dans un endroit convenu du jardin, car il ne fallait pas songer à sortir dans la rue avec des vêtemens de religieuse. Don Juan l'attendrait au pied du mur. Une litière attelée de mules vigoureuses serait préparée à quelque distance, et l'emmènerait rapidement dans une maison de campagne. Là elle serait soustraite à toutes les poursuites, elle vivrait tranquille et heureuse avec son amant. Tel était le plan que don Juan traça lui-même. Il fit faire des habits convenables, essaya l'échelle de cordes, joignit une instruction sur la manière de l'attacher, enfin il ne négligea rien de ce qui pouvait assurer le succès de son entreprise. Le jardinier était sûr, et il avait trop à gagner à être fidèle pour qu'on pût douter de lui. Au surplus, des mesures étaient prises pour qu'il fût assassiné la nuit d'après l'enlèvement. Enfin il semblait que cette trame était si habilement ourdie, que rien ne pouvait la rompre.

Pour éviter les soupçons, don Juan partit pour son château deux jours avant celui qu'il avait fixé pour l'enlèvement. C'était dans ce château qu'il avait passé la plus grande partie de son enfance; mais depuis son retour à Séville il n'y était pas entré. Il y arriva à la nuit tombante, et son premier soin fut de bien souper. Ensuite il se fit déshabiller et se mit au lit; il avait fait allumer dans sa chambre deux grands flambeaux de cire, et sur sa table était un livre de contes libertins. Il lut quelques pages, et se sentant sur le point de s'endormir, il ferma le livre et éteignit un des flambeaux. Avant d'éteindre le second, il promena avec distraction ses regards par toute la chambre, et tout d'un coup il avisa dans son alcove le tableau qui représentait les tourmens du purgatoire, tableau qu'il avait si souvent considéré dans son enfance involontairement; ses

yeux se reportèrent sur l'homme dont un serpent dévorait les entrailles, et bien que cette représentation lui inspirât alors encore plus d'horreur qu'autrefois, il ne pouvait s'en détacher. En même temps, il se rappela la figure du capitaine Gomare, et les effroyables contorsions que la mort avait gravées sur ses traits. Cette idée le fit tressaillir, et il sentit ses cheveux se hérisser sur sa tête. Cependant, rappelant son courage, il éteignit la dernière bougie, espérant que l'obscurité le délivrerait des images hideuses qui le persécutaient. L'obscurité augmenta encore sa terreur. Ses yeux se dirigeaient toujours vers le tableau qu'il ne pouvait voir; mais il lui était tellement familier, qu'il se peignait à son imagination aussi nettement que s'il eût été grand jour. Parfois même il lui semblait que les figures s'éclairaient et devenaient lumineuses, comme si le feu du purgatoire que le peintre avait tracé eût été une flamme réelle. Enfin son agitation fut si grande, qu'il appela à grands cris ses domestiques pour faire enlever le tableau qui lui causait tant de frayeur. Eux entrés dans sa chambre, il eut honte de sa faiblesse. Il pensa que ses gens se moqueraient de lui s'ils venaient à savoir qu'il avait peur d'une peinture. Il se contenta de dire du son de voix le plus naturel qu'il put prendre, que l'on rallumât les bougies et qu'on le laissât seul. Il se remit alors à lire, mais ses yeux seuls parcouraient le livre, son esprit était au tableau. Il passa ainsi une nuit sans sommeil, en proie à une agitation indicible.

Aussitôt que le jour parut, il se leva à la hâte et sortit pour aller chasser. L'exercice et l'air frais du matin le calmèrent peu à peu, et les impressions excitées par la vue du tableau avaient disparu lorsqu'il rentra dans son château. Il se mit à table et but beaucoup. Il était un peu étourdi lorsqu'il alla se coucher. Par son ordre, un lit lui avait été préparé dans une autre chambre, et l'on pense bien qu'il n'eut garde d'y faire porter le tableau. Mais il en avait gardé le souvenir, et il fut assez puissant pour le tenir encore éveillé pendant une partie de la nuit.

Au reste, ces terreurs ne lui inspirèrent pas de repentir pour sa vie passée. Il s'occupait toujours de l'enlèvement qu'il avait projeté, et après avoir donné tous les ordres nécessaires à ses domestiques, il partit seul pour Séville par la grande chaleur du jour, afin de n'y arriver qu'à la nuit. Effectivement il était nuit noire quand il

passait près de la tour del Lloro, où un de ses domestiques l'attendait. Il lui remit son cheval, s'informa si la litière et les mules étaient prêtes, et si elles allaient suivant ses ordres l'attendre dans une rue assez voisine du couvent pour qu'il pût s'y rendre promptement à pied avec Teresa, et cependant pas assez près pour exciter les soupçons de la ronde, si elle venait à les rencontrer. Tout était prêt, ses instructions avaient été exécutées à la lettre. Il vit qu'il avait encore une heure à attendre avant de pouvoir donner le signal convenu à Teresa. Son domestique lui jeta un grand manteau brun sur les épaules, et il entra seul dans Séville par la porte de Triana, se cachant la figure de manière à n'être pas reconnu. La chaleur et la fatigue le forcèrent de s'asseoir sur un banc dans une rue déserte. Là il se mit à siffler et à fredonner les airs qui lui revinrent à la mémoire. De temps en temps il consultait sa montre et voyait avec chagrin que l'aiguille n'avançait pas au gré de son impatience. Tout à coup une musique lugubre et solennelle vint frapper son oreille. Il distingua sans peine les chants que l'église a consacrés aux enterremens. Bientôt une procession tourna le coin de la rue, et s'avança vers lui. Deux longues files de pénitens, portant des cierges allumés, précédaient une bière couverte de velours noir, et portée par plusieurs figures habillées à la mode antique, la barbe blanche et l'épée au côté ; la marche était fermée par deux autres files de pénitens en deuil et portant des cierges comme les premiers. Tout ce convoi s'avançait lentement et gravement. On n'entendait pas le bruit des pas sur le pavé, et on eût dit que chaque figure glissait plutôt qu'elle ne marchait. Les plis raides et longs des robes et des manteaux semblaient aussi immobiles que les vêtemens de marbre des statues.

Don Juan, à ce spectacle, éprouva d'abord cette espèce de dégoût que l'idée de la mort inspire à un épicurien. Il se leva et voulut s'éloigner, mais le nombre des pénitens et la pompe du cortège le surprit et piqua sa curiosité; il se dirigeait vers une église voisine dont les portes venaient de s'ouvrir avec bruit. Don Juan arrêta par la manche une des figures qui portaient des cierges, et lui demanda poliment quelle était la personne qu'on allait enterrer. Le pénitent leva la tête; sa figure était pâle et décharnée comme celle d'un homme qui sort d'une longue et douloureuse

maladie, il dit d'une voix sépulcrale : C'est le comte don Juan Marana.

Cette étrange réponse fit dresser les cheveux à la tête de don Juan, mais l'instant d'après il reprit son sang-froid et se mit à sourire. J'aurai mal entendu, dit-il, ou peut-être ce vieillard se sera trompé. Il entra dans l'église en même temps que la procession; les chants funèbres recommencèrent, accompagnés par le son éclatant de l'orgue, et des prêtres vêtus de chappes de deuil entonnèrent le *de profundis*. Don Juan, malgré ses efforts pour paraître calme, sentit son sang se figer. Il s'approcha d'un autre pénitent et lui dit : Quel est donc le mort que l'on enterre? — Le comte don Juan Marana, répondit le pénitent d'une voix creuse et effrayante. Don Juan s'appuya contre une colonne pour ne pas tomber. Il se sentait défaillir, et tout son courage l'avait abandonné. Cependant le service continuait et les voûtes de l'église grossissaient encore les éclats de l'orgue et des voix qui chantaient le terrible *dies iræ*. Il lui semblait entendre les chœurs des anges au jugement dernier. Enfin, faisant un effort, il saisit la main d'un prêtre qui passait près de lui. Cette main était froide comme du marbre.

— Au nom du ciel! mon père, s'écria-t-il, pour qui priez-vous ici, et qui êtes-vous?

— Nous prions pour le comte don Juan Marana, répondit le prêtre en le regardant fixement avec une expression de douleur. Nous prions pour son ame qui est en péché mortel, et nous sommes des ames que les messes et les prières de sa mère ont tirées des flammes du purgatoire. Nous payons au fils la dette de la mère; mais cette messe, c'est la dernière qu'il nous est permis de dire pour l'ame du comte don Juan Marana.

En ce moment l'horloge de l'église sonna un coup : c'était l'heure fixée pour l'enlèvement de Teresa.

— Le temps est venu, s'écria une voix qui partait d'un angle obscur de l'église, le temps est venu! est-il à nous?

Don Juan tourna la tête, et vit une apparition horrible. Don Garcia, pâle et sanglant, s'avançait avec le capitaine Gomare, dont les traits étaient encore agités d'horribles convulsions. Ils se dirigèrent tous deux vers la bière, et don Garcia, en jetant le couvercle à terre avec violence, répéta : Est-il à nous? En même temps

un serpent gigantesque s'éleva derrière lui, et le dépassant de plusieurs pieds, semblait prêt à s'élancer dans la bière.... — Don Juan s'écria : Jésus! et tomba évanoui sur la pierre.

La nuit était fort avancée, lorsque la ronde qui passait aperçut un homme étendu sans mouvement à la porte d'une église. Les archers s'approchèrent, croyant que c'était le cadavre d'un homme assassiné. Ils reconnurent aussitôt le comte Marana et ils essayèrent de le ranimer en lui jetant de l'eau fraîche au visage; mais voyant qu'il ne reprenait pas connaissance, ils le portèrent à sa maison. Les uns disaient qu'il était ivre, d'autres qu'il avait reçu quelque bastonnade d'un mari jaloux. Personne, ou du moins pas un homme ne l'aimait à Séville, et chacun disait un mot sur son état. L'un bénissait le bâton qui l'avait si bien étourdi, l'autre demandait combien de bouteilles pouvaient tenir dans cette carcasse sans mouvement. Les domestiques de don Juan reçurent leur maître de leurs mains et coururent chercher un chirurgien. On lui fit une abondante saignée, et il ne tarda pas à reprendre ses sens. D'abord, il ne fit entendre que des mots sans suite; des cris inarticulés, des sanglots et des gémissemens. Peu à peu, il parut considérer avec attention tous les objets qui l'environnaient. Il demanda où il était, puis ce qu'était devenu le capitaine Gomare, don Garcia et la procession. Ses gens le crurent fou. Cependant, après avoir pris un cordial, il se fit apporter un crucifix et le baisa quelque temps, en répandant un torrent de larmes. Ensuite il ordonna qu'on lui amenât un confesseur. La surprise fut générale, tant son impiété était connue. Plusieurs prêtres, appelés par ses gens, refusèrent de se rendre auprès de lui, persuadés qu'il leur préparait quelque méchante plaisanterie. Enfin un moine dominicain consentit à le voir. On les laissa seuls, et don Juan s'étant jeté à ses pieds, lui raconta la vision qu'il avait eue. Puis il se confessa. Après le récit de chacun de ses crimes, il s'interrompait pour demander s'il était possible qu'un aussi grand pécheur que lui obtînt jamais le pardon céleste. Le religieux répondait que la miséricorde de Dieu était infinie. Après l'avoir exhorté à persévérer dans son repentir, et lui avoir donné les consolations que la religion ne refuse pas aux plus grands criminels, le dominicain se retira, en lui promettant de revenir le soir. Don Juan passa toute la journée en prières.

Lorsque le dominicain revint, il lui déclara que sa résolution était prise de se retirer d'un monde où il avait donné tant de scandale, et de chercher à expier, dans les exercices de la pénitence, les crimes énormes dont il s'était souillé. Le moine, touché de ses larmes, l'encouragea de son mieux, et pour reconnaître s'il aurait le courage de suivre sa détermination, il lui fit un tableau effrayant des austérités du cloître. Mais à chaque supplice qu'il décrivait, don Juan s'écriait que ce n'était rien, et qu'il méritait des traitemens bien plus rigoureux.

Dès le lendemain il fit don de la moitié de sa fortune à ses parens, qui étaient pauvres; il en consacra une autre partie à fonder un hôpital et à bâtir une chapelle; il distribua des sommes considérables aux pauvres, et fit dire un grand nombre de messes pour les ames du purgatoire, surtout pour celles du capitaine Gomare et des malheureux qui avaient succombé en se battant en duel contre lui. Enfin il assembla tous ses amis, et s'accusa devant eux des mauvais exemples qu'il leur avait donnés si long-temps; il leur peignit d'une manière pathétique les remords que lui causait sa conduite passée, et les espérances qu'il osait concevoir pour l'avenir. Plusieurs de ces libertins furent touchés, et s'amendèrent: d'autres, incorrigibles, le quittèrent avec de froides railleries.

Avant d'entrer dans le couvent qu'il avait choisi pour retraite, don Juan écrivit à dona Teresa. Il lui avouait ses projets honteux, lui racontait sa vie, sa conversion, et lui demandait son pardon, l'engageant à profiter de son exemple et à chercher son salut dans le repentir. Il confia cette lettre au dominicain après lui en avoir montré le contenu.

La pauvre Teresa avait long-temps attendu dans le jardin du couvent le signal convenu; après avoir passé plusieurs heures en proie à une indicible agitation, voyant que l'aube allait paraître, elle rentra dans sa cellule, en proie à la plus vive douleur. Elle attribuait l'absence de don Juan à mille causes toutes bien éloignées de la vérité. Plusieurs jours se passèrent de la sorte, sans qu'elle reçût de ses nouvelles, et sans qu'aucun message vînt adoucir son désespoir. Enfin le moine, après avoir conféré avec l'abbesse, obtint la permission de la voir, et lui remit la lettre de son séducteur repentant. Tandis qu'elle la lisait, on voyait son

front se couvrir de grosses gouttes de sueur : tantôt elle devenait rouge comme le feu, tantôt pâle comme la mort. Elle eut pourtant le courage d'achever cette lecture. Le dominicain alors essaya de lui peindre le repentir de don Juan, et de la féliciter d'avoir échappé au danger affreux qui les attendait tous les deux, si leur projet n'eût pas avorté par une intervention évidente de la Providence. Mais, à toutes ces exhortations, dona Teresa s'écriait : « Il ne m'a jamais aimée ! » Une fièvre ardente s'empara de cette malheureuse; en vain lui prodigua-t-on les secours de l'art et de la religion. Elle repoussa les uns et parut insensible aux autres. Elle expira au bout de quelques jours en répétant toujours : « Il ne m'a jamais aimée ! »

Don Juan, ayant pris l'habit de novice, montra que sa conversion était sincère. Il n'y avait pas de mortifications ou de pénitences qu'il ne trouvât trop douces; le supérieur du couvent était souvent obligé de lui ordonner de mettre des bornes aux macérations dont il tourmentait son corps. Il lui représentait qu'ainsi il abrégerait ses jours, et qu'en réalité il y avait plus de courage à souffrir longtemps des mortifications modérées, qu'à finir tout d'un coup sa pénitence, en s'ôtant la vie. Le temps du noviciat expiré, don Juan prononça ses vœux, et continua, sous le nom de frère Ambroise, à édifier toute la maison par sa régularité et sa dévotion. Il portait une haire de crin de cheval par-dessous sa robe de bure; une espèce de boîte étroite, moins longue que son corps, lui servait de lit. Des légumes cuits à l'eau composaient toute sa nourriture, et ce n'était que les jours de fête, et sur l'ordre exprès de son supérieur, qu'il consentait à manger du pain. Il passait la plus grande partie des nuits à veiller et à prier, les bras étendus en croix; enfin il était l'exemple de cette dévote communauté, comme autrefois il avait été le modèle des libertins de son âge. Une maladie épidémique, qui s'était déclarée à Séville, lui fournit l'occasion d'exercer les vertus nouvelles que sa conversion lui avait données. Les malades étaient reçus dans l'hôpital qu'il avait fondé; il soignait les pauvres, passait les journées auprès de leurs lits, les exhortant, les encourageant et les consolant. Le danger de la contagion était tel, que l'on ne pouvait trouver, à prix d'argent, des hommes qui voulussent ensevelir les morts. Don Juan remplissait ce minis-

tère; il allait dans les maisons abandonnées, et donnait la sépulture aux cadavres en dissolution, qui souvent s'y trouvaient depuis plusieurs jours. Partout on le bénissait, et comme pendant cette terrible épidémie il ne fut jamais malade, quelques gens crédules assurèrent que Dieu avait fait un nouveau miracle en sa faveur.

Déjà, depuis plusieurs années, don Juan ou le frère Ambroise habitait le cloître, et sa vie n'était qu'une suite non interrompue d'exercices de piété et de mortifications. Le souvenir de sa vie passée était toujours présent à sa mémoire, mais ses remords étaient déjà tempérés par la satisfaction de conscience que lui donnait son changement.

Un jour, après midi, au moment où la chaleur se fait sentir avec le plus de force, tous les frères du couvent goûtaient quelque repos, suivant l'usage. Le seul frère Ambroise travaillait dans le jardin, tête nue, au soleil; c'était une des pénitences qu'il s'était imposées. Courbé sur sa bêche, il vit l'ombre d'un homme qui s'arrêtait auprès de lui. Il crut que c'était un des moines qui était descendu au jardin, et tout en continuant sa tâche, il le salua d'un *Ave Maria*. Mais on ne répondit pas. Surpris de voir cette ombre immobile, il leva les yeux et aperçut debout devant lui un grand jeune homme couvert d'un manteau qui tombait jusqu'à terre, et la figure à demi cachée par un chapeau ombragé d'une plume blanche et noire. Cet homme le contemplait en silence avec une expression de joie maligne et de profond mépris. Ils se regardèrent fixement tous les deux pendant quelques minutes. Enfin l'inconnu, avançant d'un pas et relevant son chapeau pour montrer ses traits, lui dit : Me reconnaissez-vous?

Don Juan le considéra avec plus d'attention, mais ne le reconnut pas.

— Vous souvenez-vous du siége de Berg-op-Zoom? demanda l'inconnu. Avez-vous oublié un soldat nommé Modesto?...

Don Juan tressaillit. L'inconnu poursuivit froidement...

— Un soldat nommé Modesto, qui tua d'un coup d'arquebuse votre digne ami don Garcia, au lieu de vous qu'il visait?... Modesto! c'est moi. J'ai encore un autre nom, don Juan; je me nomme don Pedro Ojeda, je suis le fils de don Alfonse Ojeda que vous avez

tué; — je suis le frère de dona Fausta Ojeda que vous avez tuée; — je suis le frère de dona Teresa Ojeda que vous avez tuée.

— Mon frère, dit don Juan, en s'agenouillant devant lui, je suis un misérable couvert de crimes. C'est pour les expier que je porte cet habit, et que j'ai renoncé au monde. S'il est quelque moyen d'obtenir de vous mon pardon, indiquez-le-moi. La plus rude pénitence ne m'effraiera pas, si je puis obtenir que vous ne me maudissiez pas.

Don Pedro sourit amèrement. Laissons là l'hypocrisie, seigneur de Marana; je ne pardonne pas. Quant à mes malédictions, elles vous sont toutes acquises. Mais je suis trop impatient pour en attendre l'effet. Je porte sur moi quelque chose de plus efficace que des malédictions. —

A ces mots il jeta son manteau et montra qu'il portait sous son bras deux longues rapières de combat. Il les tira du fourreau et les planta en terre toutes les deux. Choisissez, don Juan, dit-il. On dit que vous êtes un grand spadassin, je me pique un peu d'être adroit à l'escrime. Voyons ce que vous savez faire.

Don Juan fit le signe de la croix et dit : — Mon frère, vous oubliez les vœux que j'ai prononcés. Je ne suis plus le don Juan que vous avez connu. Je suis le frère Ambroise.

— Eh bien! frère Ambroise, vous êtes mon ennemi, et sous quelque nom que vous portiez, je vous hais, et je veux me venger de vous.

Don Juan se mit de nouveau à genoux. — Si c'est ma vie que vous voulez prendre, mon frère, elle est à vous. Châtiez-moi comme vous le désirez.

— Lâche hypocrite! crois-tu que je suis ta dupe? Si je voulais te tuer comme un chien enragé, me serais-je donné la peine d'apporter ces armes? Allons! choisis promptement et défends ta vie!

— Je vous le répète, mon frère, je ne puis combattre. Mais je puis mourir.

— Misérable! s'écria don Pedro en fureur, on m'avait dit que tu avais du courage. Je vois que tu n'es qu'un vil poltron!

— Du courage, mon frère! je demande à Dieu qu'il m'en donne pour ne pas m'abandonner au désespoir où me jetterait, sans son secours, le souvenir de mes crimes. Adieu, mon frère. Je me retire,

car je vois bien que ma vue vous aigrit. Puisse mon repentir vous paraître un jour aussi sincère qu'il l'est en réalité !

Il faisait quelques pas pour quitter le jardin, lorsque don Pedro l'arrêta par la manche. — Vous ou moi, s'écria-t-il, nous ne sortirons pas vivans d'ici. Prenez une de ces épées, car le diable m'emporte si je crois un mot de toutes vos jérémiades !

Don Juan lui jeta un regard suppliant, et fit encore un pas pour s'éloigner; mais don Pedro, le saisissant avec force et le tenant par le collet : — Tu crois donc, meurtrier infâme, que tu pourras te tirer de mes mains? Non! je vais mettre en pièces ta robe hypocrite qui cache ta queue de diable, et alors peut-être te sentiras-tu assez de cœur pour te battre avec moi. — En parlant ainsi, il le poussait rudement contre une muraille.

— Seigneur Pedro Ojeda, s'écria don Juan, tuez-moi si vous le voulez, mais je ne me battrai pas. — Et il croisa les bras, regardant fixement don Pedro d'un air calme, quoique assez fier.

— Oui, je te tuerai, misérable! Mais avant je te traiterai comme un lâche que tu es. — Et il lui donna un soufflet, le premier que don Juan eût jamais reçu. La figure de don Juan devint d'un rouge pourpre. La fierté et la fureur de sa jeunesse rentrèrent dans son ame. Sans dire un mot, il s'élança vers une des épées et s'en saisit. Don Pedro prit l'autre et se mit en garde. Tous les deux s'attaquèrent avec fureur, et fondirent l'un sur l'autre à la fois et avec la même impétuosité. L'épée de don Pedro se perdit dans la robe de laine de don Juan et glissa à côté du corps sans le blesser, tandis que celle de don Juan s'enfonça jusqu'à la garde dans la poitrine de son adversaire. Don Pedro expira sur-le-champ. Don Juan, voyant son ennemi étendu à ses pieds, demeura quelque temps immobile à le contempler d'un air stupide. Peu à peu il revint à lui et reconnut la grandeur de son nouveau crime. Il se précipita sur le cadavre et essaya de le rappeler à la vie. Mais il avait vu trop de blessures pour douter un instant que celle-là ne fût mortelle. L'épée sanglante était à ses pieds, et semblait s'offrir à lui pour qu'il se punît lui-même; mais il écarta bien vite cette nouvelle tentation du démon. Il courut chez le supérieur et se précipita tout effaré dans sa cellule. Là, prosterné à ses pieds, il lui raconta cette terrible scène en versant un torrent de larmes. D'abord le supérieur

ne voulut pas le croire, et sa première idée fut que les grandes mortifications que s'imposait le frère Ambroise lui avaient fait perdre la raison. Mais le sang qui couvrait la robe et les mains de don Juan ne lui permit pas de douter plus long-temps de l'horrible vérité. C'était un homme rempli de présence d'esprit. Il comprit aussitôt tout le scandale qui rejaillirait sur le couvent, si cette aventure venait à se répandre. Personne n'avait vu le duel. Il s'occupa de le cacher aux habitans mêmes du couvent. Il ordonna à don Juan de le suivre, et, aidé par lui, transporta le cadavre dans une salle basse dont il prit la clé. Ensuite il enferma don Juan dans sa cellule, et sortit pour aller prévenir le corrégidor.

On s'étonnera peut-être que don Pedro, qui avait déjà essayé de tuer don Juan en trahison, ait rejeté la pensée d'un second assassinat, et cherché à se défaire de son ennemi dans un combat à armes égales; mais ce n'était de sa part qu'un calcul de vengeance infernale. Il avait entendu parler des austérités de don Juan, et sa réputation de sainteté était si répandue, que don Pedro ne doutait point que s'il l'assassinait, il ne l'envoyât tout droit dans le ciel. Il espéra qu'en le provoquant et l'obligeant à se battre, il le tuerait en péché mortel, et perdrait ainsi son corps et son ame. On a vu comment ce dessein diabolique tourna contre son auteur.

Il ne fut pas difficile d'assoupir l'affaire. Le corrégidor s'entendit avec le supérieur du couvent pour détourner les soupçons. Les autres moines crurent que le mort avait succombé dans un duel avec un cavalier inconnu, et qu'il avait été porté blessé dans le couvent, où il n'avait pas tardé à expirer. Quant à don Juan, je n'essaierai de peindre ni ses remords ni son repentir. Il accomplit avec joie toutes les pénitences que le supérieur lui imposa. Pendant toute sa vie, il conserva suspendue au pied de son lit l'épée dont il avait percé don Pedro, et jamais il ne la regardait sans prier pour son ame et pour celles de sa famille. Afin de matter le reste d'orgueil mondain qui demeurait encore dans son cœur, l'abbé lui avait ordonné de se présenter chaque matin au cuisinier du couvent, qui devait lui donner un soufflet; après l'avoir reçu, le frère Ambroise ne manquait jamais de tendre l'autre joue, en remerciant le cuisinier de l'humilier ainsi. Il vécut encore dix années dans ce cloître, et sa pénitence ne fut plus interrompue par un nouveau retour aux

passions de sa jeunesse. Il mourut vénéré comme un saint, même par ceux qui avaient connu ses premiers déportemens. Sur son lit de mort, il demanda comme une grace qu'on l'enterrât sous le seuil de l'église, afin que chacun le foulât aux pieds. Il voulut encore que sur son tombeau on gravât cette inscription : *Ci gît le pire homme qui fut au monde.* Mais on ne jugea pas à propos d'exécuter toutes les dispositions que son excessive humilité lui avait dictées. Il fut enseveli auprès du maître-autel de la chapelle qu'il avait fondée. On consentit, il est vrai, à graver sur la pierre qui couvre sa dépouille mortelle l'inscription qu'il avait composée; mais on y ajouta un récit et un éloge de sa conversion. Son hôpital, et surtout la chapelle où il est enterré, sont visités par tous les étrangers qui passent à Séville. Murillo a décoré la chapelle de plusieurs de ses chefs-d'œuvre. Le Retour de l'Enfant prodigue et la Piscine de Jéricho, qu'on admire maintenant dans la galerie de M. le maréchal Soult, ornaient autrefois les murailles de l'hôpital de la Charité.

PROSPER MÉRIMÉE.

UNIVERSITÉS

ALLEMANDES.

GOETTINGUE.

Une petite ville de dix mille ames, aux frontières du royaume de Hanovre, jadis riche et puissante, s'il faut en croire les anciennes chroniques, mais au dix-huitième siècle, complètement déchue et oubliée. George II, roi d'Angleterre, s'avisa d'y établir une université, et Goettingue est devenue une des villes les plus importantes de l'Allemagne. Pour bien comprendre quels furent pour le pays les résultats de cet établissement, il faut se reporter à l'époque même où il vint dans la pensée du monarque de le créer. Un des professeurs appelés, en 1764, à faire partie de la nouvelle université, nous a lui-même tracé un récit très curieux de son arrivée dans cette ville. Goettingue était alors entièrement ignoré, et quand la nouvelle se répandit qu'une université devait y être formée, beaucoup de savans eurent à se demander d'abord où cette ville était située. Il n'y avait pas moitié de la population qui y existe aujourd'hui; pas un imprimeur, pas un libraire, à peine quelques mauvaises

auberges. Haller, le célèbre naturaliste, ne put y arriver sans briser sa voiture sur les mauvais chemins qui y conduisaient; et pour donner les soins nécessaires à sa femme qui s'était blessée grièvement dans cette chûte, il fallut envoyer chercher un médecin à Cassel.

Avec l'université, Goettingue reprend un nouveau lustre, une nouvelle existence, et n'est-ce pas une chose de haut intérêt que de voir ces conquêtes opérées par l'esprit, ces beaux fruits que la science porte à la fois et dans la vie intellectuelle et dans la vie purement matérielle de tout un peuple? Avec les professeurs, arrivent les habitudes nobles, les travaux sérieux, la haute magistrature du savoir et de la pensée; avec les cours universitaires, la troupe joyeuse d'étudians, le recueillement et le plaisir, les livres et les courses à cheval, les libraires et les cafés. De nouvelles maisons s'élèvent pour recevoir cette colonie, de nouvelles rues se forment. L'or du gouvernement et l'or des nouveaux venus afflue dans cette petite ville, qui, naguère encore, se traînait dans les minuties de son commerce de détail. L'aisance passe des hauts degrés de la bourgeoisie aux plus pauvres artisans; l'activité règne de toutes parts, et cette activité ne demeure plus infructueuse. On dirait d'un beau jour de printemps qui vient réveiller cette ville long-temps engourdie, d'une nouvelle sève qui circule dans tous ses membres, et leur rend la force et la chaleur. L'université est là entée sur cette pauvre ville de Goettingue, comme une plante aux longs et verts rameaux sur un pan de muraille à demi brisé. On regarde ces ruines noircies par le temps, et l'on s'étonne de voir grandir sur ce sol ingrat un arbre dont un coup de vent apporta la semence, et qui pousse ses racines entre les pierres mal jointes, tandis qu'avec ses larges branches, il couronne si bien un reste de créneaux.

L'université fut établie au mois d'octobre 1734, d'après un privilége de l'empereur Charles VI, et reçut, en mémoire de son fondateur, le nom de Georgia Augusta. On y appela de toutes les parties de l'Allemagne les professeurs qui s'étaient fait un nom par leurs écrits, ou leur manière d'enseigner. Il en vint de Leipzig, d'Iéna, de Wurtemberg et de la Suisse. Le gouvernement hanovrien leur assurait de grands avantages, et l'honneur de poser les bases d'une nouvelle université était pour ces apôtres de la science un puissant motif d'émulation. Là vint le bon Hollmann, qui a si bien dépeint l'ancien état d'appauvrissement intellectuel où se trouvait Goettingue; Cursius, le professeur de théologie; Buttner, le botaniste; un peu plus tard, Tobie Meyer, l'astronome, et en tête de tous, le grand Haller, bien digne de présider à la formation d'un tel établissement. Quelques-uns de ces noms que les annales de Goettingue mentionnent avec orgueil, se sont un peu effacés, il est vrai, derrière les

progrès que la science a faits depuis un siècle; mais alors ils étaient environnés de tout leur prestige, et ils ralliaient autour d'eux une foule d'élèves studieux. Plusieurs de ces professeurs eurent la gloire d'arriver à Goettingue avec un cortége d'étudians qui avaient déjà assisté à leurs cours dans une autre université, et qui voulaient, comme de braves soldats, suivre jusqu'au bout la bannière de leur premier maître.

Une fois installés à Goettingue, les professeurs se mirent avec ardeur à défricher le terrain qui leur était confié. On vit alors ce qui arrive toujours au commencement d'une entreprise difficile quand il s'offre à la volonté de l'homme beaucoup d'obstacles, et très peu de moyens de les surmonter; on vit toute cette petite colonie de savans rivaliser de zèle et d'efforts pour mener à bon port la barque qui leur était confiée. Il n'y avait pas dans Goettingue assez de caractères d'imprimerie pour imprimer quelques affiches, on en fit venir d'Erfurt. On fonda un journal scientifique, le doyen des journaux allemands, qui a passé à travers toutes les révolutions et subsiste encore aujourd'hui dans la même simplicité de forme qu'il apparut il y a un siècle. L'un des professeurs en prit la rédaction suprême, les autres se firent compositeurs, correcteurs, selon que le besoin l'exigeait. En même temps, on organisait une académie des sciences, qui, depuis le jour de sa création jusqu'à présent, a su rallier à elle les hommes célèbres de tous les pays; l'académie allemande, destinée à seconder les progrès et le perfectionnement de la langue nationale, et une académie historique. Le gouvernement secondait à merveille ces nobles tentatives, et le ministre chargé spécialement de la direction spéciale de l'université, Münchhaüsen, semblait avoir été envoyé exprès par le bon génie de l'université pour lui prêter l'appui de son crédit, de son pouvoir et de ses lumières. L'œuvre scientifique s'opérait ainsi avec persévérance; les professeurs enrichissaient chaque jour, comme de diligentes abeilles, leur ruche de miel, et, un beau jour, Goettingue se réveilla grande ville de pauvre bourg ignoré qu'elle était; cette fois il fallut lui donner une place distinguée dans les dictionnaires de géographie et les livres de voyage. Il fallut que le savant tournât ses regards de ce côté, et que l'étranger jaloux de connaître les merveilles de l'Allemagne vînt y faire une halte, car Goettingue avait pris rang parmi les universités protestantes allemandes; elle était devenue, comme on la nomme encore, la perle du royaume de Hanovre.

Elle avait son journal qui rendait compte des découvertes les plus importantes, ses sociétés savantes qui tenaient des assemblées régulières, publiaient des traités, distribuaient des prix; elle eut bientôt son jardin botanique, son observatoire, ses cabinets de physique et d'histoire natu-

relle. Il lui manquait encore une bibliothèque; mais le même zèle qui avait déjà opéré des prodiges dans d'autres occasions devait en produire ici de nouveaux. On avait environ neuf mille volumes, dont un M. de Bulow avait fait un legs en mourant. Le gouvernement en ajouta deux mille deux cents; on en trouva sept cent quatre-vingts dans la bibliothèque du gymnase, et tout cela réuni forma la première base. On en appela à la générosité des nobles et des professeurs; on préleva sur la taxe payée par les étudians un fonds particulier pour acheter des livres; on imposa aux professeurs et aux libraires l'obligation de remettre à cette bibliothèque un exemplaire de chacun des livres qu'ils publieraient. Puis il arriva une foule de dons gratuits de la Saxe, de la Prusse, de l'Angleterre et de la France même, qui s'empressaient d'enrichir cette jeune université, comme les bonnes fées d'autrefois apportaient leurs présens au berceau d'un enfant. A mesure que les dons se multipliaient, on se hâtait d'élaguer les exemplaires doubles, et de les vendre pour acheter les ouvrages essentiels qui manquaient encore. Il y avait dans cette administration un dévouement entier, un ordre admirable qui devait en peu de temps servir à tripler ses richesses. En 1765, cette bibliothèque, formée d'un si petit noyau, comptait déjà soixante mille volumes. En 1789, elle en avait cent vingt mille; en 1802, deux cent mille. Aujourd'hui, elle en compte plus de trois cent mille. C'est la première bibliothèque de l'Allemagne. Outre une grande quantité de manuscrits précieux, de livres rares des premiers temps de l'imprimerie, ou d'éditions classiques, elle renferme une collection très nombreuse d'ouvrages de mathématiques et de sciences positives, et une foule de documens historiques qui n'existe peut-être nulle part en Allemagne aussi complète. Les Anglais ont été forcés de reconnaître que Goettingue possédait, sur l'histoire particulière de leurs comtés et de leurs provinces, plus de sources authentiques, de livres rares que l'Angleterre même. Cette bibliothèque est établie en partie dans une grande église disposée avec un tact parfait. C'est le coup-d'œil le plus imposant que j'aie jamais vu, et peut-être la plus belle salle de bibliothèque qui existe. Les livres ne sont point entassés rayon sur rayon contre les murailles, mais placés sur des tablettes qui partagent symétriquement la salle, et rangés dans un tel ordre, que pour trouver l'ouvrage qu'on leur demande, les bibliothécaires n'ont jamais besoin d'avoir recours au catalogue. Ils maintiennent sans doute cet avantage, en se chargeant eux-mêmes de tout le travail de placement et de déplacement et en n'employant jamais le secours d'aucun domestique. Ce qui est surtout admirable à observer dans cette bibliothèque, c'est la libéralité, et en même temps l'esprit d'ordre avec lequel elle fait usage de ses richesses.

Elle est ouverte chaque jour au public, mais chaque jour, hors des heures déterminées, un professeur peut avoir les ouvrages qu'il désire, et sur la signature d'un homme un peu connu, un étudiant peut emporter chez lui autant de livres que bon lui semble. Il arrive souvent même que des professeurs de Leipzig, de Berlin, ou d'autres villes encore plus éloignées, se font envoyer des livres jusque chez eux, et je ne sache pas que l'on en ait jamais perdu. On peut croire aussi que les trésors de cette bibliothèque doivent être soigneusement conservés, quand on trouve parmi les savans préposés à leur garde des hommes tels que Reuss, Benecke, et les deux frères Grimm, inscrits comme second et troisième bibliothécaires.

L'un des grands avantages de l'université de Goettingue, et l'on pourrait dire celui d'où découlent tous les autres, c'est d'avoir été placée sous la protection d'un gouvernement qui a su comprendre ce qu'elle valait, et qui a sans cesse pris à tâche de lui donner plus de relief. Dès le jour où elle fut créée, elle devint l'objet particulier de l'attention de George II, et ses successeurs n'ont jamais démenti ce noble sentiment. Le roi d'Angleterre est encore aujourd'hui son recteur *magnificentissimus*, ses fils viennent ici faire une partie de leurs études, et il n'ignore rien de ce qui peut élever plus haut une des branches de la science, récompenser le mérite d'un professeur. Mais un demi-siècle après sa fondation, cette université s'était déjà acquise une telle célébrité qu'elle pouvait se soutenir elle-même, et passer impunément à travers les révolutions. En 1792, le général Custine se hâtait de lui envoyer une sauve-garde. En 1803, Berthier écrivait à Heine : « Le premier consul sait apprécier les services que l'université de Goettingue a rendus aux lettres, et les droits qu'elle s'est acquis à la reconnaissance des savans. Que le bruit des armes n'interrompe pas vos paisibles et utiles travaux! L'armée française accordera une protection spéciale à vos établissemens. Son général en a reçu l'ordre et aura un grand plaisir à l'exécuter. Vous pouvez en donner l'assurance à tous les membres de votre université que le premier consul honore d'une grande estime. »

Goettingue obtint la même distinction du gouvernement westphalien; Jérôme respecta les privilèges de l'université, et son ministre Jean de Müller n'était pas homme à les restreindre.

De cette faveur des gouvernemens, de cet esprit éclairé qui veillait à son administration, résulta pour Goettingue le grand, le vrai principe de vie. L'enseignement jouit d'une liberté complète, les étudians eurent leurs privilèges, les professeurs eurent aussi les leurs, et il faut compter, entre autres, celui d'être exempts, pour les livres qu'ils publient, de toute

espèce de censure, ce que l'on ne retrouverait pas facilement dans le reste de l'Allemagne. Rien ne coûte au gouvernement hanovrien pour attirer ou conserver à Goettingue les hommes capables de donner à la science qu'ils enseignent un nouveau lustre. Aussi les professeurs, une fois arrivés là, n'en sortent guère. Ils y suivent paisiblement leur carrière, deviennent conseillers, puis conseillers privés, reçoivent deux ou trois décorations, quelque pension, et s'endorment un jour, en sortant de leur auditoire, pour ne plus se réveiller. On place leur buste dans la bibliothèque; on imprime leur panégyrique; on fait une nouvelle édition de leurs œuvres, et leur nom inscrit avec honneur dans les annales de l'université, vénéré par leurs élèves, respecté par leurs successeurs, s'en va d'année en année jeter encore un doux reflet sur la tête de leurs neveux et petits neveux. C'est comme un idéal de vie paisible, studieuse, réfléchie, que les troubles révolutionnaires et les orages de notre époque n'ont pas encore pu ternir.

Goettingue s'est toujours distinguée par la haute réputation des hommes attachés à son université, et plus d'un écrivain célèbre a ambitionné l'honneur d'être admis au nombre de ses professeurs. En remontant à son origine, nous trouvons une suite non interrompue de savans que non seulement le pays de Hanovre, mais l'Allemagne entière ne peut cesser de vénérer: ainsi, Meyer, l'inventeur des tables lunaires; Heine, le philologue; Haller, le naturaliste; Schlozer, qui tour à tour professa l'histoire, la politique, la statistique; Martens, qui a vu venir à lui toute la jeune noblesse allemande qui se destinait à la diplomatie; de Villers notre compatriote, dont Mme de Staël a fait l'éloge; Rœderer de Strasbourg; Busching; Sartorius; Eichhorn; Bouterweck, etc.

Là, la science a marché d'un pas rapide par toutes les voies qui lui étaient ouvertes, toujours secondant le progrès général et quelquefois le devançant. Il y aurait un livre curieux à faire sur tout ce que cette université a produit dans l'espace d'un siècle, sur les tentatives hardies dont elle a été le théâtre, les recherches profondes auxquelles elle s'est livrée, et les diverses théories qu'elle a jetées de par le monde. Il y a surtout deux grandes époques dans l'histoire de Goettingue, c'est celle où Bürger, Holty, Leisewitz, Holberg, se réunissaient ici pour publier leurs vers, et où l'Allemagne regardait poindre avec surprise cette nouvelle ère littéraire annoncée par l'almanach des Muses de cette confrérie de poètes; c'est celle où une société de savans se formait pour publier une suite d'ouvrages dans laquelle Eichhorn apportait son histoire d'Europe, et Bouterweck sa belle histoire des littératures.

En observant séparément les diverses branches scientifiques que l'université de Goettingue a dû embrasser, on ne peut s'empêcher de recon-

naître pourtant qu'elle ne s'est pas illustrée dans toutes également. La philosophie, la théologie, la philologie ont jeté ailleurs un plus grand éclat, mais elle s'est élevée très haut dans les mathématiques, dans la jurisprudence, dans l'histoire naturelle, et je ne sache pas qu'aucune université présente comme celle-ci tant de beaux, larges et continus développemens dans l'histoire.

Aujourd'hui, Goettingue a donné une nouvelle importance à ses établissemens; la bibliothèque s'est agrandie; le cabinet public d'histoire naturelle, fondé par Blumenbach, et celui où le vénérable professeur a recueilli avec tant de soin des crânes d'hommes de toutes les nations, pour établir sa théorie sur les races humaines, ont reçu de nouvelles richesses : le jardin botanique est plus étendu et plus complet; on a bâti un nouvel observatoire, une superbe salle d'anatomie; on parle maintenant de construire un nouvel édifice pour l'université. Ne sont-ce pas là tout autant de signes de prospérité?

Le nombre des étudians a diminué, il est vrai. Il ne s'élève guère à présent qu'à huit cent cinquante à neuf cents. Il a été autrefois de quinze cents; mais cette diminution s'est fait sentir dans la plupart des universités allemandes. Cela tient à la jalouse autorité que certains gouvernemens exercent envers les universités, à la censure odieuse qui s'immisce jusque dans les leçons que le professeur devrait pouvoir faire librement et d'après sa conscience. Cela tient aux examens si rigoureux que doivent subir ceux qui se présentent pour prendre leurs inscriptions universitaires; et puis il faut observer que le nombre des jeunes gens qui ont fait leurs études est déjà plus que suffisant pour occuper tous les emplois, et que la perspective de se traîner long-temps dans une inaction forcée à la suite des autres décourage ceux qui seraient tentés de prendre la même route.

Du reste, Goettingue conserve toujours le privilège d'avoir les étudians riches et étrangers. Plus de la moitié de ceux qui s'y trouvent aujourd'hui viennent de l'Angleterre, de la France et de la Suisse.

Quant aux professeurs, je ne crois pas que jamais l'université ait présenté une réunion d'hommes distingués en tout genre, d'hommes dévoués à la science, plus complète que celle qu'elle nous offre aujourd'hui. Il y a quarante et un professeurs ordinaires, quatre pour la théologie, sept pour la faculté de jurisprudence, neuf pour celle de médecine, vingt et un pour celle de philosophie, qui embrasse à la fois les sciences mathématiques et physiques, les lettres, l'histoire, la diplomatie, la statistique, la technologie, les arts mécaniques, l'architecture, et la philosophie proprement dite. On compte en outre onze professeurs extraordinaires et quarante professeurs faisant des cours libres et portant le titre de *Privat-docent*.

C'est là, parmi ces professeurs, que se trouvent Hugo, le doyen des jurisconsultes allemands; Heeren, l'historien couronné deux fois par l'Institut de France; Gauss, que l'on regarde comme le plus grand mathématicien de l'Allemagne; Ottfried Müller, qui, à l'âge où les autres ne font encore qu'étudier, s'est élevé au premier rang des archéologues; les deux frères Grimm, deux nobles hommes qui ont resserré par l'étude, par une admirable association de travaux les liens de la nature; Amédée Wendt, l'auteur de l'Histoire de l'art, et l'éditeur du célèbre ouvrage philosophique de Tennemann; le vénérable Blumenbach, que ses quatre-vingt-cinq ans n'empêchent pas encore de continuer ses cours; Giessler, qui semble partager avec Neander le domaine de l'histoire ecclésiastique; Langenbeck l'anatomiste, etc.

Ce qu'il y a surtout de beau à observer, c'est le caractère simple et modeste de ces hommes qui ont passé une vie si laborieuse, qui ont fait germer tant de beaux fruits dans le champ de la science; c'est la facilité avec laquelle ils se communiquent à ceux qui sont placés loin d'eux dans la hiérarchie littéraire, et les relations d'amitié et de confiance qu'ils conservent l'un envers l'autre. Ce n'est plus cette gêne qui pèse sur les professeurs des universités catholiques, toujours restreints par la censure, toujours poursuivis par l'espionnage des prêtres ou du gouvernement; c'est le laissez-aller des hommes qui peuvent dire franchement et loyalement ce qu'ils pensent, c'est la noble liberté de la science qui passe dans les relations privées. Jamais je n'ai si bien compris l'image d'une république des lettres qu'en voyant cette réunion de professeurs, unis l'un à l'autre par des liens d'estime, travaillant avec le même amour au même but, et s'encourageant mutuellement dans la route qu'ils ont à suivre, dans les obstacles qu'ils ont à vaincre.

J'ai assisté un jour à l'une de leurs fêtes. Peu de choses m'ont autant frappé. On célébrait la cinquantième année de doctorat du savant Heeren. C'était un jour de vacance et de joie pour toute l'université. Dès le matin, une députation des diverses facultés était allée offrir au noble professeur un nouveau diplôme de docteur, imprimé en lettres d'or sur parchemin; après midi, les professeurs ordinaires et extraordinaires, les magistrats de la ville et quelques étrangers se réunirent à la même table. Nous étions tous assis, lorsque Heeren arriva conduit par deux professeurs, et je ne saurais rendre le sentiment de respect avec lequel tout le monde se leva spontanément à son approche, et l'émotion qui nous saisit en voyant cette belle tête blanche de vieillard. Les mœurs modernes semblaient retourner aux mœurs antiques; Lacédémone eût applaudi à ce tableau. Heeren s'assit dans le fauteuil qui lui était destiné, sous les branches de

feuillage qui lui formaient une couronne. Le premier toast était pour le roi, recteur de l'université, le second pour lui. Le professeur Wendt lui apporta des vers qu'il lut avec des yeux pleins de larmes. Puis il voulut parler, nous remercier, et l'émotion arrêta sa voix. Noble et digne vieillard! avec son large front, sa chevelure blanche comme l'argent, son regard encore vif et hardi, il était là comme un de ces anciens héros dont l'art et la poésie nous dépeignent la force et la majesté. Quand la première rumeur que le toast avait fait naître fut passée, il se tourna du côté de ses voisins, et se mit à leur raconter sa vie; il dit comment il était devenu docteur, quels voyages il avait entrepris, et quelle année il avait commencé à professer (1). C'était aussi une épopée, mais l'epopée toute pacifique d'un Nestor d'université. Qu'elles sont belles ces fêtes de la science où l'on célèbre ainsi la première entrée d'un professeur dans sa longue carrière, et où lui-même recueille avec tant de joie ses souvenirs, et dit à ses amis quels furent ses travaux et ses paisibles conquêtes !

A la fin du dîner, Heeren fut reconduit chez lui par la même députation qui était allée le prendre le matin, et le soir les étudians se rassemblaient sous ses fenêtres et chantaient des hymnes en son honneur.

Dans trois ans on célébrera à la fois sa cinquantième année de professorat et l'anniversaire séculaire de l'université; ne sera-ce pas une admirable fête?

Il me reste encore à parler de la ville. Elle est située au pied d'une colline, dans une plaine large et fertile, et les arbres fruitiers, les jar-

(1) Heeren est né à Brême, le 27 octobre 1760. Il vint en 1779 faire ses études à Goettingue, et reçut en 1784 le grade d'assesseur auprès de la société des sciences. En 1785, il fit un voyage à Vienne, Venise, Florence; visita la Sicile, le Milanais, le Piémont, la France, la Belgique, la Hollande, revint à Goettingue en 1787, et y fut nommé professeur de philosophie. Depuis il n'a plus quitté la ville où il avait été élevé, où il était devenu maître. En 1793, il écrivit ses *Idées sur la politique*, que l'on retrouve aujourd'hui traduites dans toutes les langues de l'Europe; en 1803, son essai sur la réformation; en 1808, son ouvrage sur l'influence des croisades, que l'Institut de France couronna, et d'année en année une quantité d'essais historiques qu'il composa pour l'académie des sciences de Goettingue, et d'autres ouvrages d'une plus grande étendue qui tous mériteraient une longue et sérieuse analyse. En 1801, il fut nommé professeur d'histoire et successivement membre de l'académie des sciences de Munich, Copenhague, Berlin, Paris, etc.

On publie maintenant à Goettingue une édition complète de ses œuvres, en dix volumes in-8°. Les neuf premiers volumes ont paru.

dins, les champs de blé et les verts enclos qui l'entourent lui donnent assez l'air d'une petite ville de Normandie. Ses rues sont élégantes et bien bâties; les monumens publics qui les décorent ne sont pas splendides, mais presque tous d'un très bon goût. Elle a la physionomie jeune et riante, mais peut-être aurait-on le droit de regretter qu'elle se soit dépouillée avec tant de soin de ses vieux édifices pour prendre la légèreté de structure et le badigeonnage des temps modernes. Goettingue est l'une des plus anciennnes villes d'Allemagne. Plusieurs historiens font dériver son nom de Goth, et remonter son origine jusqu'au VIIIe siècle. Elle passa, non sans y jouer quelquefois un rôle important, à travers les diverses phases du moyen âge; d'abord ville impériale, ville féodale, ville libre, ville anséatique, puis ville réformée, la rupture du lien anséatique lui porta le premier échec, et la guerre de trente ans, si fatale à toute l'Allemagne, appauvrit ses bourgeois, et jeta son industrie dans un état de misère dont elle ne se releva plus. On n'y trouve aujourd'hui que très peu de monumens de son ancienne histoire : une vieille tour d'église que l'on voit s'élever de loin comme une haute colonne, et qui appartient sans doute aux premiers temps d'architecture gothique; une maison dont les murailles sont couvertes de sculptures en bois qui portent le caractère naïf des artistes du XVIe siècle, et des remparts au pied desquels on dessine maintenant un jardin anglais.

Les vrais monumens sont dans les environs de la ville, sur ces montagnes où les anciens seigneurs allaient construire leur forteresse. Là étaient les troupes de guerriers aventureux, vivant d'exactions et de rapines, les véritables ennemis contre lesquels la bourgeoisie avait à combattre sans cesse, ou pour son territoire, ou pour ses libertés. Là sont les deux châteaux de *Gleichen*, situés sur deux montagnes parallèles (d'où vient leur nom de *gleichen*, pareilles), et appartenant à deux frères qui s'étaient juré une haine mortelle, et se tuèrent tous deux à la fois, en se tirant l'un contre l'autre un coup d'arquebuse; le vieux château de Hardenberg, qui remonte jusqu'au IXe siècle; les grandes et magnifiques ruines du château de Plesse, au pied duquel les étudians et les jeunes filles de Goettingue vont maintenant danser le dimanche. De ces anciens remparts de la féodalité, il ne reste plus que d'informes débris; le pauvre paysan s'en va prendre les pierres du donjon pour se bâtir son humble cabane, et l'enfant joue dans cette salle où se rassemblaient les vieux guerriers.

Là, revivent encore ces anciennes traditions, ces bons vieux contes transmis d'âge en âge par la crédulité populaire, ces récits de géans et de nains de la montagne, comme on les retrouve dans le Tyrol et dans le

Hartz, et ces chroniques locales comme l'esprit poétique des Allemands en a créé pour chaque pays.

De jeunes filles s'en vont par un soir d'été chercher des fleurs au sommet de la montagne. L'obscurité vient. Minuit sonne; elles s'égarent dans la forêt. Une porte d'airain s'ouvre devant elles; elles entrent, et aperçoivent une troupe de géans avec la massue en main, qui gardent des vases remplis de pièces d'or. L'effroi les saisit, elles veulent fuir; mais l'une d'entre elles, moins agile que les autres, reste en arrière, et la porte d'airain se referme sur elle, et la dérobe à ses compagnes.

Un étudiant s'asseoit au milieu des ruines de Plesse. Le sommeil le prend, la nuit tombe, un orage éclate. Il se réveille par une pluie effroyable, au bruit de la foudre, au sillonnement des éclairs. Pas un refuge ne s'offre à ses yeux, pas un guide n'est là pour lui montrer son chemin. Il s'effraie, il appelle les esprits à son secours. Tout à coup, il voit briller de loin une lumière; elle s'approche, elle arrive près de lui, et un joli petit homme, un nain de la montagne, lui demande ce qu'il préfère, ou de s'en retourner immédiatement à Goettingue, ou de venir passer la nuit dans sa demeure. Le pauvre étudiant, mouillé jusqu'aux os, ayant faim et soif, accepte avec joie ce gîte inattendu, bien que le petit homme lui semble d'une nature assez singulière. Mais il se rappelle avoir lu dans Paracelse que Dieu, après avoir créé Adam et Ève, avait aussi créé des êtres intelligens qui n'ont ni chair, ni os, et tiennent le milieu entre l'ange et l'homme. Ainsi, il se résout à avoir bon courage, et arrive, en suivant les pas de son guide, au sein d'une grotte profonde taillée dans le cristal et étincelante d'or et de diamans; là, se trouve réunie toute la famille du nain, sa femme, ses frères et sœurs, et une jolie jeune fille, qui n'a pas plus d'un pied et demi de hauteur, mais qui est charmante à voir. On s'asseoit à table, une table de roi, couverte des plus fins services de vermeil et d'un linge d'amiante damassé, blanc comme la neige. On y trouve des mets d'une saveur exquise, qu'aucun cuisinier royal n'indique, et l'on y sert une boisson délicieuse qui se recueille entre ciel et terre, mais dont les hommes ne connaissent malheureusement pas la source. Cette famille de nains a toutes les vertus simples et hospitalières des temps antiques. Quand les jeunes filles ont fait à l'étranger les honneurs de leur habitation, quand l'esprit de la montagne lui a porté un salut amical avec sa coupe d'or, on se jette à genoux, on prie, on rend grace à Dieu de ses dons, et les deux fils du nain conduisent eux-mêmes l'étudiant à la couche qui lui a été préparée. Le lendemain matin, l'étudiant songe à sa pauvre petite chambre de Goettingue, à sa mauvaise pension, à son fatras de livres

et de cahiers, et en regardant autour de lui, il ne peut s'empêcher de faire une triste comparaison entre ce qu'il a connu jusqu'alors et la vie douce et splendide de ces habitans des montagnes. Hélas! il voudrait bien pouvoir rester, mais il est d'une nature trop grossière pour habiter avec de purs esprits. Son hôte le lui dit à regret, il faut qu'il parte. On lui prépare un dernier repas, on remplit une cassette d'or et de diamans; la jeune fille lui dit adieu en rougissant; le père lui donne quelques bons conseils; puis deux petits nains le conduisent au bas de la montagne, lui remettent la cassette, et il arrive à Goettingue avec un trésor que les bijoutiers de la ville n'estimèrent pas moins de 40,000 thalers.

La chronique de Gleichen rentre dans le cycle romanesque des croisades.

Le comte de Gleichen a épousé une jeune femme qu'il aime beaucoup. Mais de longues années se passent, et Dieu n'a point exaucé les prières ardentes qu'il lui adressait pour obtenir des enfans de ce mariage. Après avoir long-temps en vain ordonné des messes, fait des neuvaines, et doté maint couvent, il se résout, en brave chevalier du moyen âge, à s'en aller en terre sainte avec les croisés. Dans une bataille où il combat pour sa foi avec une intrépidité héroïque, il est pris par les Sarrazins et livré au sultan. La fille du sultan le voit et en devient amoureuse. Elle l'aime avec toute l'ardeur d'une enfant du midi; elle le dévore des regards, elle se lève au milieu de la nuit, et s'avance doucement dans sa chambre pour le contempler dans son sommeil et baiser les vêtemens qu'il a portés pendant le jour. Tout ce qu'elle a de pouvoir, elle l'emploie à adoucir sa captivité, c'est elle dont il sent la main invisible et bienfaisante chaque fois qu'une nouvelle faveur lui est accordée, chaque fois que la vie lui devient plus riante. Enfin elle lui avoue son amour, et lui offre de le délivrer, de le suivre, de se faire chrétienne s'il s'engage à l'épouser. Le pauvre chevalier se trouve alors placé dans une pénible perplexité. La jeune fille est belle, belle de ses grands yeux noirs, de sa coupe de figure orientale, belle aussi de sa passion. Ce serait pour lui une grande joie de l'épouser, surtout s'il songe qu'en la rendant chrétienne il s'acquerrait encore un nouveau mérite devant Dieu. Mais quand il pense à sa jeune femme à laquelle il a juré une fidélité éternelle, il ne croit pas qu'il lui soit permis de violer ses sermens, et il se résout à terminer sa vie dans sa prison. De longs jours se passent ainsi dans ces souffrances d'ame, dans ces combats interminables entre le désir de revoir sa patrie, son château, sa femme bien-aimée, et la crainte de manquer aux lois de Dieu. Cependant la jeune païenne ne se décourage pas; plus les obstacles que lui op-

pose la loyauté du chevalier sont grands, plus elle trouve de force dans son amour. Elle redouble ses sollicitations, elle lui peint sous les couleurs les plus sombres les tristesses de la captivité, sous les images les plus riantes le bonheur de retourner librement en Allemagne. Le chevalier cède enfin, part avec sa bienfaitrice, court à Rome, se jette aux genoux du pape, et lui raconte son histoire. Le pape lui-même, tout bon casuiste qu'il était, ne put refuser sa sanction au serment que le chevalier avait fait d'épouser la jeune païenne. Elle fut baptisée et mariée le même jour, puis elle s'en vint avec le comte au château de Gleichen, où la comtesse la reçut comme une sœur.

A Erfurt, on raconte le dénouement d'une autre manière; on dit que le chevalier, revenant chez lui avec la jeune fille qui l'avait sauvé, la présenta à sa femme en lui disant : Voilà celle à qui je dois la liberté et la vie, et que sa femme, se tournant vers l'étrangère, lui dit : J'aime mon mari de toute mon ame, mais vous avez fait pour lui plus que jamais je n'ai fait, je ne puis m'acquitter qu'en vous cédant mes droits sur lui; et elle se retira dans un couvent.

Dans une autre partie des environs de Goettingue, il existe une ancienne chronique à laquelle la réformation n'a pas dû laisser beaucoup de partisans, mais qui n'en mérite pas moins d'être recueillie comme l'expression naïve du temps où l'on y ajoutait foi.

L'empereur Henri II, surnommé le Saint, fit présent à une église d'un vase d'or du poids de vingt livres. Quelque temps après il mourut, et à l'heure même où le monarque expirait, un pieux ermite, qui avait passé de longues années dans les exercices d'une rigoureuse dévotion, entendit tout à coup dans sa paisible cellule un grand bruit. Il courut sur le seuil de sa porte, et en regardant autour de lui il aperçut dans les airs une légion de diables qui s'en allaient en toute hâte s'emparer de l'ame de l'empereur.

L'ermite en appela un, et le pria de venir lui raconter le résultat de cette expédition. Or, comme le diable n'avait rien à refuser à un saint homme, qui vivait de prières et de bonnes œuvres, il revint à point nommé, mais hélas! il avait l'air bien triste, l'air d'un diable qui vient de perdre une belle proie. D'abord, à l'aide de ses compagnons, il s'était hâté de prendre l'ame de Henri, et en rassemblant de ci, de là, quelques vieilles fautes mal expiées, mainte injustice non réparée, maint crime d'empereur que les courtisans pardonnent trop facilement, il en était venu à former, malgré la sainteté du sujet, une assez bonne somme d'iniquités qui, mises en bloc dans la balance, la faisaient pencher de beaucoup vers l'enfer, lors-

que tout à coup un ange arrive, jette dans l'autre bassin de la balance le vase d'or que Henri a donné à l'église, et l'ame de l'empereur échappe aux griffes des démons, et s'élance joyeusement vers le ciel.

Ainsi le sol de Goettingue présente à la fois l'intérêt historique et romanesque, et les professeurs de l'université l'ont si bien exploité en tout sens, qu'il n'est besoin que d'y venir pour trouver auprès d'eux ou des pages de science, ou des contes populaires du moyen âge.

X. MARMIER.

FRANÇOIS MALHERBE.

L'auteur de cette biographie s'était arrêté à Caen au mois de septembre 1833. Il n'oublia pas la maison de Malherbe. « Cette maison est un de nos trésors, lui dit un amateur du pays; mais au premier jour nous la verrons démolie : elle gêne l'alignement de la rue. »

Un peu plus de deux ans auparavant, au mois de février 1831, l'auteur passait devant Saint-Germain-l'Auxerrois; la veille, une colère du peuple avait dévasté cette église, et depuis elle a conservé l'aspect délaissé des monumens qui tombent sans que le siècle prenne souci de les relever. Dans cette église reposent depuis deux cents ans les cendres de Malherbe.

Hâtons-nous donc d'écrire son histoire, tandis qu'il nous est encore donné de toucher la tombe du poète, et de lire au front d'une petite maison de Basse-Normandie : *Ici naquit Malherbe.*

François Malherbe naquit à Caen, vers 1556, d'une famille noble, mais pauvre. Son père remplissait alors le simple office d'assesseur. Il se consolait de l'état où sa maison était tombée depuis deux siècles, en allant visiter dans une salle de l'abbaye de

Saint-Etienne les armes des Malherbe Saint-Aignan, qui suivirent le duc Guillaume à la conquête. Il faut voir de quel air leur descendant renvoyait ses ennemis à ces titres de sa noblesse. « Si mes parties s'en veulent éclairer, écrivait-il au roi Louis XIII, qu'elles aillent sur le lieu : leur propre vue leur apprendra ce qui en est. »

Son père, qui lui réservait la survivance de sa charge, l'envoya d'abord à l'université de Caen, puis à Heidelberg et à Bâle, où il suivit les leçons des plus habiles professeurs. Du reste, aucun souvenir de cette époque dans le peu que les contemporains nous apprennent de la jeunesse de Malherbe. On ne doit pas s'émerveiller davantage que ses œuvres n'aient pas gardé trace de cette éducation lointaine. Son génie tout français devait sympathiser médiocrement avec les nonchalantes habitudes de la rêverie allemande. Insensible d'ailleurs à cette magnifique nature du Rhin, qui laisse à toutes les ames une sorte de mal du pays, Malherbe quitta sans peine la charmante cité d'Heidelberg. Nous ne voyons pas non plus qu'il ait reçu des riches aspects de sa patrie normande une impression bien vive. Seulement vers 1604 (il avait alors plus de quarante ans), la mort d'un ami, et, à ce qu'il semble, d'un compatriote, lui rappela, sous le ciel de Provence, les rives de l'Orne que, si jeune, il avait quittées; et on retrouve dans des vers qu'il écrivait alors quelque chose qui ressemble au regret de la terre natale :

L'Orne, comme autrefois, nous reverrait encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Égarer à l'écart nos pas et nos discours,
Et, couchés sur les fleurs comme étoiles semées,
Rendre en si doux ébats les heures consumées,
Que les soleils nous seraient courts.

Il revint à Caen. Un coup imprévu l'y attendait : son père avait quitté la religion catholique, on ne sait pour quelle raison. C'était peut-être une de ces ames honnêtes, mais faibles, que le spectacle de la Saint-Barthélemy jeta brusquement dans le parti huguenot. Quel que fût le motif de ce changement, le jeune François le vit avec douleur, sans doute, il faut bien le dire, parce qu'il y voyait une atteinte à la foi jurée, digne de blâme en un gentilhomme. Il

continua quelque temps encore à suivre les écoles publiques, mais l'épée au côté, et comme prêt à se joindre à l'armée catholique pour laver de son propre sang ce qu'il regardait comme une tache à son nom.

Il atteignit ainsi sa dix-septième année.

La Provence était alors gouvernée par un fils que Henri II avait eu d'une fille d'honneur de l'infortunée Marie Stuart, lequel était grand-prieur de France avec le titre de duc d'Angoulême. Malherbe alla le rejoindre, pour ne le quitter plus. Ce fut auprès de lui et sur lui qu'il commença son apprentissage de critique réformateur; car le grand-prieur se mêlait de faire des vers. Si les vers étaient mauvais, Malherbe n'était pas courtisan. Aussi le grand-prieur n'osait-il directement lui demander son avis. Un jour, content d'un sonnet qu'il avait fait, il s'en vint trouver Duperrier et lui dit : « Montrez ce sonnet à Malherbe, et le donnez pour vôtre. » Malherbe entra, qui lut le sonnet. « Bah! dit-il, c'est tout comme si c'était monsieur le grand-prieur qui l'eût fait. » Il donnait noblement pour raison à la sévérité de ses jugemens qu'il ne convenait pas à un prince de faire un ouvrage médiocre.

La première passion qui inspira des vers à Malherbe eut pour objet une jeune et belle Provençale que le poète a quelque part appelée Nérée, anagramme sous lequel il est aisé de retrouver ce nom de Renée, si commun en Provence. Il l'aima vainement, et, quoiqu'il ne fût pas homme, c'est lui qui parle, à courtiser longtemps qui ne le payait de retour, il soupira pendant quatre années. Lorsqu'il se sentit enfin la force de rompre sa chaîne, il jeta pour adieu à la femme qu'il avait aimée quelques stances assez fières, mais dont le dépit éloquent décèle encore la passion.

. . . Et vos jeunes beautés flétriront comme l'herbe
Que l'on a trop foulée, et qui ne fleurit plus.

Si je passe en ce temps dedans votre province,
Vous voyant sans beautés, et moi rempli d'honneur,
Car peut-être qu'alors les bienfaits d'un grand prince
Mariront ma fortune avecque le bonheur :

Ayant un souvenir de ma peine fidèle,
Mais n'ayant point à l'heure autant que j'ai d'ennuis,
Je dirai : Autrefois cette femme fut belle,
Et je fus autrefois plus sot que je ne suis.

Mais quelque dédaigneuse fierté que respirent ces vers, dix-huit ans après, c'est-à-dire en 1604, Malherbe trouvait encore dans le souvenir de Nérée quelque chose des inspirations de sa jeunesse.

La protection du grand-prieur le rendit plus heureux auprès d'un président du parlement d'Aix, Coriolis, dont il épousa la fille, déjà veuve d'un conseiller. Rien dans les mémoires contemporains, rien dans les œuvres de Malherbe, sur cette époque de sa vie. Malherbe est de tous les poètes le moins intime, le moins fécond en épanchemens personnels. Il aima tendrement les siens, mais de cette affection austère qui supprime comme indignes de l'homme les signes extérieurs des sentimens les plus légitimes. Pendant une maladie de sa femme, il promit à Dieu, s'il la lui conservait, d'aller à pied et la tête nue l'en remercier à la Sainte-Baume. On sait comment il ressentit la mort cruelle de son fils, et s'il a mis tant de pathétique dans les stances à Duperrier, c'est qu'en les écrivant il croyait sans doute pleurer encore sa jeune fille, morte de la peste entre ses bras.

Au mois de juin 1586, un évènement tragique lui enleva son protecteur. Un gentilhomme italien, d'autres disent marseillais, nommé Philippe Altoviti, capitaine de galère, avait écrit en cour contre le fils de Henri II. Ce dernier le sut, et s'en plaignit violemment. L'Italien nia le fait. Le prince irrité tira son épée et l'en frappa. Altoviti tomba sur ses deux genoux, et mourut aux pieds du grand-prieur, mais non sans lui porter au ventre un coup de dague dont il mourut lui-même sept heures après. Un fils illégitime de Charles IX hérita de tous les biens et de tous les honneurs du bâtard de Henri II. C'était alors, à ce qu'il semble, le sort de la Provence.

Cependant Malherbe s'était fait une famille de celle de sa femme; on peut le croire du moins en le voyant rester en Provence, au lieu de revenir en Normandie. Il suivit quelque temps le parti des armes, et Racan nous a conservé quelques traits de sa vie militaire.

Pendant la ligue, un jour qu'il se trouvait à la tête d'un corps de troupes avec un nommé Larroque, poète comme lui, et plus tard attaché au service de la reine Marguerite, ils poussèrent si vertement Sully, qu'ils le firent reculer lui et les siens, l'espace de deux ou trois lieues. Malherbe aimait à raconter que Sully ne le lui avait jamais pardonné. Mais il s'en consolait sans doute en songeant que deux poètes avaient mené le hautain ministre de manière à lui ôter à jamais le droit de parler du bouclier d'Horace.

Quelque temps après, la peste s'étant déclarée à Martigues, les Espagnols bloquèrent la ville par mer, et les Provençaux envoyèrent deux cents des leurs pour la tenir fermée du côté de la terre. Malherbe, choisi pour mener cette troupe contre la peste, ne se retira pas qu'il n'eût vu le dernier vivant arborer le drapeau noir sur les murailles.

C'était là une merveilleuse école pour Malherbe, et on ne peut douter que l'aspect de ces calamités, presque toujours inséparables des guerres civiles, n'ait contribué à lui enseigner ce langage inexorable qui, dans les rudes conseils donnés plus tard à Louis XIII, a pu passer quelquefois pour du fanatisme religieux.

Ce serait étrangement se méprendre que de regarder Malherbe comme un fanatique. Le spectacle des guerres de religion le ramène, il est vrai, par momens au souvenir de la croisade, et son imagination parfois se préoccupe de l'Orient. Mais c'était la pensée de gentilhomme qui ne veut pas oublier que ses aïeux ont vu la Terre-Sainte, pensée de poète qui cherche dans les grandeurs du passé de brillantes analogies qui couvrent les tristesses du présent. Ce n'était nullement ferveur de catholique et renaissante furie de vieux ligueur. Loin de là, Malherbe semble n'avoir rapporté des expériences de sa jeunesse qu'une sorte d'indifférence religieuse. C'est le malheur des guerres de religion de laisser le doute et l'indifférence après elles. Il en fut ainsi pour Malherbe; nous citerons en témoignage quelques anecdotes de sa vie.

Lorsqu'en 1614 s'ouvrirent à Paris ces états-généraux qui, tout impuissans qu'ils furent, essayèrent à plusieurs reprises de poser les prémisses de ceux de 1789, les évêques ayant menacé de mettre la France en interdit, comme M. de Bellegarde faisait mine de trembler : « Eh bien! lui dit Malherbe, tant mieux pour vous!

quand vous serez noir comme les excommuniés, vous n'aurez plus besoin de vous peindre la barbe et les cheveux. »

Un jour, de compagnie avec Racan, il était allé voir aux Chartreux un certain père Chazerey. On voulut, avant de les introduire, que chacun d'eux dît un *Pater*, et cela fait, le père vint leur dire lui-même qu'il ne pouvait les entretenir. — Eh! rendez donc au moins le *Pater*! s'écria Malherbe.

Certain jour il prit envie à un huguenot de le convertir. Malherbe le laissa discourir tout à son aise, et quand notre homme se fut bien échauffé: « Dites-moi, lui répliqua-t-il froidement, boit-on de meilleur vin à La Rochelle, et mange-t-on de meilleur blé qu'à Paris? »

C'est qu'impatient des agitations auxquelles la France était en proie, Malherbe s'était de bonne heure réfugié dans l'idée du pouvoir, pensant y trouver quelque repos. Aussi lui arrivait-il souvent de dire qu'un bon sujet ne doit avoir de religion que celle de son prince, ajoutant d'ailleurs qu'il ne fallait point se mêler de la conduite d'un vaisseau où l'on n'est que simple passager.

Ces deux mots donnent à la fois la mesure de sa conviction religieuse et le secret de sa conduite politique. Cependant il accomplissait avec régularité ses devoirs de chrétien, ne pensant pas, disait-il, que Dieu fît un paradis tout exprès pour lui, et voulant aller où les autres allaient.

Le recueil de Malherbe ne nous offre qu'un petit nombre de pièces qui datent de son séjour en Provence. Il ne faut cependant pas compter parmi ses coups d'essai le poème des *Larmes de Saint-Pierre*, quoiqu'il remonte jusqu'à l'année 1587. Il y a là une fermeté de versification, une franchise d'allure qui accuse un talent long-temps exercé; il y a là aussi de ces vers dont la grace mélancolique trahit l'ame blessée du père sous les patientes études de l'écrivain:

Ce furent de beaux lis qui...
Devant que d'un hiver la tempête et l'orage
A leur teint délicat pussent faire dommage,
S'en allèrent fleurir au printemps éternel.

En 1599, un ami de Malherbe, François Duperrier, perdit sa

fille unique; la mort de cette jeune fille mit en émoi les poètes de la Provence. De tous les chants qu'elle inspira, un seul nous est venu, ces admirables stances de Malherbe. Voici plus de deux siècles que les étrangers vont visiter à Aix la maison, encore debout, où Marguerite Duperrier ne vécut que *l'espace d'un matin, ce que vivent les roses!*

L'année suivante, 1600, Marie de Médicis vint régner en France. Duperrier se souvint alors de celui qui avait fait ses larmes immortelles; il présenta son ami à la jeune reine, et celui-ci célébra la bienvenue de Marie par de magnifiques strophes, desquelles date, il faut le dire, le véritable avénement de notre poésie lyrique. Toute la France du midi s'émut en écoutant cette langue, déjà plus française qu'elle-même.

Le nom de Malherbe était grand de ce côté, mais il était encore inconnu à la France du nord : elle vint d'elle-même au-devant de sa renommée. Dans un voyage que Henri IV fit à Lyon, il demanda au cardinal Duperron s'il ne faisait plus de vers. Le cardinal répondit qu'il ne fallait point que personne s'en mêlât après un certain gentilhomme de Normandie, habitué en Provence.

Ce gentilhomme, c'était Malherbe.

Comment Henri IV ignorait-il encore le nom de celui qui, dès 1596, lui avait adressé, sur la prise de Marseille, une ode animée certes d'une tout autre inspiration que les vers chantés à Paris? Peut-être à cette époque, la rancune de Sully empêcha-t-elle le nom du poète d'arriver aux oreilles de Henri IV. Malherbe d'ailleurs ne venait que rarement à Paris, et seulement lorsque ses affaires l'y appelaient. Ces affaires, c'était un procès qu'il eut avec son frère, et qui dura toute sa vie. Comme on le lui reprochait un jour? « Et avec qui voulez-vous que je plaide? » répondit-il: « Avec les Turcs et les Moscovites? Je n'ai rien à partager avec eux. » Molière, qui prenait son bien partout, a pourtant oublié ce mot-là.

Cette fois Henri IV retint le nom de Malherbe. Il en parla à Désivetaux, qui, à plusieurs reprises, offrit de le faire venir; mais Henri IV sentait que c'était une pension à donner, et il avait peur de Sully. Il s'inquiétait bien un peu de laisser si loin de lui une des renommées de son règne. Le roi gascon aimait la gloire, et il savait bien que les belles actions deviennent plus belles en passant

par la bouche des poètes. Pour alléger les impôts, il avait Sully qui mettait l'ordre en ses finances; Sully suffisait au roi, mais au héros il fallait aussi le poète. Et puis, hélas! faut-il le dire, Henri, qui n'était plus jeune, se serait volontiers accommodé d'un courtisan qui, ayant des vers prêts en toute rencontre, tout haut servirait sa gloire, tout bas ses amours.

En 1605, Malherbe vint à Paris. Désivetaux le dit au roi qui le voulut voir; l'entrevue fut favorable à l'un et à l'autre. Il y avait de l'Henri IV dans Malherbe. Lui aussi il venait, après des guerres civiles littéraires, pacifier les intelligences; il venait annoncer Corneille, comme Henri IV Louis XIV. Ces deux hommes eurent l'air de se comprendre au premier coup d'œil, et, comme les qualités étaient communes entre le roi et le poète, l'égalité bannit l'étiquette, la royauté gasconne devina la royauté normande.

Le roi de France allait partir pour le Limousin, où quelque chose remuait. Ce voyage fut le premier sujet qu'il offrit à la verve de Malherbe. Celui-ci s'en acquitta si bien, que le roi le retint à son service; mais craignant encore Sully, il chargea de sa reconnaissance son écuyer, le duc de Bellegarde : celui-ci fit bonne mine au protégé du roi, le prit chez lui, lui entretint un domestique et un cheval, et lui donna 1,000 fr. d'appointemens. Malherbe prit le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre; ce ne fut qu'à la mort de Henri IV qu'ayant reçu de la reine une pension de cinq cents écus, il cessa d'être à la charge du duc de Bellegarde. Ce fut aussi, je crois, tout ce que lui valut la faveur des grands; car il se plaignait souvent de n'être pas riche, et Désivetaux avait coutume de dire qu'il demandait l'aumône le sonnet à la main. Si le mot était piquant, le reproche n'était pas juste. « Si je n'ay autre avantage, écrit Malherbe à Racan, pour le moins ay-je celuy de n'être point venu à la cour demander si l'on avait affaire de moi. » — Il avait écrit plus haut : « J'ai le courage d'un philosophe pour les choses superflues; pour les nécessaires, je n'ay autre sentiment que d'un crocheteur. Il est aisé de se passer de confitures, mais de pain il en faut avoir ou mourir. »

Henri IV fit son entrée à Paris en 1594, Malherbe en 1605.

Henri IV avait mis la paix dans la société, il restait à l'établir dans les mots; ce fut l'œuvre de Malherbe. Ses amis se divertirent

à le surnommer le tyran des mots et des syllabes ; il en fut plutôt le législateur. Comme poète, sa place est belle encore ; comme organisateur de la langue, elle est plus haute.

Au bon sens pratique du génie gaulois, Henri IV était venu mêler la vivacité gasconne, et de ce mélange était né, après l'apaisement de la guerre civile, ce qu'aujourd'hui nous appelons l'esprit français. Malherbe essaya de le naturaliser dans les livres.

Lorsqu'il vint se fixer à Paris, le désordre était grand au pays de poésie. L'école de Ronsard, avec la généreuse imprévoyance de l'innovation, avait jeté dans la langue littéraire une foule d'expressions grecques et latines, de tours nouveaux, d'allures inaccoutumées. Régnier, libre écolier de cette réforme poétique, avait bien senti le besoin, pour rester Français, de retremper son génie satirique aux sources limpides du gaulois de Marot ; mais le genre dans lequel il s'exerçait ne tenait pas en poésie un rang assez haut pour avoir sur le mouvement des esprits une assez vaste influence. Régnier serait demeuré une merveilleuse exception dans l'histoire de notre littérature, et l'école de Ronsard, prolongeant son règne, eût ajourné long-temps encore l'avènement de la véritable langue de France.

Malherbe *vint* donc fort à propos pour discipliner à la française cette armée de mots de tout âge et de toute contrée. Par un heureux hasard qui rendit sa réforme décisive, il porta cette limpidité de la pensée et cette propriété de l'expression dans le genre le plus élevé, dans celui où le poète, échappant par le droit de l'inspiration aux conditions de l'idiome vulgaire, a plus de facilité à corrompre une langue qui vient de naître. Il se rencontra un poète lyrique, assez maître de son enthousiasme pour rompre brusquement avec toute forme qui lui parut hostile au génie de notre langue. C'est plaisir de le voir faire, il met en pièces la grande phrase latine où s'émoussait la vivacité de l'esprit français ; il revise, il exclut, il admet. N'ayez crainte ; le génie des écrivains originaux saura bien où retrouver les bons épis que le souffle de Malherbe disperse pêle-mêle avec la paille stérile. Molière et La Fontaine ne seront pas en peine de savoir où reprendre le mot naïf et le tour gaulois. Saint-Simon ne perdra pas beaucoup de temps à chercher le secret perdu de cette admirable phrase qui

embrasse si largement, et revêt, pour ainsi dire, avec tant de richesse et d'ampleur, tous les membres de la pensée. Ce qu'il fallait à l'époque de Malherbe, ce n'était pas une langue pour les hommes de génie qui ne sont jamais embarrassés pour se créer la leur; ce qu'il fallait, c'était une langue pour tous, une langue pour la France, et si Malherbe a voulu la faire claire, limpide et concise, convenons qu'il y a merveilleusement réussi. Cette langue une fois faite, il l'appliqua à la poésie, mais à la façon de ces dialecticiens habiles qui, peu soucieux de la vérité en elle-même, n'abordent la métaphysique que pour essayer leur méthode. Quand Malherbe s'avise d'être poète, béni soit Dieu! Mais sa grande affaire, c'est la langue; il y mit tout son génie. C'était faire le titre de grammairien presque aussi beau que celui de poète; car c'était fonder en Europe la royauté de la langue française.

Malherbe se dévoua donc à cette œuvre de réforme avec la même ferveur d'enthousiasme qu'un autre eût fait à la poésie. Un autre idéalise ses passions, ou met son ame aux prises avec elles; un autre cherche dans l'inspiration un refuge contre les désolantes réalités de la vie : Malherbe, grammairien indépendant et chevaleresque, faisait métier de poésie. Henri IV n'eût rien obtenu de lui contre le droit du langage; mais des vers pour ses amours, Malherbe ne lui en refusa jamais. Il pouvait tout à son aise, pour me servir de la spirituelle expression d'une femme, envoyer ses pensées au rimeur. Elles prenaient entre les mains de Malherbe une grace vraiment royale. C'est pitié de voir un poète prêter ainsi la poésie aux passions de son maître; c'était bien assez déjà que le fol amour de Henri IV pour la princesse de Condé fût une tache à la mémoire du bon roi, sans que pareil souvenir vînt souiller aussi le nom de Malherbe.

On voit par là quelle idée peu élevée il se faisait de la poésie. Elle lui semblait bonne tout au plus *pour le plaisir des oreilles*, et pour lui un poète n'était pas plus utile à l'état qu'*un joueur de quilles*.

Henri IV avait fait de la cour de France une cour gasconne; Malherbe, le mot est de lui, essaya de la *dégasconner*.

Ses façons quelque peu hautaines et sentant leur gentilhomme, le mépris superbe qu'il avait apporté de Provence pour les disci-

ples de Ronsard, et qu'il manifestait en toute occasion, lui attirèrent peu à peu la haine de l'école. On se demandait quel était ce nouveau-venu qui s'en venait ainsi censurer les plus hautes renommées, et insensiblement il se formait une sorte de *ligue* contre ce huguenot de la poésie. Régnier lui-même, que l'élévation de son génie avait fait d'abord l'ami de Malherbe, passa dans le camp de ses ennemis, et voici à quelle occasion :

Régnier, neveu de Desportes, un de ces poètes continuant Ronsard avec une décence et une retenue qui laissaient trop souvent regretter la fougue et la hardiesse du maître, mena certain jour le lyrique dîner avec lui chez son oncle. On était à table, et le potage était servi. L'abbé se leva et offrit galamment à Malherbe d'aller lui chercher dans sa chambre un exemplaire de ses Psaumes. — Laissez, dit Malherbe, je les connais, et j'aime mieux votre potage. —Desportes reprit sa place sans mot dire. Le repas s'acheva en silence; on se sépara froidement, et Régnier s'en alla faire la belle satire qui commence par ce vers :

Rapin, le favori d'Apollon et des Muses, etc.

C'est une éloquente invective contre Malherbe et son école; c'est en même temps le tableau le plus animé que nous ayons de la situation des deux écoles rivales, et un commentaire de cette satire serait l'histoire complète de la poésie de l'époque.

Pour résister à la ligue qui le menaçait, Malherbe, de son côté, se mit à compter ses disciples.

Mais avant d'assembler les élèves autour de lui, entrons un moment chez le maître. Il avait alors cinquante ans. C'était un homme grand et bien fait, l'œil fier et la moustache retroussée, quelque chose d'impérieux dans sa parole et de brusque dans ses mouvemens, un air de puritain dans toute sa personne. Peu prodigue de phrases, il avait d'ailleurs la voix sourde et articulait mal. Je suis, disait-il gaiement dans la langue de Rabelais, je suis de *balbut en balbutie*. Mais il ne voulait pas qu'autre que lui le remarquât. Racan, s'excusant un jour de n'avoir pas entendu ses vers, parce que, disait-il, il en avait mangé la moitié : — Mordieu ! ils sont bien à moi, dit Malherbe, et si vous me fâchez, je les mangerai tous.

Son logis était simple et austère comme lui; c'était d'ordinaire une pauvre chambre, assez mal meublée. Le nombre des chaises était petit; lorsqu'elles étaient toutes occupées et qu'il survenait un visiteur : « Attendez, criait-il sans ouvrir la porte, il n'y a plus de chaises ! » Ainsi délabré, ce petit logis lui plaisait. « Pour l'hiver, écrivait-il à Racan, je suis d'avis que nous le passions à Paris, c'est un lieu où toutes choses me rient. Mon quartier, ma rue, mon voisinage, m'y appellent et m'y proposent un repos que je ne pense point trouver ailleurs. » Sa manière de vivre répondait à merveille à tout cela. Rien de plus frugal que son ordinaire. Patrix lui étant arrivé un soir à l'heure du souper : « Monsieur, lui dit-il, j'ai toujours eu de quoi dîner, jamais de quoi rien laisser au plat. » Un autre jour il avait invité sept de ses amis; il leur fit servir sept chapons bouillis, parce que les aimant tous également, il ne voulait pas, disait-il, servir à l'un la cuisse, à l'autre l'aile.

S'il lui arrivait de souper de jour, il faisait fermer les volets et allumer les bougies : « Autrement, disait-il, je croirais dîner deux fois. » Il avait pris à son service un valet auquel il donnait dix sous par jour et vingt écus de gage; lui arrivait-il de le prendre en faute, il lui disait : « Mon ami, offenser son maître, c'est offenser Dieu, et quand on offense Dieu, il faut, pour en obtenir pardon, jeûner et faire l'aumône. C'est pourquoi je retiendrai cinq sous sur votre dépense que je donnerai aux pauvres à votre intention, pour l'expiation de vos péchés. » Ses habitudes avaient la même originalité. Le froid, disait-il, est pour les pauvres et les sots, et comme il n'était ni l'un ni l'autre, il s'affublait d'une telle quantité de paires de bas, que, pour ne pas en mettre à une jambe plus qu'à l'autre, à chaque bas qu'il chaussait, il jetait un jeton dans une écuelle. Racan, l'ayant un jour surpris à cette besogne, lui conseilla de placer à ses bas une lettre de soie de couleur différente, et de se chausser par ordre alphabétique. L'expédient plut à Malherbe, qui le mit aussitôt en œuvre; et le lendemain, jour assez froid, ayant quelque part rencontré son disciple, du plus loin qu'il l'aperçut : Ah ! mon ami, s'écria-t-il, j'en ai jusqu'à l'*L !* Il se chargeait aussi de chemisettes, puis il mettait sur sa fenêtre quelques aunes de frise verte, et disait : « Il m'est avis que ce froid s'imagine que je n'ai plus assez de frise pour faire encore des chemisettes; je lui mon-

trerai bien que si. » Et quand le froid devenait trop vif, il ôtait du feu avec colère ses chenêts, surmontés de satyres barbus, en disant : « Voyez un peu ces gros joufflus qui se chauffent là tout à leur aise, tandis que je meurs de froid ! »

Quels étaient maintenant les bienheureux disciples admis à ces conférences que chaque jour Malherbe tenait dans sa petite chambre? Plusieurs d'entre eux échangèrent depuis l'humble chaise qu'ils y occupaient contre le fauteuil de l'Académie.

C'était d'abord un jeune page que Malherbe trouva chez le duc de Bellegarde, où *il se mêlait de rimailler,* Honorat de Beuil, marquis de Racan, né en 1589, sur un rocher de Touraine, dont le souvenir le fit une fois grand poète;

C'était le peintre Dumoutier, le même, je crois, à qui nous devons tant de portraits historiques;

C'était Yvrande, gentilhomme breton, page de la grande écurie, dont la renommée tout entière est restée ensevelie dans le recueil des *Ana* du temps;

C'était encore de Touvant, qui n'était pas *grand'chose*, disent les Mémoires, mais que Malherbe jugeait propre à la poésie.

Il ne faut pas oublier Colomby, un Normand, parent de Malherbe, qui recevait, tous les ans, douze cents écus, pour exercer la charge singulière d'orateur du roi pour les affaires d'état. N'oublions pas surtout Maynard, esprit facile et délicat, dont les sonnets, pour avoir de la grace, ne valent pas toutefois de longs poèmes.

Un grand critique de nos jours a représenté avec cette verve pittoresque qu'on lui connaît les derniers disciples de Ronsard groupés ou plutôt rangés en bataille autour de la gigantesque édition de Mlle de Gournay. Ce fut aussi autour d'un Ronsard que Malherbe convoquait ses élèves; mais ce Ronsard, il en avait effacé la moitié, et comme on lui demandait s'il approuvait ce qu'il n'avait pas effacé : « Pas plus que le reste, répondait-il. — On pourrait le croire après votre mort, dit Colomby. — C'est vrai ! » dit Malherbe, et tout fut effacé. Pauvre Ronsard ! il ne lui manquait plus que d'aller tomber des mains de Malherbe dans celles de Boileau. Aujourd'hui que la nationalité de notre langue est sauvée, remer-

cions M. Sainte-Beuve d'avoir été pieusement recueillir les belles inspirations de Ronsard jusque sous les ratures de Malherbe.

Veut-on savoir jusqu'à quel point Malherbe était jaloux de l'autorité qu'il exerçait dans son école? Un bonhomme d'Aurillac, où Maynard était président, s'en vint un soir frapper à la porte du cénacle, demandant si monsieur le président n'y était pas. « De quel président me parlez-vous? dit brusquement le maître en se levant, il n'y a que moi qui préside ici. »

Pour rendre plus docile à ses leçons l'esprit de ces honnêtes gentilshommes, il leur disait que c'était folie de vanter sa noblesse, et de peur que le marquis de Racan ne fût tenté de lui remontrer quelque chose, et de l'interpeller du haut de son donjon de Touraine, il ajoutait, s'adressant à lui, que plus cette noblesse était ancienne, plus douteuse elle était.

Il serait ridicule de voir dans l'école de Malherbe une sorte de sénat souverain institué pour fonder une constitution grammaticale et poétique, une Sorbonne littéraire établie pour résoudre les cas de conscience en poésie. Non, c'était simplement une réunion d'esprits sages et éclairés, assemblés pour deviser entre eux du droit d'initiative de l'écrivain en fait de langage, et de l'autorité constitutionnelle du génie. L'œuvre linguistique de Malherbe n'est pas un ensemble de lois et d'ordonnances, et à ceux qui lui conseillaient d'écrire une grammaire, il répondait fièrement qu'on n'avait qu'à lire sa traduction du trente-troisième livre de Tite-Live. Ses oracles se formulaient au hasard, selon le moment, en critiques ou en conseils, le plus souvent en brusques saillies et en bons mots. Lui demandait-on son avis sur la légitimité de quelque mot, il renvoyait aux crocheteurs du Port-au-Foin. A part le tour comique du conseil, Malherbe, par cette boutade, ne traçait-il pas nettement à la langue qui pliait sous le poids des stériles conquêtes de Ronsard, la voie toute nationale qu'elle devait suivre? N'était-ce pas aussi la défendre des funestes importations du pédantisme, que de proscrire les vers latins dont les érudits de l'époque inondaient le Parnasse, comme on dit?—« Ah! disait souvent Malherbe, si Virgile et Horace revenaient, comme ils donneraient le fouet à Bourbon et à Sirmond! » Ne croyez pas cependant qu'il eût les anciens en grande vénération. L'inspiration pindarique n'était pour

lui que du galimatias. Ronsard lui avait gâté Pindare, et je crois, Dieu me pardonne! que son dédain pour les vers latins atteignait Virgile lui-même, derrière Sirmond. Stace lui plaisait mieux. Il s'indignait de s'entendre objecter sans cesse les vieilles renommées. Si on lui reprochait d'avoir altéré le sens de quelque passage de David: « Suis-je donc, répondait-il, le valet de David? J'ai bien fait parler le bonhomme autrement qu'il n'avait fait. » Son mépris pour l'érudition allait jusqu'à la moquerie. « M. Gaumin a retrouvé la langue punique, lui dit quelqu'un un matin, et il a traduit le *Pater* en carthaginois. — Le *Pater!* dit Malherbe, eh bien! voici le *Credo*; » et il se mit à proférer des mots sans suite.

« Lisez les livres imprimés, disait-il encore à Chapelain, et ne dites rien de ce qu'ils disent. » Il y a dans ce mot quelque chose de mieux qu'une boutade; il y a le sentiment profond de l'originalité individuelle; et qu'on ne s'y trompe pas, Malherbe a bien aussi son originalité comme écrivain. Elle est, si on le compare aux poètes qui l'ont précédé, dans la clarté de son langage. Il était arrivé à cette pureté de l'expression à force d'étude et de labeur. « Quand on a fait cent vers et deux feuilles de prose, disait-il, il faut se reposer dix ans. » On raconte qu'il employa une demi-rame de papier à corriger une seule stance. C'est celle qui commence par ce vers :

Comme en cueillant une guirlande, etc.

Il lui arriva certain jour qu'ayant composé une ode pour consoler le président de Verdun de la mort de sa femme, lorsqu'il lui porta son ode, il le trouva remarié. Le président était un homme grave et qui avait religieusement attendu la fin de son deuil. Mais le poète avait mis trois ans à faire son ode. Certes, ce n'est pas nous qui prêcherons aux poètes le mépris des longues veilles; nous savons tout ce que le style emprunte à la correction de grace élégante et de durable fermeté. Mais à côté, mais avant l'art qui achève l'œuvre, il y a, surtout dans la poésie lyrique, l'inspiration qui la produit d'un jet libre et spontané. L'art, c'est le héros barbare qui, pour le rendre plus fort, plonge dans l'eau glacée du fleuve l'enfant qui vient de naître; l'inspiration, c'est la mère qui l'enfante dans un moment de sublime douleur.

Malherbe composait rarement. Il fallait, pour l'arracher à sa paresse, quelque grande et tragique aventure. Louis XIII s'apprête-t-il à partir pour La Rochelle, Malherbe, aussitôt se souvenant qu'il a été ligueur, trouvera dans son humeur guerrière ces fermes et héroïques strophes qui sont dans toutes les mémoires. Le couteau d'un misérable s'est-il brisé sur les dents de Henri IV, Malherbe s'écrie avec une sainte colère :

Que direz-vous, races futures? etc.;

et son ode, répétée par toute la France, où elle ajoute encore à l'indignation publique, s'en va dans Château-Thierry éveiller le génie de La Fontaine. Le bonhomme, en l'écoutant, se crut un moment poète lyrique : *Il pensa me gâter,* écrivait-il plus tard; puis il retournait à ses fables.

Ce Malherbe avait de piquans procédés de composition. Vous savez la charmante élégie qui commence par ce vers :

Que d'épines, Amour, accompagnent tes roses!

Je vais peut-être vous la gâter. Mais voici ce qu'à ce sujet les contemporains ont raconté : Racan entra un matin chez son maître et le trouva qui comptait cinquante sous. Il mettait ensemble dix sous, puis dix, puis cinq, puis dix encore, et encore dix et cinq encore. — Qu'est ceci, dit Racan étonné? — C'est, dit Malherbe, que j'avais certaine stance dans la tête, où il y a deux grands vers et un petit, puis deux alexandrins encore, et un autre demi-vers. — Et le bonhomme traçait tout simplement le plan stratégique de sa stance. Je ne m'étonne plus que Balzac ait dit quelque part que Malherbe traitait les affaires du gérondif et du participe comme celles de deux puissans peuples.

On demandait un jour à Malherbe pourquoi il ne faisait pas d'élégies. — « C'est, répondit-il, que je fais des odes. » S'il se fût arrêté là, la réponse était d'un critique et d'un poète. Mais il ajouta par malheur : « Et on doit croire que qui saute bien pourra bien marcher. » Ceci n'est plus que ridicule. La critique véritable ne reconnait pas d'hiérarchie parmi les genres et croit à la fatalité des vocations spéciales.

Toutes ces anecdotes expliquent à merveille le caractère du talent de Malherbe, et font admirablement comprendre à combien de titres il était fait pour la mission qu'il s'imposa. La voie qu'il s'était tracée à lui-même, il y poussait avec ardeur tous ses disciples.

Celui de tous qu'il préférait, c'était Racan. Il le nommait son fils, et Racan appelait Malherbe son père. Mais Racan, génie facile et négligé, se souciait peu de la correction sévère de son maître qui souvent le traitait d'hérétique. Il y avait alors par le monde un autre jeune homme qui, aussi bien que Racan, eût mérité d'être le disciple bien-aimé de Malherbe; Malherbe avait dit de lui : « Ce jeune homme ira plus loin pour la prose que personne n'a encore été en France. » Je veux parler de Balzac, le Malherbe de la prose. Deux hommes ont mérité de rester debout sur le seuil du grand siècle : Balzac et Malherbe.

J'ai dit que l'autorité de Malherbe ne fléchissait devant aucune volonté. En voici des exemples : Il nommait le pays d'*Adiousias* les contrées situées au-delà de la Loire, où l'on se servait de ce mot pour dire adieu, et celui d'en-deçà, il le nommait par la même raison le pays de *Dieu vous conduise*. Or, entre gens des deux pays s'émut le débat de savoir s'il fallait dire un cuiller, comme les uns, ou une cuillère comme les autres. Le mot est féminin, disaient ceux-ci; donc il lui faut une terminaison féminine. Mais, répliquaient les autres, *perdrix* est aussi féminin, et sa terminaison est néanmoins masculine. Henri IV et le duc de Bellegarde, tous deux du pays d'*Adiousias* et tenant pour cuillère, s'en vinrent trouver Malherbe. Malherbe recommença comme d'habitude par les envoyer au Port-au-Foin. Mais comme Henri ne paraissait pas se rendre de bonne grace : « Sire, ajouta Malherbe, vous êtes le plus absolu roi qui ait jamais gouverné la France, et avec tout cela vous ne sauriez faire dire de deçà la Loire une cuillère, à moins que de faire défense, à peine de cent livres d'amende, de la nommer autrement. » Le panache d'Ivri recula en cette rencontre. Mais ce qu'il y a de piquant, c'est qu'entre le poète et le roi, la postérité semble avoir décidé en faveur du roi.

A quelques jours de là, Bellegarde eut son tour : il s'avisa un beau matin d'envoyer demander à Malherbe quel était le meilleur

de *dépensé* ou de *dépendu*. *Dépensé* est plus français, répondit-il, mais *pendu* et ses composés vont beaucoup mieux aux Gascons.

Il ne s'épargnait pas lui-même dans ses critiques. Lorsqu'il lisait à ses amis quelque production imparfaite de sa jeunesse, ici, disait-il, je *ronsardisais*. Mlle de Gournay reprochait plus tard à Racan de *malherbiser*. Le maître ne voulait pas cependant qu'on s'autorisât toujours de son exemple, et un jour que Racan le citait lui-même. « Eh bien ! dit-il, si je fais une sottise, est-il juste que vous en fassiez une autre ? »

Cette verve mordante de Malherbe ne se bornait pas à ses amis. Henri IV étant venu un jour lui montrer tout triomphant la première lettre que le dauphin lui eût écrite, Malherbe, qui cependant aimait assez ses enfans pour comprendre la joie d'Henri IV, se contenta de demander si le prince avait nom Loys, car c'était ainsi qu'il avait signé. Il lui fallut désormais signer Louis, et notre homme allait disant partout que si le roi se nommait Louis XIII, c'était à lui qu'on le devait.

Voyez un peu jusqu'où le menait ce dévouement à la bonne langue. Si quelque pauvre lui disait: *Mon noble gentilhomme*, au lieu de mettre plus vite la main à sa poche : « Si je suis gentilhomme, je suis noble, » répondait-il brusquement, et il continuait son chemin, croyant sans doute que sa leçon pouvait passer pour une aumône.

Sa justice était quelquefois peu obligeante. Un président ayant fait placer au-dessus de sa cheminée je ne sais quelle sotte devise : « Que vous en semble, dit-il au poète? — Il ne fallait, dit l'autre, que la mettre un peu plus bas. »

Cette dureté de ses jugemens littéraires, il la portait trop souvent aussi dans ses relations avec le monde. Il s'en revenait un soir de chez M. de Bellegarde. Saint-Paul, un de ses parens, l'arrêta pour lui conter quelque misère. — Adieu, adieu, lui dit-il, vous me faites brûler là pour cinq sous de flambeau, et ce que vous me dites ne vaut pas un carolus. »

Un sot lui fit avec emphase l'éloge d'une dame qui était présente, et finit par dire en la désignant de la main : « Voilà, monsieur, ce qu'a fait la vertu. » Malherbe promena les yeux sur la compagnie, et apercevant la connétable de Lesdiguières : — « Voilà,

dit-il, ce qu'a fait le vice. » Ce mot résume avec un laconisme effrayant le chapitre de Tallemant des Réaux qui porte en tête le nom de cette dame.

La misanthropie de Malherbe n'allait pas seulement aux vices de son temps, elle embrassait l'humanité tout entière : « Ne voilà-t-il pas un beau début? disait-il après avoir raconté la mort d'Abel, ils ne sont que trois ou quatre au monde, et ils s'entre-tuent déjà. Après cela que pouvait espérer Dieu des hommes pour se donner tant de peine à les conserver? »

On doit bien penser que le ligueur se trahissait encore par momens sous cette rude écorce de courtisan. Il y a de lui des mots qui le décèlent. Cette princesse de Condé si ridiculement aimée par Henri IV accoucha de deux enfans morts au bois de Vincennes où elle était allée s'enfermer avec son mari. Beaucoup s'en affligeaient. « Ne vous souciez que de bien servir, leur disait Malherbe, les maîtres ne vous manqueront pas. »

Il y avait aussi chez lui de cette haine que les aristocraties ont toujours eue pour les favoris de bas lieu. Mme de Bellegarde se trouvant à la messe un jour que Malherbe venait la voir : « Eh! qu'a-t-elle à demander à Dieu, s'écria-t-il, après qu'il a délivré la France du maréchal d'Ancre? »

Il ne traita pas mieux le duc de Luynes; au moins ne fallait-il pas lui offrir en termes si magnifiques la traduction d'un livre retrouvé de Tite-Live.

Jeté au milieu d'une cour galante, et ayant, lui aussi, sa cour qu'il rudoyait à la Henri IV, il voulut, comme le roi, avoir des maîtresses. Il ne portait d'ailleurs dans l'amour ni délicatesse, ni poésie, et s'il enviait quelque chose au vieux duc de Bellegarde, ce n'était pas, disait-il, sa duché-pairie. Ses mots les plus gracieux, en fait de galanterie, ont un arrière-goût de volupté sensuelle : « Dieu, disait-il, qui s'est repenti d'avoir fait l'homme, ne s'est jamais repenti d'avoir fait la femme. » Il a écrit quelque part : « Il est malaisé que je n'ay dit devant vous ce que j'ay dit en toutes les bonnes compagnies de la cour, que je ne trouvais que deux belles choses au monde, les femmes et les roses, et deux bons morceaux, les femmes et les melons. » Voici un mot qui a plus de délicatesse, c'est Tallemant qui le rapporte :

Il était allé rendre visite à Mme de Rambouillet. Ne l'ayant pas trouvée, il s'arrêta un moment à causer avec une jeune fille qui se trouvait là par hasard. Je ne sais comment il arriva qu'un coup de mousquet ayant été tiré du dehors, la balle passa près de Malherbe. Le lendemain, Mme de Rambouillet lui fit quelque compliment à ce sujet : « Je voudrais, répondit-il, avoir reçu la balle; je suis vieux, j'ai assez vécu, et puis on m'eût peut-être fait l'honneur de croire que M. de Rambouillet l'aurait fait faire. » Ce fut lui qui donna à la marquise ce fameux surnom d'Artémise. Qui l'eût dit cependant que Malherbe serait le parrain de tout l'hôtel de Rambouillet?

Cette réunion se formait dès cette époque. Malherbe y parut rarement. Ce dut être une chose piquante que le spectacle du vieux Malherbe assistant à la naissance de cette *précieuse* académie que Molière heurta si rudement le jour où il la rencontra sur son chemin. Je ne serais pas éloigné de croire que le héros du *bon parler* vit sans déplaisir se former une société qui, par la pureté de son langage, semblait devoir transmettre au siècle qui naissait les pures traditions de sa dictature grammaticale.

Cependant il fallut à ce dictateur une maîtresse en titre : il jeta les yeux sur la vicomtesse d'Auchy. C'était une jeune femme d'une beauté assez peu remarquable, mais qui avait du goût pour les lettres, et le désir de plaire à ceux qui les cultivaient. Elle eut aussi plus tard son hôtel de Rambouillet. On sait tout ce que Malherbe a écrit de vers pour la belle Calixte. Calixte, c'est la vicomtesse d'Auchy. Le poète, dans ses lettres, lui *baise les pieds* en toute humilité. Mais il faut se défier de ces belles assurances. Il lui écrivait un jour : « J'ai failli, madame, j'ai failli, et failli si extraordinairement que, si j'avais trahi mon roi, vendu mon pays et généralement violé toutes sortes de lois divines et humaines, je ne penserais pas être coupable comme je suis, etc. » Cela ne ressemble pas mal à la langue que Mlle de Scudéry va enseigner aux beaux esprits du XVIIe siècle. Mais ce qui sent assez peu le *Cyrus*, c'est le fait pour lequel Malherbe a demandé grace dans sa lettre. On raconte qu'ayant soupçonné la vicomtesse d'Auchy de quelque infidélité, il alla la voir, et que l'ayant trouvée seule sur son lit, il lui prit les deux mains dans l'une des siennes et s'emporta jusqu'à la frapper ;

on comprend sans peine maintenant pourquoi Malherbe goûtait si peu la délicieuse poésie de Pétrarque.

Malherbe était déjà vieux lorsqu'il perdit sa mère. Pourquoi faut-il que nous apprenions ce fait de ses contemporains, et que rien dans son livre ne nous laisse voir la trace profonde que ce coup lui laissa au cœur? Il trouva cependant de belles et graves paroles pour répondre au gentilhomme que lui envoya la reine-mère : « Dites à la reine que je ne puis me revancher de sa bonté qu'en priant Dieu que le roi pleure sa mort, aussi vieux que je pleure celle de ma mère. » Il avait alors plus de cinquante-huit ans. Lorsqu'on lui parlait de prendre le deuil : « Je suis en propos de n'en rien faire, disait-il, car regardez le gentil orphelin que je ferais. » Il le prit pourtant. Je raconte à ce sujet ce triste bon mot. Après de pareilles anecdotes on éprouve le besoin de relire dans les *Harmonies poétiques* la pathétique élégie qui a pour titre : *Le tombeau d'une mère*.

Malherbe n'avait guère l'instinct de la famille. Sa femme lui survécut de quelques années. Nulle part dans ses vers il n'est parlé de sa femme. Loin de là, toutes les anecdotes que nous avons rapportées décèlent dans sa manière d'être les habitudes d'une vie solitaire. Il ne semble pas qu'il ait jamais eu besoin d'une douce compagne qui tremble à l'idée de le savoir damné comme l'humble femme de Jean Racine, ou comme le curé de campagne d'une bonne sœur qui l'empêche de tout donner au pauvre, et qui l'aide à vivre comme tout le monde, ou si sa rêverie va aussi loin que celle de La Fontaine, d'une aimable La Sablière qui ait presque autant d'attention pour lui que pour son chat. Malherbe, après tout, aimait les siens. A la mort de son fils, sa douleur fut éclatante et désespérée.

Ce fils se nommait Marc-Antoine. C'était un jeune homme de mérite et dont les vers avaient du feu. Il avait alors vingt-neuf ans, et était conseiller au parlement d'Aix. Pour que ce père souffrît ce qu'il regardait comme une dérogation à sa noblesse, il avait fallu lui prouver que M. de Foix, archevêque de Toulouse, et allié à tous les souverains de l'Europe, était conseiller au parlement de Paris. Le jeune homme fut tué en duel. Tallemant dit qu'il périt assassiné dans une querelle. Malherbe voulut se battre contre le meurtrier, et comme Balzac lui représentait que de Piles n'avait

pas vingt-cinq ans, et qu'il en avait, lui, soixante et douze : « C'est bien pour cela, répondit-il; je ne hasarde qu'un sou contre une pistole. » La famille de Piles lui offrit de l'argent pour l'apaiser. Il refusa d'abord avec opiniâtreté; mais ses amis lui persuadèrent enfin qu'il devait accepter les dix mille écus qu'on lui offrait : « Je prendrai cet argent, puisqu'on m'y force, dit-il, mais je n'en garderai par un teston pour moi; j'emploierai le tout à faire bâtir un *mausolée* à mon fils. » C'était un mot nouveau qu'il donnait à la poésie. Il faut croire que ces conventions ne furent pas exécutées; car, en envoyant sa belle ode à Louis XIII, qui assiégeait alors La Rochelle, il écrivit à ce prince une longue lettre pour éloigner le pardon royal des meurtriers de son fils. Il fallait aussi prévenir le roi contre les menées d'un conseiller de Provence qui prêchait en tout lieu *la vertu de ses pistoles*. Cette lettre, c'est Malherbe tout entier, avec cette fierté de naissance contre laquelle il avait si souvent conseillé à Racan de se prémunir. Qu'est-ce en effet que ce Cauvet qui ose comparer la noblesse de sa maison à celle d'un descendant des conquérans de l'Angleterre? « Le fils et le neveu de deux hommes que beaucoup de gens ont vus arriver à Marseille, petits marchands, avec des balles de canelle, poivre, gingembre, raisins et autres denrées. » Puis, après un long exposé de l'affaire, et un pathétique tableau de tout le peuple d'Aix se pressant autour du corps de la victime, et demandant à la voir une dernière fois dans son cercueil, il termine par cette pensée touchante : « Je ne crois pas qu'il y ait chose au monde que vous désiriez, et qui vous soit si désirable, comme d'être père; vous le serez, sire, par beaucoup de raisons; mais ce ne sera pas une des moindres que la compassion que vous aurez eue d'un père affligé comme je le suis. » Ces dernières paroles sont belles et grandes. On voudrait croire que ce vœu d'un père a été pour quelque chose dans la naissance de Louis XIV?

Malherbe se rendit lui-même à La Rochelle. Mais Richelieu ne lui était guère plus favorable que Sully. Le poète, ayant voulu louer le cardinal, n'avait trouvé rien de mieux que de rajuster en son honneur deux strophes qu'il avait commencées il y avait trente ans. Corneille touche à Malherbe dans la haine de Richelieu.

Malherbe donc, ne trouvant pas bon accueil auprès du roi, en

revint à l'idée de se battre. Comme il le disait tout haut à de Nesle dans la cour du logis du roi, et que les pages en riaient, Racan le prit à part pour le calmer; mais il n'en put tirer autre que la réponse déjà faite à Balzac. Le vieux poète, mal accueilli de la jeune cour, s'en revint tristement à Paris, ayant au cœur le germe de la maladie dont il devait mourir cette même année, 1628. Sa fin ressembla au reste de sa vie. Plus d'une fois ses yeux mourans cherchèrent Racan à ses côtés. Mais il l'avait laissé à La Rochelle où il commandait les gendarmes du maréchal d'Effiat.

Lorsqu'on lui parla de se confesser (c'est Yvrande qui le racontait à Racan), il répondit qu'il n'avait l'habitude de le faire qu'à la Toussaint, et comme on lui représenta qu'il avait toujours fait comme les autres, et que les autres se confessaient avant de mourir : — « Je veux donc aussi me confesser, répliqua-t-il, je veux aller où vont les autres. » Il envoya quérir le vicaire de Saint-Germain l'Auxerrois.

Une heure avant de mourir, il se réveilla tout à coup en sursaut. Il n'avait pas entendu, comme Mirabeau, le canon qui annonçait les funérailles d'Achille; c'était tout simplement sa garde qui se servait d'un mot impropre. On lui recommanda de se tenir en repos : « Laissez, dit-il, je maintiendrai jusqu'au bout la pureté de la langue française. » Ce furent à peu près ses dernières paroles. Elles résument toute sa vie.

Placé entre les aventureux disciples de l'école de Ronsard et les pacifiques créateurs du grand siècle, Malherbe parut comprendre qu'à cette littérature qui allait naître d'une ère moins orageuse dans sa grandeur que l'âge qu'il voyait finir, il fallait une langue. Ce fut sa gloire d'avoir créé cette langue. Son tort fut de croire qu'une langue était à elle seule toute une poésie. Mais ainsi va l'esprit humain. On n'est fondateur qu'à la condition d'abaisser toute idée devant celle que l'on édifie, et de ne reconnaître à l'édifice d'autre base que la pierre que l'on a posée. Né à une époque où il y avait encore quelque chevalerie dans les ames, il semble que Malherbe ait cherché autour de lui, en l'honneur de qui il ferait la veille des armes, et que, voyant cette pauvre langue de France en proie aux téméraires innovations de Ronsard, il en ait eu pitié, et se soit dévoué à la servir.

Si l'avenir révise avec quelque sévérité la gloire poétique de Malherbe, du moins fera-t-il immense la part de son heureuse influence sur la langue. Après lui et par lui, les grands poètes de l'âge suivant ont pu impunément oser les hardiesses de leur génie. Il y a plus : de nos jours où l'esprit humain a si justement revendiqué sa liberté, que de fois les limites posées à la langue par Malherbe ont défendu contre leurs propres excès de nobles imaginations qui, si elles n'eussent rencontré cette digue, au lieu de féconder le champ de l'art, auraient stérilement jeté aux vents de précieuses facultés?

ANTOINE DE LATOUR.

STATISTIQUE PARLEMENTAIRE.

III.

LA NOUVELLE CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

§. II. — Tiers-parti.

Tous les salons retentissent de la grande attaque du tiers-parti contre le ministère; qui sait? nous aurons peut-être le tiers-parti au pouvoir. Est-ce là un progrès dans la marche des idées? Toutes ces attaques sont-elles bien réelles; ne sont-elles pas un petit jeu joué comme l'année dernière; se prolongeront-elles bien long-temps? Quel en sera le résultat? L'alliance de M. Guizot et de M. Thiers contre le parti Dupin est-elle bien naturelle? Deux têtes aussi antipathiques persisteront-elles dans une commune voie, et si l'orage gronde un peu violemment, M. Thiers n'abandonnera-t-il pas M. Guizot pour serrer la main au parti triomphant et le faire arriver aux affaires?

Au reste, il est facile de suivre l'histoire d'un parti, parce qu'il a sa bannière, ses intérêts vifs et pressans, sa langue forte et passionnée. Un parti peut se tromper, opprimer un pays, ensanglanter une cause;

mais il est lui ; il conserve son type, sa personnalité : jamais il ne descend à l'intrigue; il s'élève ou il tombe avec sa sincérité instinctive.

Mais qu'est-ce qu'un tiers-parti? Comment suivre et définir ce mouvement de quelques hommes dénués de passions fortes et généreuses, cette cabale politique qui a son but intéressé, y marche tortueusement, oppressive pour les faibles, s'abaissant devant les forts? Que peut créer un tiers-parti dans la marche générale des faits? Quelles ont été ses conceptions, et quels résultats d'avenir a-t-il obtenus? Prenez l'histoire : ce fut un tiers-parti qui enfanta le ridicule cardinal de Bourbon roi de France; les petitesses parlementaires de la Fronde, ce dénouement d'archevêchés et de ruelles, à qui faut-il l'attribuer, si ce n'est encore à un tiers-parti? En 1789, dans ces grandes scènes d'agitations et de force populaire, il se personnifie en Sièyes et meurt dans son parlage constitutionnel. Voici venir la puissante Convention! alors il barbotte dans le *Marais;* par peur, il s'associe à Robespierre; il vote avec tous et pour tous sous le Directoire, proscrivant au 18 fructidor, saluant la révolution militaire de Bonaparte. Les époques d'influence pour les tiers-partis ont été toujours mesquines; jamais de grandes entreprises n'ont été accomplies sous leur impulsion; jamais un sentiment élevé; jamais un éclair de gloire ne brillera dans ces ames terre à terre, qui prennent la société dans ses instincts les plus grossiers pour la conduire. Vous aurez une vie bourgeoise, une vie étroite, petite, commode même; mais ces périodes de peuple qui marquent dans l'histoire comme de nobles souvenirs et de belles phases historiques, n'en attendez jamais de ces opinions tierces qui demandent un passeport de sûreté à tous les évènemens, et qui s'évanouissent à toutes les crises, pour reparaître ensuite sur tous les horizons de repos et de paix publique, comme pour les exploiter à leur bénéfice.

Il ne faut pas croire que les hommes se posent chefs de parti capricieusement. Ce n'est point une bizarrerie de fortune qui les place à la tête d'une opinion, mais une sorte de mariage mystérieux qui s'opère, parce que le cœur de l'homme se trouve au fond du parti, et l'esprit du parti se trouve au fond du cœur de l'homme. Ceci vous explique toute la puissance de M. Dupin sur cette fraction de la chambre qu'on appelle le tiers-parti; c'est qu'il y a là sympathie profonde. Prenez M. Dupin, mettez-le dans toutes les positions possibles; il reviendra dans cette place que la nature même lui a faite. Tout est type dans la société; on se demande souvent comment on court à tels hommes ou à telles choses, c'est que ces hommes et ces choses sont le type d'un certain ordre social qui alors domine les esprits. Ainsi, ce n'est point capricieusement que la foule s'est pressée à *Robert Macaire*. C'est que, dans *Robert Macaire*, elle y reconnaissait l'image de

ses gouvernans, ce système de cynisme, cette manière de faire sauter la carte et de mystifier le public dont les roués politiques se glorifient; il serait ingénieux de suivre cette comparaison, et, dans l'histoire des choses du 7 août, de trouver plus d'un point de ressemblance avec les plus sublimes traits de scène de Frédéric Lemaitre.

Je vous avais dit que dans la nouvelle chambre, par la force même des faits, le tiers-parti serait obligé de se prononcer entre le ministère et l'opposition. Dans cette chambre renouvelée, où par conséquent les partis doivent se dessiner avec sincérité, l'existence d'une opinion tierce était une anomalie; ce tiers-parti devait passer au ministère ou à la gauche. Soyez-en sûr; dans tous les votes décisifs où il ne s'agira pas de simples phrases, mais d'actes et de votes positifs, le tiers-parti sera ministériel : quand il aura en face une opinion indépendante avec quelque générosité dans l'ame, une opposition avec ses justes griefs, sa marche dessinée et parlementaire; de l'autre côté, un ministérialisme dévoué aux coups de police, aux fonds secrets, aux ignobles choses, aux tristes hommes du pouvoir, aux massacres de la rue Transnonain comme aux humiliations de la Pologne, il n'hésitera pas un moment; le tiers-parti deviendra ministériel. S'il a à opter entre M. Thiers et M. Laffitte, entre M. Odilon Barrot et M. Persil, un doute ne sera jamais possible. Il pourra bouder un moment M. Thiers, mais c'est son homme de prédilection; M. Thiers qui secoue si bien la poussière de ses bottes sur le front humilié des centres; M. Thiers qui méprise tant les hommes et qui ne comprend que cette partie de caractère qui va droit à toute son histoire politique; M. Thiers que le temps présent a placé si haut, parce que lui aussi est un type comme ceux dont nous avons parlé tout-à-l'heure, et qu'une certaine portion de la société, telle que l'a faite et flétrie la tristesse d'une époque de désordres et d'humiliations, se personnifie en lui.

Vainement le tiers-parti veut-il faire croire à son indépendance par quelques mots et quelques boutades qui ressemblent aux mauvaises humeurs passagères des domestiques de grande maison; il fera peut-être insérer quelques phrases dans l'adresse. Mais comme le ministère, à tout prendre, met l'adresse dans sa poche, n'en tient compte qu'autant qu'il le veut; comme en définitive tout se réduit à des boules, et que les boules viennent aux budgets, aux lois martiales, aux actes arbitraires, aux bills d'indemnité pour toutes les extorsions comme pour toutes les violations de principes, qu'importent quelques phrases de légalité, ce tocsin sonne pour un feu qu'on ne veut pas éteindre? M. Dupin fera de beaux discours sur la liberté de la presse, protestera de sa vive tendresse pour les journaux; mais quand il s'agira d'empêcher la suppression d'une de ces grandes

tribunes publiques, lorsqu'il y aura violation de la liberté individuelle ou de la liberté de domicile, le président de la chambre entraînera-t-il son parti à voter pour les principes, à détruire par un refus de fonds secrets l'abus monstrueux que le ministre de l'intérieur en a fait? Déclamateur de barreau, porteur de toasts, M. Dupin, au milieu d'abondantes libations, se posera comme un champion ardent des libertés publiques; mais au sortir du *Veau qui tette*, ira-t-il dénoncer un ministère qui a fait arrêter préventivement plus de quinze cents personnes dans une triste affaire qui se résumera en un délit de la presse?

Le tiers-parti n'offre pas qu'une seule nuance; j'en distinguerai plusieurs, afin de bien faire comprendre ce mouvement si petit, si étroit qu'il exerce dans la sphère des affaires publiques.

La première nuance se compose des commensaux de la dynastie, gens qui vont chaque soir au château, et qui en sortent pour vanter sentimentalement les vertus d'un prince, les graces d'un autre, qui vous rapportent minutieusement combien d'écharpes a brodées telle princesse, avec quelle aptitude telle autre monte à cheval; tout cela couronné par les bienfaits de l'excellente famille. A une époque sérieuse où l'on ne doit aux princes que le respect et la vérité, ces poètes des Tuileries voudraient reconstituer ces traditions de race, cette tendresse demi-féodale et demi-religieuse qui poussait une chevalerie à mourir pour son souverain. Seulement, il ne s'agit plus de chevalerie, de tournois, mais de scrutin et de voix à la chambre des députés; on donne une boule pour son roi comme on brisait autrefois une lance pour sa dame; on prend la livrée ministérielle comme on prenait les couleurs du prince; Bouvine, Ivri, ce sont les budgets et les fonds secrets; et quand, couvert de sueur et de poussière, on revient de la place Louis XV, quel honneur de dire à son roi : Nous avons ajouté un million à la liste civile, et nous nous sommes sacrifiés pour donner quelques mille arpens de bois à votre majesté!

A côté de ces héros chevaleresques, viennent les formalistes. Les voyez-vous furieux, parce que la cour des comptes n'a pas vérifié quarante-quatre francs sur un budget de quelques millions d'un chapitre de ministère; ils respecteront scrupuleusement l'immense fardeau des contribuables; ils laisseront arrêter des masses de citoyens, ils verront flétrir de coups de bâton une population civilisée; mais qu'un huissier ait manqué à une formalité, alors ils s'élancent à la tribune; ils jettent à pleines mains des déclamations populaires, et se proclament les défenseurs des droits et des immunités des citoyens.

Troisième nuance. — Ceux-ci se donnent une mission de patience et d'espoir; ce que les ministres n'ont pas fait cette année, ils le feront l'an

prochain. Ne fallait-il pas vaincre les factions, faire une hécatombe, comme je l'ai dit, *des carlistes sur le tombeau des républicains?* Plus tard on s'occupera des lois fondamentales. De l'ordre, de la patience, de la sagesse, et nous viendrons à bout de tout; votons encore ce budget cette année, l'an prochain, et ainsi de suite.

Quatrième nuance. — Celle-ci, je la considère comme la plus ignoble et la plus misérable; c'est celle qui, indépendante de parole, déclamant contre les ministres, brutalisant leurs actes, lançant la foudre aux coins des cheminées et dans les collèges électoraux, s'agenouille ensuite devant la volonté du moindre des conseils de la couronne. C'est un triste caractère que cette liberté salariée, cette double admiration d'un ministère qui paie et d'une popularité qui élit; mauvaise conscience dans de mauvais hommes : il a fallu un temps de désenchantement et de décadence sociale, pour que ces cœurs-là aient trouvé une position politique et se soient groupés avec tous les honneurs d'une opinion.

Dans cette statistique du tiers-parti, je n'ai cité personne, parce que dans chacune des catégories que j'ai posées, les souvenirs parlementaires de tous peuvent grouper certains noms propres; peut-il être nécessaire d'écrire la biographie de M. Dupin, de faire connaître les antécédens de M. Etienne, de célébrer enfin l'indépendance de M. Viennet, type qui domine tous les autres dans l'histoire poétique du tiers-parti, dans cet élancement de toutes les idées dévouées à la dynastie? Il serait difficile d'apercevoir en quoi tous ces hommes diffèrent aujourd'hui des ministériels; ils se sont posés nettement dans la vérification des pouvoirs, ils ont dit ce qu'ils voulaient et dans quelle ligne ils marcheraient. Qu'ils cessent donc une fois pour toutes de prendre cette dénomination de tiers-parti qui ne signifie plus rien, qui n'a aucune portée, aucun sens dans la langue politique, et doit être rayée désormais du dictionnaire de la chambre; que M. Dupin devienne ministre, qu'il reste président, il est au pouvoir corps et ame; qu'il s'épargne donc ces déclamations de journaux, ces confidences de colère et de mauvaise humeur; il n'a pas fait de programme cette année, et il a bien fait; il a évité un ridicule de plus.

§. III. — Opposition Odilon Barrot.

Je personnifie toute l'opposition libérale, ou pour être plus exact, l'opposition de gauche dans M. Odilon Barrot; ce n'est pas que M. Odilon Barrot exprime parfaitement toutes les nuances plus saillantes de ce côté de la chambre; il y a bien des unités insubordonnées

d'une assez grande importance par elles-mêmes, pour ne point vouloir se grouper autour d'un seul homme; M. Pagès, M. Laffitte, M. Mauguin, pourraient tout aussi bien prétendre à un premier rôle. D'ailleurs, en pénétrant profondément dans le caractère de M. Odilon Barrot, tout en lui reconnaissant des formes et des conditions parlementaires, une certaine manière de formuler convenablement les idées et les convictions politiques de son parti, il faut aussi constater une incertitude de caractère, un besoin de ménager avant toute chose la source de tous les honneurs, les Tuileries que l'ancien préfet de la Seine s'est trop habitué à considérer comme l'unique origine de toutes les fortunes parlementaires. M. Odilon Barrot ne doit pas se le dissimuler à lui-même, il est courtisan; dans un temps où les illusions politiques sont un peu désappointées, un homme de la portée de M. Barrot ne devrait plus s'exagérer l'idée de la force et de l'éclat de la royauté à ce point de l'avoir comme pensée fixe et d'être préoccupé d'elle seule dans ses convictions. Pourtant quand on a fait un roi, on devrait ne point trop adorer les prestiges d'un trône; le 7 août est trop rapproché de nous pour qu'on puisse déjà en faire un temps héroïque, temps de nuages et de fables divines où tous les pouvoirs apparaissent comme la foudre des dieux qui éclate. C'est un défaut dont M. Odilon Barrot doit le plus vivement se défendre; s'il arrive, ce doit être par le parlement. Il a vu, cette année, la conduite de ce tiers-parti sur lequel il prétendait à une action; ce tiers-parti l'a délaissé complètement, et par là il fait à M. Barrot une position très nette à la hauteur de laquelle il doit désormais se placer; il serait trop malheureux de voir une scission s'établir entre lui et M. Laffitte. Le côté gauche de l'opposition n'a plus à sa queue quelques-unes de ces unités trop violentes qui dans la dernière session brusquaient les évènemens qu'une opposition ne doit pas désirer par des vœux trop ardens de tribune, mais qu'elle doit prendre et adopter, quand ils arrivent, comme des faits de providence, contre lesquels il ne faut pas se raidir. Dans l'état d'indifférence où en sont venues les opinions, les républicains fougueux comme les dynastiques écumans sont de véritables têtes à contre-sens. On supporte le gouvernement qui existe comme on supporterait également tout autre système à venir, s'il se présentait avec des conditions d'ordre et de durée. N'excluons rien; c'est par ce moyen que M. Odilon Barrot réunira autour de lui un grand nombre de convictions qui ne rentreraient pas toutes précisément dans son système de cour et dans ses habitudes de palais; le chemin sera plus long sans doute, mais il sera plus sûr. Il est surtout important que le côté gauche ne fasse pas de fautes dès l'origine de la session; une faute, surtout au commencement d'une vie parlementaire, peut reculer un parti indéfiniment. Vous voyez com-

bien les légitimistes se sont fourvoyés dans cette vaine protestation contre une formalité de séance royale; c'est ainsi qu'ils ont perdu la question de la présidence d'âge. Certes, la chambre des députés a commis ici un monstrueux abus de pouvoir; elle a violé la loi qu'elle s'était faite à elle-même, ce réglement, barrière imposée aux caprices des majorités. Le serment est chose absurde en droit sous un régime de souveraineté populaire; le parti légitimiste s'y soumet comme à une nécessité, et il a raison; et puis voilà qu'il s'efface pour une simple formalité, pour ne point parader devant un trône. A quoi tout cela peut-il aboutir? à s'isoler dans la chambre, à n'avoir aucune influence sur la majorité, à rapprocher du ministère certaines convictions qui seraient restées dans l'opposition et qui s'effraient d'une attitude si bruyamment hostile. On se crée des inimitiés gratuites; on se divise, on se morcelle; si le parti légitimiste commet encore une ou deux fautes semblables, rien ne pourra le sauver dans le parlement; il aura des talens isolés; il ne sera point une force. Il est important que le côté gauche ne se perde pas par de ces grosses fautes dont le ministère sait profiter avec assez d'habileté; il faut qu'il abandonne toutes ces déclarations pour ou contre la dynastie, tous ces larmoiemens pour la royauté ou toutes ses aigreurs contre elle. En Angleterre, le parlement ne comprendrait pas que dans les discussions graves d'intérêt public on y mêlât des expressions de dévouement envers la maison de Hanovre, ou des plaintes contre elle; la nation, ses intérêts généraux, l'utilité publique, voilà les objets dont s'occupent la majorité et la minorité. Dans le moment solennel où arrive le vote par divisions, jamais un membre du parlement ne se décide par son amour ou par ses haines contre la royauté; elle est une abstraction qu'on secouerait au besoin, sans que le moins du monde le pays en fût affecté.

Le caractère et le talent qui se rapproche le plus de M. Odilon Barrot est celui de M. Pagès (de l'Arriège). C'est un orateur plein d'études classiques, avec une affectation imitatrice de la manière des anciens et du parlement d'Angleterre. La prétention de M. Pagès paraît être de jouer, sous la révolution de juillet, le même rôle qui éleva haut sous la restauration M. Royer-Collard, c'est-à-dire, cette manière de prophétie, ces plaintes plus philosophiques que matérielles, retentissant à la tribune pour flétrir de ses mépris les hommes et les actes qui polluent la révolution de juillet. Cette solennité d'un talent d'ailleurs remarquable, ces formes sentencieuses sont de nature à jeter quelque impression sur l'assemblée qui écoute; comme M. Pagès se tient dans les régions très élevées où les personnalités se rencontrent difficilement, comme sa phrase est toujours étudiée et réfléchie, il est rare que ce talent blesse la majo-

rité, même la plus prévenue; c'est en quoi M. Pagès peut rendre des services à la cause qu'il a embrassée. Se faire écouter d'une assemblée prévenue, c'est un triomphe, et si le député de l'Arriège daigne quelquefois pénétrer dans l'empire des faits, s'il étudie plus profondément les caractères généraux de l'administration, il embarrassera évidemment un ministère si malheureusement posé en face du pays.

La position de M. Laffitte le place défavorablement au milieu de la chambre; rien ne pèse plus sur le cœur de l'homme que la reconnaissance : or, comme il est constant aux yeux de tous que M. Laffitte a pétri la royauté nouvelle, que cette royauté a été oublieuse, ingrate peut-être, la majorité de la chambre s'identifiant avec la couronne est importunée de la parole de celui qui la mit sur la tête alors abaissée de la maison d'Orléans. J'éprouve toujours un profond dégoût lorsque j'entends ces députés dévoués à la dynastie actuelle déclamer contre M. Laffitte, ses infortunes, son caractère ou son talent. Il y a dans cette courtisannerie basse, dans cette manière de déprécier un homme qu'on voudrait oublier et faire oublier, je ne sais quoi d'ignoble; on exprime une pitié affectée; on parle des bienfaits multipliés que M. Laffitte a reçus des mains de celui qui disait naguère tous les services rendus à sa famille par l'homme de la révolution de 1830. On blesse par de fausses calomnies un caractère honorable, et tout cela au profit d'une parcimonie qu'on voudrait déifier. Certes, M. Laffitte n'est point un caractère complet; unité honorable, trop pleine d'elle-même pour jamais aller aux autres, et se grouper comme une force, M. Laffitte est pour un parti plutôt un embarras qu'un auxiliaire. Il abuse d'un grand flux de paroles; il arrive à la tribune avec des notions imparfaites, des systèmes mal arrêtés, de sorte qu'il est vulnérable sous presque tous les rapports. Sa courte administration fut gaspilleuse et désordonnée; le sentiment de sa propre capacité, un besoin de se montrer toujours lui, l'immense défaut pour un homme politique de ne jamais écouter, atténuent dans M. Laffitte l'aptitude pratique aux matières de finances et d'administration. Plein d'excellentes idées, il a toujours eu la main malheureuse pour les mettre à exécution; avec un peu moins de vanité, même sur les choses puériles, il aurait pu se faire une position plus haute. Il est à craindre qu'il ne s'isole dans les scrutins, qu'il ne cherche à se faire une position personnelle, laquelle n'aurait pas une grande portée. Si l'on a été ingrat envers M. Laffitte, M. Laffitte, à son tour, a conservé peut-être un sentiment trop profond du service qu'il a rendu; et ce service étant la couronne de France, il est sans doute naturel que M. Laffitte se pose haut dans le mouvement des affaires auxquelles il a contribué d'une manière si décisive; mais cela nuit à l'action

réelle qu'il pourrait exercer sur les destinées actuelles du pays. On ne marche pas avec des souvenirs et des ressentimens; on peut bien flétrir l'ingratitude; toutefois une nation ne s'identifie pas tellement avec la position d'un homme, qu'elle se préoccupe exclusivement des plaintes qu'il peut justement élever et des désappointemens qu'il a éprouvés.

Je place M. Mauguin dans une position plus largement parlementaire; c'est, à mon avis, l'orateur qui a le plus grandi depuis la révolution de juillet, et dans la dernière session surtout. M. Mauguin avait débuté par un talent de déclamation facile et peu profitable pour un parti. Se jetant sans notions bien précises dans les affaires étrangères, il parcourait l'Europe avec une facilité qu'on peut toujours acquérir avec l'intelligence matérielle d'une carte. Rien de plus aisé que de refaire les démarcations des états, de grouper les peuples, ou de parquer les nations. Aussi très souvent M. Mauguin s'était vu justement démenti par les faits; un ministre habile pouvait toujours répondre à ses argumens dénués de preuves visibles et entièrement puisés dans cette connaissance superficielle des affaires que tout homme d'esprit possède. Depuis, M. Mauguin a pris une attitude plus réfléchie; dans la dernière session il a été remarquable non seulement de verve, ce que personne ne lui a jamais contesté, mais encore par l'intelligence parfaite des questions dont il parlait; c'est le député qui, de l'aveu de tous les bons esprits, a le plus embarrassé les ministres. Et pourquoi? C'est que M. Mauguin est l'homme qui s'effraie le moins de ces petites impertinences ministérielles, qui viennent secouer l'enthousiasme des centres, dominant de leur *hourra* les observations de la minorité; il ose regarder M. Thiers en face, et c'est quelque chose au milieu d'une majorité qui ne comprend pas une haute et forte indépendance. Il y a aussi un côté qui me plaît dans le talent de M. Mauguin, c'est qu'il a renoncé une fois pour toutes à ses protestations de dévouement envers la dynastie et la charte, formes sociales qu'on ne s'est pas indéfiniment imposées et qui peuvent passer comme toute chose, sans pour cela affecter le moins du monde la société, seule éternelle, seule souveraine sur elle-même. M. Mauguin dit et fait les affaires indépendamment de cette phraséologie; après M. Berryer, je crois que c'est l'orateur qui possède la voix et le geste le plus puissant sur l'assemblée. Je ne sais pas ce que M. Mauguin ferait dans un ministère, s'il aurait une aptitude de cabinet comme une faculté de tribune, mais je le place au-dessus de tous ses collègues, parce que c'est le talent le plus parlementaire, le plus en dehors de toutes les petites considérations, de toutes les petites intrigues. Encore quelques études de fait, quelques connaissances plus sérieuses des hommes et des choses, et M. Mauguin n'aura pas de second.

En somme, le côté gauche pur ne sera pas nombreux dans le nouveau parlement. Il ne dépassera pas cinquante membres dans ses votes les plus décisifs; mais il aura fait un immense progrès; il se sera détaché tout à la fois du tiers-parti qui amollissait ses doctrines et flétrissait son enthousiasme patriotique, et de ces déclamateurs extrêmes qui compromettaient l'avenir, en menaçant le présent. Parce qu'on est sans affection pour un ordre de choses, il n'est pas nécessaire à chaque instant d'exprimer ses haines, lorsque ces haines surtout s'appliquent à un pouvoir de fait qui existe dans sa plénitude. Il y avait puérilité à venir parler sans cesse de son amour pour la république en face d'institutions toutes monarchiques; cela n'avançait en rien la cause qu'on voulait populariser. Les orateurs qui parleraient de république en pleine tribune avec l'organisation constitutionnelle telle qu'on nous l'a faite, seraient aussi imprudens que les légitimistes qui viendraient pleurer sur Henri V. Le terrain est simple pour les deux oppositions; jamais il ne pourrait être mieux choisi : *la réforme parlementaire et les économies du budget.* Point d'autre intérêt, point de phrases incidentes; avec ces deux mots vous parlez aux masses; toutes les oppositions s'entendent sur cette ligne commune. Vous refoulez les ministériels et le tiers-parti dans leur couardise; vous les démasquez au pays pour les montrer tels qu'ils sont; vous leur dites: Voilà le privilège, il faut le détruire, et vous en avez la faculté par de bonnes élections. Tôt ou tard la victoire appartiendra à la réforme; on résistera une ou deux années, à la troisième on sera forcé de subir la loi de l'opposition, et c'est le moyen d'arriver aux affaires, d'échapper à ces interpellations ridicules que le ministère adresse sans cesse au côté gauche : N'êtes-vous pas complices des révolutionnaires? ne secondez-vous pas les émeutiers? — Et qu'importe cela? Depuis quand une opposition peut-elle être traduite à la barre, elle qui n'a d'autre responsabilité que celle de son mandat aux yeux du pays? Quand on interpelle un ministre, c'est qu'il a un portefeuille, une responsabilité tracée dans la loi; mais une opposition saisie corps à corps, traduite à la tribune, est la plus singulière de toutes les innovations de ces temps d'insolence ministérielle.

§. IV. — Les Ministériels.

C'est encore une singularité de la position parlementaire que nous a faite le système du 7 août, que celle d'un parti ministériel qui n'est point compacte, et qui est uni plutôt à la personne de tel ou tel ministre qu'à un système unique fermement arrêté. Ainsi, il y a dans la chambre

des ministériels de M. Thiers, d'autres de M. Guizot, des ministériels de M. Persil, marchant les uns et les autres sans unité de vues, votant comme le ministre auquel ils sont dévoués, secondant les petites révolutions d'intérieur, espèce de vassaux convoqués par un seigneur spécial, siégeant à portefeuille sur le banc de la couronne. Et dans ce pêle-mêle, je dois me hâter de dire que M. Thiers exerce la plus haute influence: ce n'est pas seulement parce qu'il a la direction des fonds secrets, et que ces fonds ont toujours eu une action puissante sur les votes et la conscience des centres, mais encore parce que M. Thiers est la figuration la plus parfaite des opinions et de la vie publique des hommes qui votent avec lui. J'ai déjà dit que dans un type venaient se réfléchir tous les esprits et toutes les consciences qui s'y formulaient, d'où la conclusion naturelle qu'à l'aide de cette majorité, M. Thiers doit reconstituer le ministère, pour en prendre la présidence nominative ou de fait; le premier rôle lui appartient. Quant aux nuances que j'ai signalées comme inféodées à tel ou tel ministre, dans un vote général ou décisif, elles suivent une commune impulsion; il n'y a que dans les circonstances intimes, dans les petites intrigues d'intérieur que chaque nuance se prononce pour ses affections particulières et sert avec dévouement une coterie ministérielle contre une autre.

Indépendamment de ces nuances morales et qui ne sont perceptibles que pour les initiés dans le système parlementaire, il est d'autres catégories plus saisissables. Je les ai déjà signalées dans leurs formes générales, je dois pénétrer plus avant dans l'esprit et dans les mobiles divers qui les font agir.

Il faut placer en tête la coterie des *marche-en-avant*, de ces hommes sans intelligence, vieux militaires de l'empire, déroutés dans leurs habitudes absolues par le système représentatif. Dans toute administration impopulaire se produit toujours cette coterie de fiers à bras qui, méprisant le siècle dans lequel elle vit, les lumières acquises, les libertés arrachées au pouvoir à la sueur du front, ne rêve qu'une domination de force. Sous la restauration, la congrégation et les jésuites avaient cette ambition belliqueuse; il y a plus d'une ressemblance entre les sabres émoussés des vieux généraux de l'empire et l'épée rouillée des champions foudroyans de l'émigration, ou même l'encensoir et les excommunications des jésuites. Ce n'est point ici un jeu d'esprit, un sophisme de mots. Les jésuites et les émigrés se trompaient sur leur temps; ils rêvaient une vieille époque, une influence décrépite: que font de plus ou moins les généraux ministériels qui occupent maintenant la tribune avec un geste si menaçant? Ne se trompent-ils pas également d'époque? N'ont-ils pas pour les souvenirs

de l'empire les mêmes illusions que les autres pour l'ancien régime? Les forces dont ils veulent disposer et abuser sont-elles bien complètement à leur disposition? L'esprit du siècle ne bouleverse-t-il pas toutes leurs belles théories répressives? Qu'importe? il faut effrayer à la tribune. Depuis que M. Bugeaud a été heureux ou malheureux dans un triste duel, on ne se tient plus de violence; on est duelliste; on est bien fort; on sait placer une balle juste dans le crâne de ses collègues. Voyez-vous quelle puissance d'opinion! comment hésiter encore dans la demande des lois d'exception, comment ménager une opposition qu'on pourrait décimer toutes les semaines par un duel? Cette coterie agressive s'étend de la chambre au château, du château aux feuilles périodiques dévouées au pouvoir. Mais que le gouvernement y prenne bien garde, les imprudences de ses amis jettent de l'odieux sur sa politique; ces paroles du sabre échappées aux deux tribunes peuvent réussir un jour, mais elles s'écrivent en caractères de sang dans l'esprit de la nation, qui commence déjà à comprendre le joug qu'on veut lui faire subir. Nous en sommes aux désaveux, tant la puissance de l'opinion est grande! les mots horribles ont du retentissement, et le comte Lobau lui-même se hâte de les désavouer.

La seconde fraction qui vote avec le ministère se compose des fonctionnaires publics, et par là il faut entendre aussi bien ceux qui exercent un emploi public et salarié, que ceux qui reçoivent un traitement ou une indemnité sur les fonds secrets, sous une dénomination quelconque. La doctrine du vote nécessaire des fonctionnaires publics qu'on avait quelque temps hésité à proclamer sous la révolution de juillet, est maintenant invariablement admise, de sorte que, sauf quelques rares exceptions, tout fonctionnaire est inféodé à l'administration ministérielle; et comment s'en écarteraient-ils? la plupart de ces fonctionnaires ont été improvisés sans antécédens, sans services, jetés comme M. Edmond Blanc, par exemple, d'une position obscure à un poste élevé. De là ce servilisme qui passe des bureaux à la chambre des députés; de là surtout ce mépris profond d'une conscience haute et indépendante que certains hommes ne comprennent pas. Vous ne pouvez concevoir à combien de choses humiliantes s'abaissent certains de ces parvenus fonctionnaires, pour complaire aux ministres, et particulièrement à M. Thiers, qui, sous ce rapport, rend quelque service au pays, en méprisant si profondément ceux qui sont si méprisables en politique. Un jour on écrira l'histoire de cette longue liste de courtisans qui prêtent leur volonté, leur conscience, leur honneur, à l'amour-propre politique et jusqu'aux voluptés sensuelles de quelques-uns des membres du cabinet; et comment attendre de l'indépendance dans la chambre de ces ames à pots-de-vin et à marchés de travaux publics?

Quant aux députés inscrits sur les fonds secrets, ç'a été une plaie de tous les temps, mais qui s'est profondément agrandie depuis le système du 7 août. La corruption a fait d'immenses progrès, et un ministre qui aime à badiner avec tous les désordres du cœur et toutes les flétrissures de l'ame, disait haut : « Les députés sont à trop bon marché, nous n'en voulons plus. » M. Thiers a la disposition de ces faveurs, c'est lui qui est chargé de ce trafic des voix à chaque ouverture de session; mille francs par mois, c'est le taux. Il y a un homme qui pourrait un jour faire un triste tableau de toutes ces corruptions : c'est M. Gérin, le payeur des fonds secrets, et qui reçoit les quittances de ces mendians parlementaires.

La troisième coterie se compose des jeunes hommes du pouvoir. J'ai déjà signalé cette tendance des *jeunes* dans le dernier parlement. Faire du pouvoir est aujourd'hui une prétention; avec cela on se donne l'air d'hommes de gouvernement à pensées fortes; on veut renouveler un bonapartisme au petit pied; Napoléon n'avait-il pas 30 ans, lorsqu'il se donna la mission de rétablir l'ordre par le consulat? Voyez-vous comme cela serait beau! le consulat de M. Saint-Marc Girardin, de M. Jaubert, de M. Mahul, s'il était encore dans la chambre! — Fi donc! faire de la liberté, c'est trop commun! comment pourrait-on se poser dans un salon en avouant cette malheureuse faiblesse pour les garanties politiques? Faisons du pouvoir, reconstituons la société; qui sait même? régénérons les mœurs publiques, en créant pour nous une aristocratie de collége et d'instruction publique; Bonaparte avait la puissance des victoires; nous avons celle de l'intelligence. — Ces petits hommes forment une nouvelle congrégation; ils s'exaltent, se glorifient les uns les autres; ils sont les forts, ils sont les grands; la société ne vit que par eux et ne se sauvera qu'avec eux; nés dans la classe plébéienne, ils se laissent aller aux éloges de quelques femmes titrées qui, ayant apostasié leurs vieux titres et leurs vieux noms pour s'unir au gouvernement de juillet, renégats à jupons, font de l'ordre public pour protéger ce pouvoir du 7 août, en qui reposent toute leur fortune et leurs espérances.

La dernière nuance ministérielle se compose des trembleurs parlementaires qui se font nommer députés pour représenter à la chambre la terreur bourgeoise et la poltronnerie des émeutes; ce sont la plupart des gens honnêtes, probes, excellens pères de famille, généraux ou officiers supérieurs dans la garde nationale, succombant d'orgueil sous leurs vastes épaulettes; comment ne se pâmeraient-ils pas d'amour et de reconnaissance envers un pouvoir qui les élève à la hauteur des vieux soldats, eux les représentans de ce que la société a de plus épouvanté? Ensuite on fait tant de caresses aux généraux Delessert et Delaborde, à ces braves chefs

de la garde bourgeoise, si brillans aux jours de revues et de visites royales; ne faut-il pas réprimer l'émeute de tribune comme l'émeute de la rue, et l'ordre public ne doit-il pas régner dans un vote de majorité comme dans les rues de Paris?

§. V. — Les Doctrinaires.

L'avenir des doctrinaires, ils ne peuvent pas se le dissimuler, n'est plus dans la révolution de juillet. Un cri de réprobation s'élève contre eux : M. Thiers l'exploite; le tiers-parti en profitera, et, d'ici à un terme prochain, M. Guizot sera forcé de se retirer des affaires. La position qu'il sera alors obligé de prendre dans la chambre sera difficile, et dussé-je être accusé de hardiesse, je dirai franchement aux doctrinaires que leur seule ressource d'avenir, avec leurs théories de pouvoir et de puissance de principes, est tout entière dans une alliance, sinon publique, du moins instinctive, avec le parti qui, dans la chambre, représente la restauration. Ce n'est pas sans réflexion que les voix des légitimistes se sont portées sur M. Royer-Collard; M. Royer-Collard les a acceptées sans engagement; plus tard, cet engagement viendra. Or, maintenant je le demande, quelle différence distingue M. Guizot de M. Royer-Collard? La quasi-légitimité qu'ils ont posée n'est-elle pas en bonne logique la reconnaissance d'un autre principe renversé dans la tempête publique? Cette révolution, M. Guizot ne l'a-t-il pas qualifiée à la chambre des pairs de *grand malheur* (1)? que fait d'ailleurs ce ministre dans chacune de ses phrases de tribune? ne cherche-t-il pas à justifier les hommes et les choses de la révolution, et à rejeter toute la faute sur un manquement de foi de la dynastie déchue? Tous ces ménagemens ne sont pas loin d'une réconciliation; elle sera longue sans doute à s'effectuer complètement. M. Guizot a été trop vivement engagé dans l'ordre de choses actuel pour l'abandonner tout à coup et sans scrupule; d'un autre côté, les légitimistes ont trop de haines contre les doctrinaires, pour les admettre sans repentir dans leur sein. Mais deux ou trois années après que M. Guizot sera sorti des affaires, quand le parti légitimiste sera mieux assoupli et plus discipliné, alors, soyez-en sûrs, l'alliance se fera toute seule, parce qu'elle est dans la nature des choses, dans les souvenirs et dans les espérances. Quand les doctrinaires, produit du pouvoir du 7 août, seront tout-à-fait en dehors des affaires, il faudra bien qu'ils trouvent une place;

(1) Si ce mot de *grand malheur* n'a pas été expressément proféré, il ressort de tout le discours du ministre.

ils ont trop de talens, ils se prêtent un appui mutuel trop puissant, ils ont un besoin d'activité trop décisif pour ne pas chercher un rôle haut placé; et si déjà aujourd'hui ils sont incertains dans leurs convictions pour le système de juillet, que sera-ce lorsque, rejetés brusquement en dehors des affaires ils joindront leur dépit à la prévoyance, lorsqu'ils se verront délaissés par le principe nouveau qu'ils croient avoir contribué à établir?

Par cela seul qu'elle est école, la coterie doctrinaire est plus unie que toutes les fractions ministérielles; il y a là un fonds commun de principes que tous les adeptes professent également. On ne peut contester une science profonde des faits, une manière précise de les juger, une élévation de pensées qu'on chercherait difficilement dans les autres fractions de la majorité. Je distinguerai pourtant trois nuances : l'école historique, l'école pratique, et l'école à principes, qui composent l'opinion politique connue sous le nom de doctrinaire.

L'école historique se perd dans un fait invariable qui est placé là devant elle comme modèle de conduite et avertissement pour l'avenir. La révolution anglaise de 1688, voilà ce qu'elle étudie, ce qu'elle applique sans détourner les yeux à droite ni à gauche. Va-t-elle chercher un exemple? c'est là qu'elle le trouve; un mobile de conduite? c'est là qu'elle va le justifier. La révolution de 1688 a eu son arbitraire, ses prescriptions inflexibles; elle a eu son aristocratie hautaine, ses parlemens corrompus; pourquoi la révolution de juillet ne subirait-elle pas les mêmes phases, ne serait-elle pas soumise aux mêmes chances? Point de distinctions entre les âges, les peuples et les deux constitutions, entre les faits dominant les deux révolutions, si diverses par leur caractère. Dans l'une, le pouvoir populaire faisant table rase en juillet de tout un passé; dans l'autre, un mouvement de mauvaise humeur de l'aristocratie et de l'église chassant la vieille race de ses rois; l'expulsion des Stuart ne modifia point le principe de la souveraineté : aristocratique elle était, aristocratique elle demeura; seulement le chef de l'état fut changé; et comment comparer deux faits si dissemblables, comment rapprocher deux évènemens qui se séparent violemment l'un de l'autre?

C'est cette comparaison perpétuelle qui égare l'école pratique des doctrinaires représentée aujourd'hui aux affaires par M. Guizot; tant que ses comparaisons sont restées dans le domaine de l'histoire ou des méditations philosophiques, elles ont pu fausser les idées, tromper les esprits méditatifs, mais les résultats applicables n'ont point remué les masses et tourmenté le pays; quand il s'est agi de convertir en lois, en mesures de gouvernement, ces principes spéculatifs de philosophie, quand on a voulu conduire une nation avec des similitudes, des comparaisons fausses,

il s'est élevé des réclamations, et de là cette vive opposition contre les doctrinaires. M. Guizot, homme supérieur à tout ce qui l'entoure, passé des théories de l'histoire à la pratique des affaires, a le défaut de cette école, d'adopter tous ses principes comme des articles de foi; il frappe, c'est avec conscience, et c'est en cela qu'il est plus dangereux, parce qu'il entre dans la condition des esprits convaincus de ne jamais s'arrêter.

L'école à principes me paraît avoir pour chef spécial M. Royer-Collard. Elle ne se laisse pas préoccuper à ce point par les nécessités et les faits, qu'elle oublie jamais certaines maximes générales d'humanité et de liberté, qui forment son code de morale; il est dans l'esprit de M. Royer-Collard un instinct merveilleux pour deviner le point où le pouvoir et les factions doivent s'arrêter; quand ce point est dépassé, sa voix grave s'élève et se fait entendre comme un retentissement de la voix publique effrayée de la tendance de son gouvernement ou des partis; c'est une mission honorable: mais M. Royer-Collard s'arrête là; il fait retentir sa voix comme un tocsin funèbre, sans oser porter remède au mal. Il est des époques où il le faut pourtant, si l'on ne veut être accusé de pusillanimité. M. Royer-Collard a voté toutes les lois d'exception, et ce n'est que dans un coin de son collége électoral qu'il a osé proclamer les lois imprescriptibles d'humanité et de gouvernement qui viennent de relever sa popularité.

Maintenant, reprenant toutes les fractions diverses de la chambre, je dirai : L'immense majorité est au ministère; l'union du tiers-parti avec lui, quels que soient les petits manèges et les petites intrigues, est complète; l'opposition de toutes les couleurs ne s'élèvera pas au-delà de quatre-vingts à cent membres; mais au moins elle sera pure de toute alliance avec le tiers-parti; elle ne dépendra plus d'une boutade de M. Dupin; elle deviendra elle-même, sans récriminer contre le passé, en désirant un autre avenir; elle se posera sur le terrain tout populaire de la réforme du parlement et de la réforme du budget: deux mots qui doivent formuler la politique de l'opposition, devenir le principe de toute alliance et répondre à tous les besoins du pays.

UN PAIR DE FRANCE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 août 1834.

L'adresse est votée, et la session qui s'ouvrit il y a quinze jours sans espérance est aujourd'hui finie sans résultat; car est-ce bien un résultat que ce petit commérage de doctrinaires et de tiers-parti, que cet échange de gros mots suivi de boules blanches et d'adhésion ministérielle? Il y a des gens qui s'imaginent encore que l'adresse est quelque chose, que ce qui s'est passé dans la chambre et en dehors produira un résultat; il n'en sera rien. Le ministère restera tel qu'il était; la session est finie, son travail l'est également; la chambre des députés va être ajournée pour quatre ou cinq mois; elle ne sera réunie qu'en décembre. Dès-lors qu'a-t-on besoin de s'occuper le moins du monde d'une adresse qui meurt en naissant; et d'ailleurs cette adresse est-elle tellement significative que le ministère doive s'en alarmer? Elle n'est pas même à la hauteur de celle des 221, qui cependant fut lancée sous un régime qui ne reconnaissait pas la souveraineté populaire. Pourquoi, si le tiers-parti voulait repousser le ministère, ne pas le dire hautement, comme dans l'adresse des 221? Pourquoi ne pas constater l'incompatibilité du système suivi par les doctrinaires avec les opinions de la chambre? Quelle est donc cette manière de s'envelopper dans les phrases vagues et de ne jamais aller droit au but?

Il faut dire ici le dessous des cartes. Toute cette affaire de l'adresse est machinée depuis long-temps; le roi, qui préside en réalité son cabinet, a pris depuis quelque temps en plus vive affection les doctrines de M. Guizot sur l'esprit de la révolution de juillet. Louis-Philippe n'a jamais considéré son avènement que comme une nécessité en vertu du principe de

la quasi-légitimité, posé par M. Guizot. Il n'a point d'amitié personnelle pour le ministre; la morgue doctrinaire n'est point de ses goûts, mais cette théorie conservatrice qui le rapproche tant des souverains de l'Europe, lui plaît; il la caresse avec complaisance, d'où il résulte que la puissance de M. Guizot a grandi dans son esprit. M. Thiers, qui, à l'origine, avait songé à sacrifier M. Guizot en se rattachant à M. Dupin, voyant cette faveur toute nouvelle, cet accroissement de pouvoir dans les mains de son collègue, s'est rapproché de lui, parce qu'il a vu qu'il serait impossible de le démolir. S'éloignant dès-lors du tiers-parti, il a fait cause commune avec M. Guizot, et de là cette fureur et cette violence, cette expression de *parti eunuque* lancée contre la coterie de M. Dupin. D'un autre côté, le tiers-parti désappointé, voyant qu'il ne pouvait pas entrer actuellement au ministère, a éclaté en colère; mais comme toutes ces colères ne produisent à la fin que des phrases, comme il est véritablement *eunuque*, et qu'il s'est laissé escamoter une discussion d'adresse en une séance, M. Thiers et M. Guizot s'en sont moqués, et ils ont traversé en commune intelligence cette courte session.

Ce qui se passe maintenant dans le conseil est chose assez curieuse. Toutes les nuances entourent le maréchal Gérard, pour le faire servir de pivot à toutes les combinaisons; toutes ont des espérances en lui, et le plus faible des caractères, l'indolence la mieux constatée est prônée par tous les partis; et pourquoi? C'est que, personnification de l'honneur et de la franchise militaire, le maréchal peut seconder tout le monde sans que personne soit blessé par lui. Tout intrigue cherche un homme de considération pour drapeau; quand elle l'a trouvé, elle le montre pour se justifier et se laver. Au milieu de toutes ces dissidences du conseil, de ces disputes d'intérieur de M. de Rigny qui boude, de M. Guizot qui endoctrine, de M. Thiers qui tripote, de l'amiral Jacob qui sommeille, de M. Duchâtel qui écrit, de M. Humann qui murmure, de M. Persil, nouvel Achille, qui s'est retiré sous sa tente, le roi travaille, agit avec une persévérance remarquable. Si le principe constitutionnel est blessé par cette action directe du roi dans les affaires, l'histoire impartiale lui tiendra compte des sueurs, des soucis de la royauté. Louis-Philippe jouit d'une haute réputation de capacité active et vigilante en Europe. Les ambassadeurs ont ordre de traiter surtout avec lui des grandes négociations. Le roi serait très fâché qu'il y eût unité de vues dans le ministère, avec une présidence de capacité et de volonté; comment pourrait-il alors en effet dominer son système, gouverner et régner dans le sens le plus puissant de ce mot? Ces divisions lui plaisent; il les nourrit, les fortifie; et quand il se trouve un homme de fermeté et de consistance dans le cabinet, son premier soin est de le briser, pour lui substituer un complaisant; sous ce rapport, il est aujourd'hui parfaitement servi: il n'a pas sous sa main une volonté capable de résistance, c'est une admirable collection de caractères souples et obéissans.

Au reste, le roi attend M. de Talleyrand à Paris, si des événemens imprévus ne retiennent notre ambassadeur à Londres; on sait que Louis-Philippe a une très haute considération pour le diplomate qui lui conseilla

de prendre la couronne et qui présida à la première direction diplomatique de la révolution de juillet. M. de Talleyrand a vieilli d'esprit autant que de corps; peu importe, il sera consulté sur la direction nouvelle à imprimer aux affaires, et peut-être, sur une modification ministérielle, si elle est indispensable. M. de Talleyrand arrive ici porteur de paroles des whigs pour deux ou trois questions importantes, et particulièrement sur l'intervention d'Espagne et sur les affaires d'Orient; il vient surtout expliquer intimement au roi la position des whigs en Angleterre qui commence à se compliquer singulièrement. Le parti conservateur, qui s'était jusqu'ici borné à des intrigues, semble prendre en Angleterre dès ce moment une attitude hostile et décisive dans la chambre des lords; le roi d'Angleterre ne paraît pas décidé, d'un autre côté, à prêter aux whigs l'appui dont ils auraient besoin, c'est-à-dire à consentir à une création de pairs qui seule peut rétablir l'harmonie entre les deux branches de la législature. Deux bills ont déjà été rejetés par les lords; si cette lutte se prolonge, et que par un concours de circonstances surtout, une crise soit amenée en Portugal et en Espagne, le parti conservateur aurait dès-lors d'immenses élémens de succès pour la formation d'un ministère Peel, c'est-à-dire de tories modérés. M. de Talleyrand vient donc exposer les chances diverses que pourrait subir l'alliance avec l'Angleterre, et la nécessité de soutenir par un appui franc et sincère les mesures que pourrait prendre le ministère anglais pour raffermir sa popularité parlementaire chancelante. Par la force des choses, lord Melbourne est obligé de chercher appui dans les whigs exaltés, et ces whigs, comme parti, exigent des sacrifices que la position de lord Melbourne à l'égard de la couronne ne lui permet pas de faire.

L'arrivée de M. de Talleyrand à Paris, si elle s'effectue, ne sera pas de nature à grandir le crédit de M. Dupin. On sait que, bien que M. de Talleyrand ait servi de cornac à M. Dupin dans son voyage triomphal en Angleterre, cependant le vieux diplomate a pris une très mauvaise opinion de la capacité générale et des manières surtout du président de la chambre des députés qu'il aimait à appeler *le représentant du mauvais ton de la France*. Louis-Philippe est, de son côté, très mal disposé pour celui qui se vante pourtant d'avoir refusé plusieurs fois des ministères; le roi élu de la révolution de juillet a conservé les formes et les habitudes des gentilshommes; il n'aime pas toutes ces rudesses dont M. Dupin se fait gloire auprès de ses amis; ce serait l'homme dont il subirait la présence au conseil avec le plus de mauvaise humeur. M. Dupin ne se persuade pas assez cette vérité, et, parce qu'il est bien accueilli au château comme commensal, parce que petits et grands ont ordre de l'accabler de poignées de main, il se croit très avant dans les amitiés et dans la confiance royale. — Les deux questions spéciales sur lesquelles M. de Talleyrand sera consulté et sur lesquelles lui-même vient s'expliquer avec le roi sont l'intervention en Espagne et la question d'Orient. L'Angleterre veut savoir le dernier mot de la France au cas où les évènemens, prenant un certain caractère de gravité, il faudrait appliquer activement les principes posés par le traité de la quadruple alliance. M. de Talleyrand n'est pas pour la

guerre; une fois déjà, il a empêché toute espèce d'intervention active dans la question d'Orient; maintenant il vient pour le même objet et afin de chercher à préparer un nouvel arrangement à ces affaires. Au reste, M. de Talleyrand ne demeurera que quelques jours à Paris. Son dessein est d'habiter la campagne; on croit que Mme de Dino l'accompagnera. On agitera surtout, dans les conférences avec M. de Talleyrand, la question espagnole qui prend une tournure singulière. Nous ne croyons pas que don Carlos réussisse. Dès que la Péninsule ne s'est pas soulevée tout d'abord pour saluer le prétendant; dès que Burgos, Pampelune et Vittoria n'ont point encore ouvert leur portes, il est évident que la guerre de la Biscaye, du Guipuscoa et de la Navarre n'est plus qu'une guerre de guérillas qui se prolongera plus ou moins long-temps, mais qui ne peut avoir de succès décisifs à moins qu'elle ne change de nature. Le blocus de fait des côtes d'Espagne a soulevé déjà de vives réclamations de la part du corps diplomatique. Il va bientôt en faire naître de plus sérieuses, car voici ce qui est certain : dix navires hollandais, une frégate à vapeur russe, un certain nombre de bâtimens américains sont partis chargés d'armes et de munitions pour les insurgés espagnols; seront-ils arrêtés sur la côte? et, s'ils sont arrêtés, n'est-ce pas là une formelle déclaration de guerre qu'en aucune circonstance ces puissances ne voudront souffrir? C'est un point du droit des gens qui offrira plus d'une difficulté. — Quand il s'est agi dernièrement d'enlever don Carlos, M. Thiers avait fait déguiser une brigade de sûreté en carlistes espagnols, en soldats de Zumala-Carreguy avec des scapulaires et des scopettes bénies; qu'est-il arrivé? C'est que la ruse a été découverte, et que M. Thiers en a été pour ses frais de grande invention. La brigade est revenue à Bayonne désappointée et poursuivie par les guérillas navarrois.

Il n'est pas vrai que M. Pozzo ait déclaré qu'il demanderait ses passeports au cas d'une intervention effective; d'abord il n'a jamais été question officiellement auprès du corps diplomatique d'une telle démarche, et par conséquent personne n'a pu répondre sur une communication qui n'a pas été faite.

Le maréchal Maison écrit de Saint-Pétersbourg qu'il est partout fort bien accueilli, et que l'empereur a pour lui toutes sortes d'égards. Ceci a fait la joie des Tuileries. Mais la manière gracieuse dont le maréchal est reçu à Saint-Pétersbourg tient à plusieurs circonstances personnelles, soit au maréchal Maison, soit à la situation du comte Pozzo di Borgo à Paris. Quand les étrangers arrivèrent à Paris en 1814, le maréchal Maison en était gouverneur; il eut là occasion de parfaitement accueillir l'empereur Alexandre, et de contribuer de tout son pouvoir à la restauration des Bourbons que souhaitait le czar. Dans ses conférences il connut le grand duc Constantin et son frère Nicolas, fort jeune, qui s'est bien souvenu du bon accueil du maréchal. Il faut ajouter que la préoccupation de l'empereur est en ce moment de séparer la France de l'alliance avec l'Angleterre, et que le meilleur moyen d'arriver à ce résultat est d'accabler de prévenances l'ambassadeur d'une puissance qu'on a frappé jusqu'ici de dédains et d'humiliations. La Russie veut essayer jusqu'à quel point ira

la condescendance du cabinet français; non seulement elle a agi avec la Pologne ainsi qu'elle l'a voulu et sans consulter personne, mais elle vient en ce moment de réclamer auprès de la France d'anciennes indemnités pour le royaume de Pologne, en même temps qu'elle a conseillé à la Porte une ambassade pour réclamer Alger, non pas qu'elle croie jamais qu'il soit fait droit à ses réclamations; mais elle pense par ce moyen écarter tous les griefs personnels que la France pourrait invoquer contre elle pour sa conduite ambitieuse dans le Levant. C'est une manière de détourner l'attention des questions principales qui l'occupent en ce moment.

— La courte session de la chambre des pairs a été plus insignifiante encore que celle de la chambre des députés; aucun intérêt dramatique, point d'observations, si ce n'est le discours de M. de Dreux-Brézé qui a fait une grande sensation parce, qu'il était dans le vrai, et que le vrai, dans la bouche de quelque parti que ce soit, trouve toujours un grand écho.

Il faut savoir l'historique du fameux discours de M. Guizot où il a désavoué la révolution de juillet; M. Guizot sait bien que les principes de cette révolution sont antipathiques à la grande majorité de la pairie; dès-lors il se trouve à l'aise dans cette chambre, et ainsi qu'il arrive quand il y a sympathie dans une assemblée pour un orateur, celui-ci se laisse toujours aller à des mots ou à des déclarations imprudentes; M. Guizot a trop suivi ce torrent, et en entrant au château, il a été vivement blâmé, non pas pour avoir exprimé des principes qui sont dans la tête et le cœur de la chambre des pairs, mais pour les avoir dits dans un lieu qui avait son retentissement au dehors par la publicité donnée aux délibérations de cette chambre; de-là le désaveu qui a paru dans le *Journal des Débats*, désaveu qui ne veut pas dire qu'on se repent des paroles qu'on a prononcées, mais qu'on regrette qu'elles aient reçu une publicité qui compromettait le ministère avec le tiers-parti de la chambre des députés!

L'instruction du procès sur les évènemens du 14 avril offre à peine des charges suffisantes pour un procès de presse; il est impossible d'en faire résulter, un complot quelque peine que l'on prenne, quelque soin qu'on se donne; dès-lors s'élevera une première et fondamentale question, celle de la compétence; un délit de la presse n'est pas de la juridiction de la chambre des pairs; il appartient à la cour d'assises. La cour des pairs cherchera à donner de l'importance à la réapparition de la *Tribune*. Mais cela ne change pas la nature du délit; là où il n'y a pas complot contre la sûreté de l'état; il ne peut y avoir de juridiction extraordinaire.

Suites a Buffon (1). — A une époque où l'intensité de la vie politique est telle que tout intérêt scientifique et littéraire paraît en être absorbé, il est consolant de voir surgir des entreprises de la nature de celle-ci. Elles indiquent qu'au milieu de ce mouvement gigantesque qui emporte les hommes et les choses, la science reste toujours grande et vivace. N'est-ce pas même une des conditions de notre temps, que cette existence simultanée de deux forces capables l'une et l'autre de soulever le monde sans pouvoir s'entre-détruire? Et par science j'entends non-seulement

(1) Chez Roret, rue Hautefeuille, 10 bis.

celle qui mesure le cours des astres, creuse des canaux, sillonne un pays de chemins de fer, et applique à tout la vapeur; mais aussi celle qui dissèque la corolle d'une fleur ou compte les nervures de l'aile d'un moucheron. Cette dernière, malgré d'injustes dédains, est aussi une puissance; l'aile d'un moucheron est un livre, où se lisent plus de choses que n'en voudrait croire le vulgaire, si elles lui étaient racontées.

En fait d'entreprises scientifiques, il n'en est peut-être pas de plus vastes que de continuer les OEUVRES DE BUFFON. Il ne s'agit pas moins que de faire l'histoire des poissons, des reptiles, des insectes, des mollusques, de cette multitude innombrable d'animalcules qui peuplent la terre et les eaux; de toutes les plantes, c'est-à-dire en un seul mot des dix-neuf vingtièmes des êtres qui composent la création animée. Buffon n'a décrit que quelques centaines d'entre eux et y a employé sa vie et une quarantaine de volumes; chaque animal lui a fourni quelques pages éloquentes qu'aucun naturaliste n'a encore égalées, et il ne faut pas s'en étonner : à l'époque où Buffon écrivait, il pouvait procéder ainsi, quoique Linné eût déjà introduit dans l'histoire naturelle des formules rigoureuses à peine entrevues avant lui. Ne connaissant que trois cents mammifères, treize cents oiseaux, et le reste à proportion, Buffon pouvait se flatter que sa vie lui suffirait pour prendre chacun d'eux à part, peindre en détail ses formes et nous séduire par le récit de ses mœurs, de ses ruses, de ses amours, etc. Chacun d'eux entre ses mains devenait en quelque sorte tout un petit monde, dont il expliquait à loisir les merveilles. Où en serions-nous aujourd'hui si nous voulions suivre une pareille marche? Ce n'est plus par centaines, mais par milliers, par dixaines de mille, que nous comptons les êtres accumulés dans nos muséums. 1,500 mammifères, au lieu de 300; 7,000 oiseaux, au lieu de 1,300; 6,000 poissons, au lieu de 800; 100,000 insectes, au lieu de 1,500; enfin 80,000 plantes, au lieu de 8,000 : telle est la proportion effrayante qui existe entre le catalogue des espèces de notre époque et celui du temps de Linné et de Buffon. Que serait-ce si nous comptions celles dont le microscope a révélé l'existence voisine du néant?

Le procédé scientifique de Buffon a donc dû être changé et la formule linnéenne prévaloir, sous peine de voir l'histoire naturelle devenir une seconde Babel, qui eût surpassé la première en confusion. En même temps, l'instruction morale qu'elle renferme en elle a subi une modification dans sa base; nous admirons moins la nature dans l'individu et plus dans la masse des êtres: celle-ci menace même de nous écraser, et un jour peut-être la science s'arrêtera vaincue devant l'infini; mais, par cela seul qu'elle est la science, elle ne doit pas plus reculer devant l'immensité du nombre qu'elle ne l'a fait devant l'immensité de l'espace. Le monde lui a été livré, et elle luttera contre lui jusqu'à la fin, dût-elle périr étouffée dans les étreintes de cet esclave vigoureux et rebelle.

Néanmoins, lorsqu'on lit ces immortelles pages de Buffon, surtout celles où, s'élevant à des considérations générales, il plane sur le monde matériel comme Bossuet sur le monde historique dans son *Histoire universelle*, on se prend à regretter que pour avoir fouillé trop avant dans le sanctuaire, l'histoire naturelle ait perdu cette allure naïve de son premier âge; on se laisserait même aller à de lâches pensées de repos et de temps d'arrêt, si l'on ne savait que connaître est la destinée de l'homme, et que la science, pour être plus sévère, n'en témoigne que mieux du progrès qu'elle accomplit chaque jour.

Pour continuer Buffon, il fallait plus d'une condition difficile à remplir: d'abord un éditeur qui eût assez de confiance dans notre temps, pour ne pas reculer devant une entreprise qui exigera plusieurs années pour arri-

ver à son terme; ensuite une réunion de savans spéciaux qui consentissent à se répartir entre eux un fardeau qui eût été au-dessus des forces d'un seul homme. Tout cela s'est trouvé réuni à souhait. Lorsqu'on jette les yeux sur la liste des collaborateurs de cette collection, et qu'on y voit des noms tels que ceux de MM. Frédéric Cuvier, Blainville, Decandolle, Dejean, Lesson, Desmarets, Walckenaër, Duméril, autour desquels se groupent ceux de quelques-uns de ces jeunes gens studieux, espoir de l'avenir, et qui comptent déjà dans le présent, que faut-il attendre de cette union de la maturité et de l'ardeur juvénile, du savoir dans sa plénitude et de celui plein d'une sève vigoureuse, sinon une de ces œuvres qui ne paraissent qu'à de longs intervalles, et qui prennent rang parmi les monumens d'une époque?

Les cinq volumes de cette collection déjà livrés au public ne démentent pas les espérances qu'avaient fait concevoir les noms des savans qui précèdent. Deux sont consacrés à la botanique, et sont l'ouvrage de M. Spach, jeune botaniste dont le mérite était enfoui au Jardin des Plantes, et qui vient, par ce travail, de prendre place parmi les plus habiles. A la nomenclature, indispensable, mais un peu aride de sa nature, M. Spach a joint des renseignemens complets sur les propriétés salutaires ou malfaisantes des végétaux qu'il a décrits, leurs usages domestiques et le mode de culture de ceux qui sont l'objet de nos soins; en un mot, il a fait un traité où les plantes exotiques et européennes sont envisagées sous le double point de vue scientifique et économique. Près de 1,800 plantes sont décrites dans ces deux volumes, parmi lesquelles aucune de celles qui embellissent nos jardins ou qui sont de quelque utilité dans les arts et la médecine n'a été omise. Je ne connais aucun livre de botanique qui en renferme autant dans un si petit espace.

M. Duméril a soutenu son ancienne réputation dans un premier volume sur la classe des reptiles; il a trouvé le moyen d'être neuf même après les travaux de Cuvier. Ses considérations générales sur l'organisation de ces animaux sont empreintes de ce bon sens et de cette extrême lucidité qui caractérisent tout ce qui est sorti de sa plume. M. Duméril a eu du reste à sa disposition des matériaux tels qu'aucun savant étranger à la France ne pourrait en recueillir de pareils. Le muséum d'histoire naturelle possède aujourd'hui environ 900 espèces de reptiles. C'est trois fois plus que du temps de Lacépède, qui, dans son grand travail sur ces animaux, n'en a mentionné que 292; et quarante ans se sont à peine écoulés depuis que Lacépède écrivait leur histoire! Qu'on juge par ce seul fait de l'impulsion prodigieuse qu'ont reçue dans cet intervalle les recherches des naturalistes!

Un autre volume traite des crustacés, c'est-à-dire de ces animaux dont le homard, l'écrevisse, les crabes font partie. Linné en avait à peine connu une centaine qu'il avait classés parmi les insectes. Aujourd'hui nos collections en contiennent près de 1,500, et chaque jour on en découvre de nouveaux et infiniment petits, partout où il existe des eaux stagnantes ou qui forment des ruisseaux. La manière dont l'auteur de ce volume, M. Milne-Edwards, a traité son sujet est un modèle d'analyse en fait d'anatomie et de physiologie. Cet éloge est d'autant moins hasardé, qu'il est d'accord avec la mention très honorable que l'Institut a déjà faite de ce travail.

Un premier volume sur les insectes, par M. Macquart, et qui traite de ceux qui composent l'ordre des diptères, c'est-à-dire qui n'ont que deux ailes, tels que nos mouches communes, les taons, les cousins, que tout le monde ne connaît que trop, ne peut que donner l'idée la plus avantageuse dont l'entomologie sera traitée dans la collection. Les animaux dont cette

science fait son objet sont si nombreux, qu'ils nécessiteront de nombreux volumes pour être décrits d'une manière complète. Les noms des hommes éminens dans cette partie que nous voyons inscrits sur le prospectus nous rassurent à cet égard. L'éditeur a senti que l'entomologie est avec la botanique la science la plus populaire de notre époque, et il l'a traitée en conséquence.

Au commencement de ce siècle, Sonnini, naturaliste qui n'a reculé en rien les bornes de la science, mais homme de savoir et de bonne volonté, conçut l'idée d'une entreprise pareille à celle-ci. Il appela à son aide les savans de son époque, et mit au jour une collection qui fut reçue avec reconnaissance du public, et qui, pendant quelques années, a satisfait aux besoins de la science d'alors. A peine aujourd'hui la consulte-t-on de temps à autre, tant le champ des découvertes s'est agrandi. J'ose prédire que tel ne sera pas de long-temps le sort de la collection actuelle. Rien n'annonce un mouvement scientifique pareil à celui qui signala la fin du dernier siècle, lorsque, subitement et pressées les unes sur les autres, des découvertes inattendues bouleversèrent les anciennes notions et renouvelèrent la face du monde savant. Les hommes illustres qui donnent l'impulsion et qui l'ont soutenue si long-temps sont partis pour la plupart, Cuvier à leur tête; les autres, leurs rivaux de gloire et de génie, sont pleins de jours, et quoiqu'ils laissent derrière eux une génération héritière de leur ardeur, il est évident que celle-ci est réduite à ramasser laborieusement des épis là où ils ont fait la moisson. Nous sommes donc dans un de ces momens de repos qu'une loi éternelle a imposés à la nature morale comme à la nature physique. Sans doute un nouvel élan aura lieu; la science, après s'être ralentie pendant un intervalle plus ou moins long, comme pour rassembler ses forces, fera tout à coup quelque pas de géant; elle a toujours procédé ainsi, témoin Aristote, Linné et Cuvier, trois noms qui réunissent en eux les trois points culminans qu'elle a successivement atteints en vingt siècles. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle doit profiter de ces momens d'inertie relative où des filons moins riches ont succédé à la veine abondante qu'elle exploitait, pour se recueillir en elle-même, dresser l'inventaire de ses richesses, et s'encourager à les accroître. Un livre bien fait devient alors l'expression d'un passé brillant et d'un présent plein d'avenir; il demeure long-temps, et dépose contre le dédain des générations suivantes en faveur de l'époque qui l'a vu naître. Nous n'assignons pas un moindre rôle aux *Suites à Buffon* actuelles, si elles persistent dans la voie qu'elles ont suivie jusqu'à ce jour. L.

F. BULOZ.

— Nous appelons l'attention de nos lecteurs désireux de se faire une bibliothèque à bon marché, sur le catalogue des libraires Tétot joint à notre livraison de ce jour.